



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

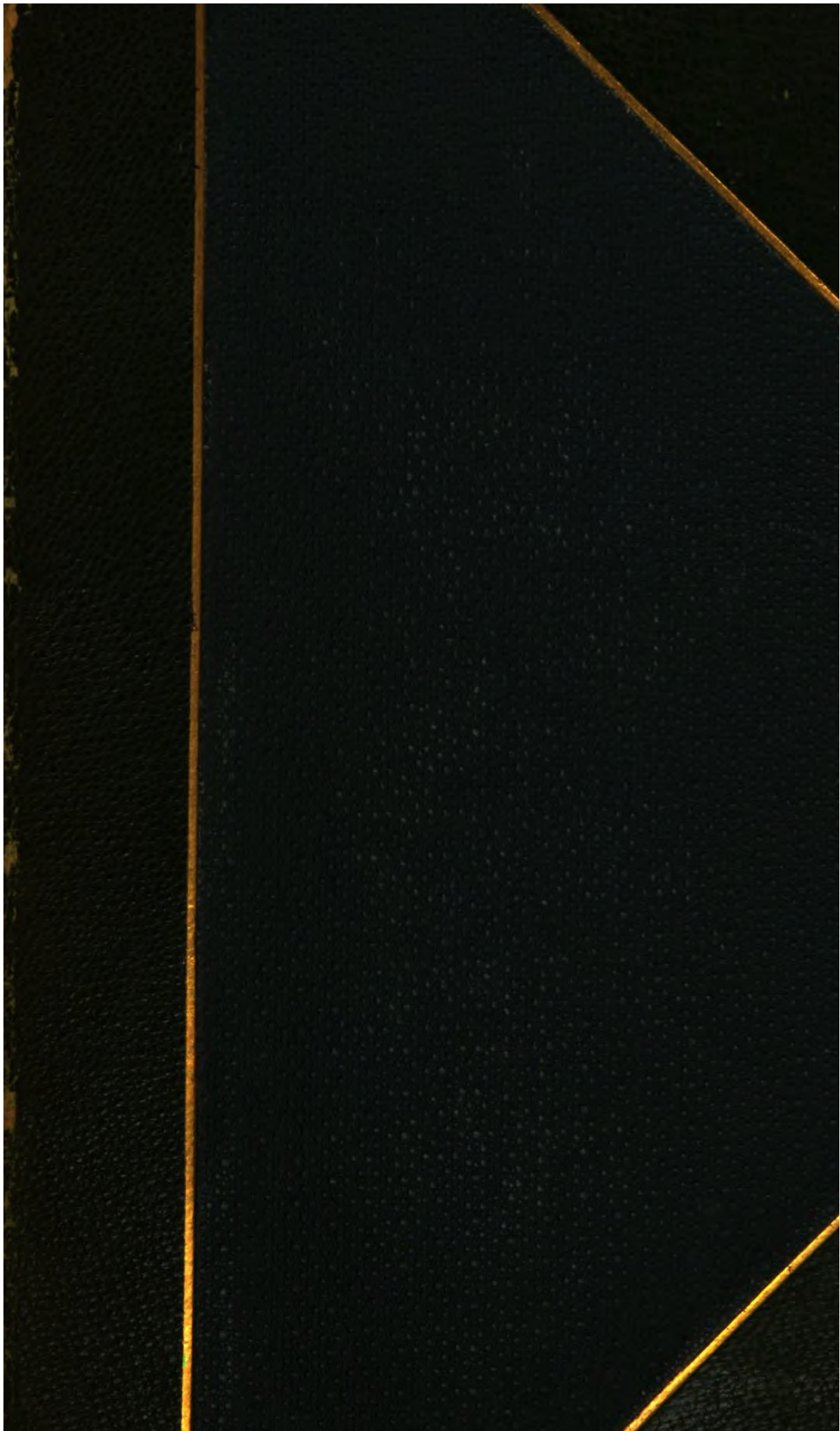
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



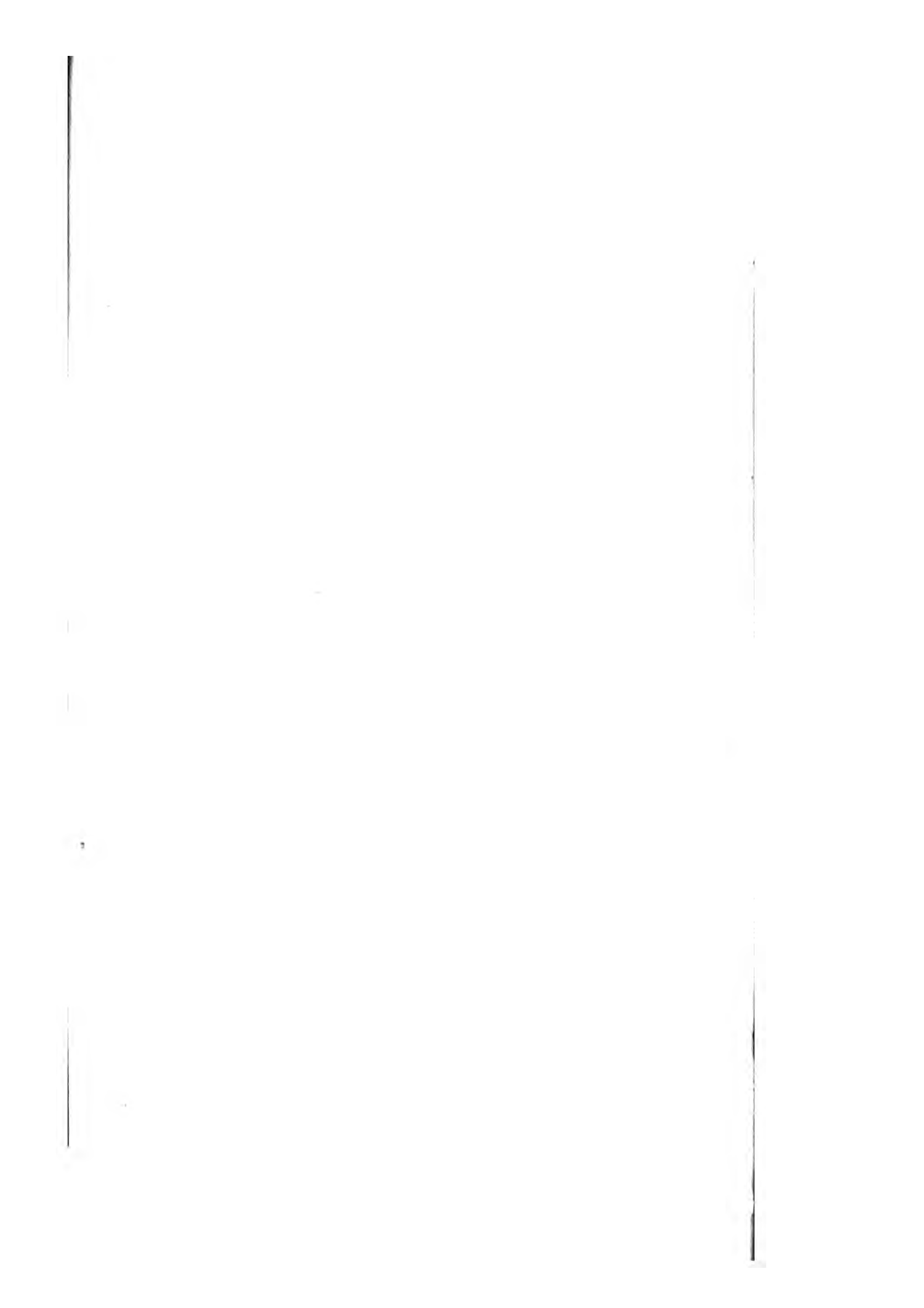
✓

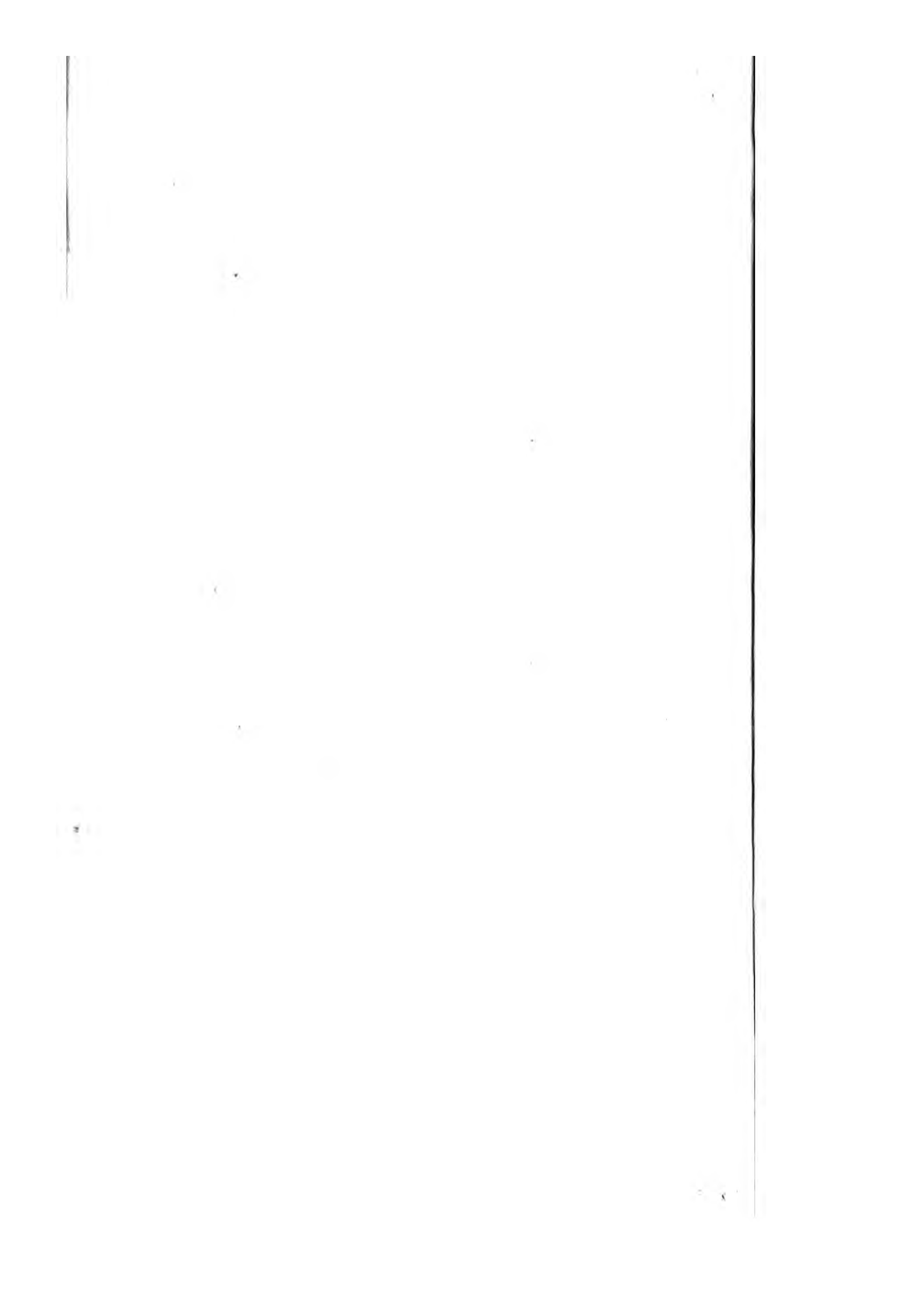
19203











OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

Desbordes-Valmore

1819 — 1859

Les Enfants et les Mères.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVII

OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

Desbordes-Valmore



A. Manasse sc.

OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

Desbordes-Valmore

1819 — 1859

Les Enfants et les Mères.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—
M DCCC LXXXVII





AU LECTEUR



On a réuni dans ce volume les poésies de Madame Desbordes-Valmore qui semblent s'adresser plus directement aux Enfants et aux Mères, et on les a reproduites selon l'ordre chronologique de composition et de publication suivi dans les différents ouvrages édités du vivant de l'auteur et depuis sa mort. Dans ce recueil, les Mères retrouveront leurs plus intimes sentiments exprimés avec la vivacité pathétique d'une âme de poète qui les avait elle-même éprouvés avant de les chanter ; les Enfants, grâce à l'instinct parfois si sûr de leur âge, sentiront, en le lisant, à

quel point les comprenait, les devinait, les aimait Marceline Valmore. On y a aussi reproduit à dessein deux ou trois pièces déjà données au volume précédent, voulant offrir à la mémoire de ces jeunes lecteurs quelques morceaux d'un beau souffle lyrique, dont ils n'apprécieront que plus tard toute la valeur littéraire, mais qui, gravés de bonne heure dans leur esprit, leur rappelleront souvent le nom de celle qui fut pour eux une maternelle et poétique amie.



LE LIVRE DES ENFANTS





PRÉFACE



*J*OUR par jour, de la vie une nouvelle page,
Enfants, va s'ouvrir à vos yeux ;
Autour de ses feuillets riants ou sérieux
Les bals, les chants d'oiseaux feront bien du tapage.

Lisez, lisez toujours, et méditez tout bas
Cette vie, aux cœurs purs rarement infidèle ;
Car tous ceux qui se plaignent d'elle
Sont ceux qui ne l'entendent pas.







LA MOUCHE BLEUE

HUMBLE fille de l'air, mouche bleue et gentille,
Qui rafraichis ton vol sur d'humides roseaux,
N'es-tu pas le nain des oiseaux ?
Non ! tu ne chantes pas, légère volatile,
Tu n'as point de plumage, et ton rapide essor
M'en fait mieux admirer l'invisible ressort.
Tu ris de l'oiseleur, tu fais sauver sa joie,
Ton piquant aiguillon le distrait de sa proie,
Et ton bourdonnement moqueur
Lui nomme impunément son agile vainqueur.

Tu montes jusqu'aux cieux, les ailes étendues ;
Un rayon de soleil te guide et te soutient ;
Ta famille dansante et s'y joue et s'y tient,
Comme un essaim de fleurs dans les airs répandues.
Qu'il est gai de te voir t'y balancer longtemps,
Descendre vers la terre et remonter encore,
Y chercher, renaissante au souffle du printemps,
Sur ta robe de gaze un reflet de l'aurore !
Violette vivante ! à ce peu qu'il t'a fait,
Le Ciel donna le monde, imprima la pensée,
Le sentiment, l'amour ! et, sans remords blessée,
 Pour toi, du moins, l'amour n'est qu'un bienfait !

Je m'amuse à rêver sur ton frêle édifice
 Soutenu de frêles piliers,
 Si polis et si réguliers,
 Qu'on les croirait mouvants par artifice.
 Hélas ! dans l'âge le plus fort,
Comme toi l'homme tombe, et ce maître du monde
 N'a plus d'ami qui le seconde
 Dans son duel avec la Mort.

O mouche ! que ton être occupa mon enfance !
Combien, lorsqu'attristant mon paisible loisir
Quelque enfant sous mes yeux accourait te saisir,
 Mes larmes prenaient ta défense !

Petite philosophe, on a médité de toi :
J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle.
Un printemps fait ta vie, en jouir est ta loi ;
Es-tu moins prévoyante, es-tu moins riche qu'elle ?

Esclave de la terre, elle y rampe toujours ;
Ses trésors souterrains sont clos à l'indigence ;
Et, quand il a rempli son avare exigence,
Du ciron malheureux elle abrège les jours.
Pour toi, souvent rêveuse et souvent endormie,
Je t'observe partout avec des yeux d'amie :
Quand la nature est triste, il ne te faut plus rien,
Et tu romps avec elle un fragile lien.

Oh ! puisse l'âpre hiver épargner ta faiblesse !
Que l'aquilon jamais ne te soit rigoureux !
Que ton corps délicat, qu'un rien détruit ou blesse,
Trouve contre la brume un foyer généreux !
Atôme voyageur ! en passant les montagnes,
Les ruisseaux, les chemins, les cités, les campagnes,
Que Dieu te sauve, hélas ! et du bec d'un oiseau,
Et de l'insecte au fin réseau !



L'ÉCOLIER

UN tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : « Allez !... » Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.

« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire :
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ? »
— « Non, dit-elle ; j'arrive et je suis très pressée.
J'avais froid ; l'aquilon m'a longtemps oppressée :
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.

Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une Hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh! bonjour! dit l'enfant, qui se souvenait d'elle;
Je t'ai vue à l'automne; oh! bonjour, hirondelle!
Viens! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi?
Jouons. » — « Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis :
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve... A demain! »

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure ;
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre ;
Voyez ! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit ; et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire. »

— « Écolier ! voyez-vous ce laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très vigilant ; je le suis plus, peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude ;

Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux ;
Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire ;
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaiment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.



CONTE

IMITÉ DE L'ARABE

C'ÉTAIT jadis. Pour un peu d'or,
Un fou quitta ses amours, sa patrie.
(De nos jours cette soif ne paraît point tarie ;
J'en connais qu'elle brûle encor.)
Courageux, il s'embarque ; et, surpris par l'orage,
Demi-mort de frayeur, il échappe au naufrage.
La fatigue d'abord lui donna le sommeil ;
Puis enfin l'appétit provoqua son réveil.

Au rivage, où jamais n'aborda l'Espérance,
Il cherche, mais en vain, quelque fruit savoureux ;
Du sable, un rocher nu, s'offrent seuls à ses yeux ;
Sur la vague en fureur il voit fuir l'existence.

L'âme en deuil, le cœur froid, le corps appesanti,
L'œil fixé sur les flots qui mugissent encore,
Sentant croître et crier la faim qui le dévore,
Dans un morne silence il reste anéanti.

La mer, qui par degrés se calme et se retire,
Laisse au pied du rocher les débris du vaisseau ;
L'infortuné vers lui lentement les attire,
S'y couche, se résigne, et s'apprête un tombeau.
Tout à coup il tressaille, il se lève, il s'élance ;
Il croit voir un prodige, il se jette à genoux.
D'un secours imprévu bénir la Providence
Est de tous les besoins le plus grand, le plus doux !

Puis, en tremblant, ses mains avides
Touchent un lin mouillé, rempli de grains humides ;
Il presse, il interroge et la forme et le poids,
Y sent rouler des fruits, ... des noisettes, ... des noix...
« Des noix ! dit-il, des noix ! quel trésor plein de charmes ! »
Il déchire la toile. O surprise ! ô tourments !
« Hélas ! dit-il, en versant quelques larmes,
Ce ne sont que des diamants ! »



CONTE D'ENFANT

IL ne faut plus courir à travers les bruyères,
Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin.
Vous êtes très petit, et vous avez besoin
Que l'on vous aide encore à dire vos prières.
Que feriez-vous aux champs, si vous étiez perdu ?
Si vous ne trouviez plus le sentier du village ?
On dirait : « Quoi ! si jeune, il est mort ? c'est dommage ! »
Vous crieriez... De si loin seriez-vous entendu ?
Vos petits compagnons, à l'heure accoutumée,
Danseraient à la porte et chanteraient tout bas ;
Il faudrait leur répondre, en la tenant fermée :

« Une mère est malade, enfants, ne chantez pas ! »
Et vos cris rediraient : « O ma mère ! ô ma mère ! »
L'écho vous répondrait, l'écho vous ferait peur.
L'herbe humide et la nuit vous transiraient le cœur.
Vous n'auriez à manger que quelque plante amère ;
Point de lait, point de lit !... Il faudrait donc mourir ?
J'en frissonne ! et vraiment ce tableau fait frémir.
Embrassons-nous, je vais vous conter une histoire ;
Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire.

« Il était un berger, veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leur tour.
Il les désaltérait dans une eau claire et saine,
Les baignait à la source, et blanchissait leur laine ;
De serpolet, de thym, parfumait leurs repas ;
Des plus faibles encor guidait les premiers pas ;
D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade.
Si l'un d'eux, au retour, trainait un pied malade,
Il était dans ses bras tout doucement porté,
Et, la nuit, sur son lit, dormait à son côté.
Réveillés le matin par l'aurore vermeille,
Il leur jouait des airs à captiver l'oreille ;
Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux,
Aux sons de la musette il les rendait joyeux.
Enfin il renfermait sa famille chérie

Dedans la bergerie.

Quand l'ombre sur les champs jetait son manteau noir,

Il leur disait : « Bonsoir,

Chers agneaux ! sans danger reposez tous ensemble ;

L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement ;

Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble,
Sous la garde des chiens dormez tranquillement. »

Les chiens rôdaient alors, et le pasteur sensible
Les revoyait heureux dans un rêve paisible.
Eh ! ne l'étaient-ils pas ? Tous bénissaient leur sort,
Excepté le plus jeune ; hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.

Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis, soumise à son pasteur.

« Mère ! écoutez, dit-il : d'où vient qu'on nous enferme ?
Les chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
Je vais courir partout, j'y suis très résolu.
Le bois doit être beau pendant le clair de lune.
Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune :
Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu. »
— « Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie ;
Vous n'êtes qu'un enfant, bon pour la bergerie ;
Restez-y près de moi ! Si vous voulez partir,
Hélas ! j'ose pour vous prévoir un repentir. »

— « J'ose vous dire non, cria le volontaire... »
Un chien les obligea tous les deux à se taire.

Quand le soleil couchant au parc les rappela
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,

L'agneau sous une haie établit sa cachette ;
Il avait finement détaché sa clochette.
Dès que le parc fut clos, il courut à l'entour.
Il jouait, gambadait, sautait à perdre haleine.
« Je voyage, dit-il, je suis libre à mon tour !
Je ris, je n'ai pas peur ; la lune est claire et pleine :
Allons au bois, dansons, broutons ! » Mais, par malheur,
Des loups pour leurs enfants cherchaient alors curée :
Un peu de laine, hélas ! sanglante et déchirée,
Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteur.
Jugez comme il fut triste, à l'aube renaissante !
Jugez comme on plaignit la mère gémissante !
« Quoi ! ce soir, cria-t-elle, on nous appellera,
Et ce soir... et jamais l'agneau ne répondra ! »
En l'appelant en vain elle affligea l'Aurore ;
Le soir elle mourut en l'appelant encore.



LE PETIT MENTEUR

VENEZ bien près, plus près, qu'on ne puisse m'entendre :
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste ; elle vous est si tendre !
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur.
Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix,
Et vous criez très haut : « Hé ! ma bonne ! ma bonne ! »
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et, pour vous secourir,

Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir :
Hélas ! vous avez ri de sa bonté craintive,
Enfant ! vous avez ri ! quelle douleur pour nous !
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes ?
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes,
J'irais... Ne pleurez pas ; causons avant d'agir ;
Écoutez une histoire, et jugez-la vous-même :
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime ;
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup ! au loup ! à moi ! » criait un jeune pâtre ;
Et les bergers entr'eux suspendaient leurs discours.
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin :
« Je suis loup, » disait-il. Mais attendez la fin.
Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,
Appelant la gaité sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds, joyeux, pressaient l'herbe foulée :
« Au loup ! au loup ! à moi ! » dit le jeune garçon ;
« Au loup ! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Pas un n'abandonna la danse ni la table :
« Il est loup, dirent-ils ; à d'autres la leçon ! »

Et toutefois le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis ;

Et, pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
 Il lui montrait les dents, et rompait ses habits;
 Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
 N'attristait que l'écho; ses cris n'amenaient rien.
 Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères.
 « Eh quoi! pas un ami, dit-il, pas même un chien! »
 On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
 Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants
 Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
 On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants.
 « Il ne ment pas, dit-on, il tremble! il saigne! il pleure
 Quoi! c'est donc vrai, Colas? » Il s'appelait Colas.
 « Nous avons bien ri tout-à-l'heure;
 Et la brebis est morte! elle est mangée... hélas! »
 On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
 Lui dit: « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi:
 Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,
 Me crierait vainement aux armes. »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez!
 Ici, pas un flatteur dont la voix vous abuse;
 Vous n'avez point d'excuse.
 Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
 Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
 Car on ne ment pas à sa mère.
 Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas;
 Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie.
 Que ferons-nous alors? Oh! ne vous cachez pas!
 Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie!

Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon ;
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne,
Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne ;
Il est père, il est bon !



LES DEUX ABEILLES

A MON ONCLE

AU fond d'une vallée où s'éveillaient les fleurs,
On vit légèrement descendre deux abeilles ;
Elles cherchaient des yeux ces fleurs, tendres merveilles,
Où l'aurore en passant avait laissé des pleurs.
L'herbe brillait de perles arrosée ;
L'horizon bleu, les gouttes de rosée,
Sur la colline une ardente clarté,
Tout annonçait un jour brûlant d'été,
Tout l'attestait ; car un jardin rustique
Répandait à l'entour des deux errantes sœurs
De frais parfums, d'attrayantes douceurs,
Et d'un souffle embaumé la langueur sympathique.

Toutes deux ont franchi l'enclos vert du jardin :
« Voyez ! dit la plus vive, » elle était frêle et blonde,
« Voyez que de trésors ! ce n'est rien que jasmin,
Lilas, rose, et je crois toutes les fleurs du monde. »
Cette folle suivait son volage désir,
Aux suaves bouquets se suspendait à peine,
Prodiguant ses baisers jusqu'à manquer d'haleine,
Disant : « Demain le miel, aujourd'hui le plaisir ! »

L'autre, plus posément, savourait les délices
Du banquet préparé pour les filles de l'air,
Et, prévoyante aux besoins de l'hiver,
Pour la ruche épuisée en gardait les prémices.
Leurs ailes en tremblaient ; mais un globe fatal,
Suspendu dans les fleurs sous la méridienne,
Semble de l'ambrosie offrir le doux régal
A la jeune épicurienne.
Sous ce cristal frappé de tous les feux du ciel,
S'échauffe et fermente le miel,
Innocente liqueur pour l'homme préparée,
Mais qui donne la mort à la mouche dorée ;
Sa force s'y consume, et sa raison s'y perd.
L'abîme transparent par malheur est ouvert ;
L'imprudente n'y voit qu'un don de la fortune ;
Sa sœur, qui l'en détourne, est presque une importune,
Et, malgré ses conseils, elle court s'y plonger :
Quand on veut le bonheur, en voit-on le danger ?
« Par quel charme imposteur vous êtes asservie,
Dit l'autre en soupirant ; vous me faites pitié :
Quittez ce doux breuvage, au nom de l'amitié,

Pent-être, hélas ! au nom de votre vie !
Vous ne m'écoutez pas. Je reviendrai ce soir.
O ma sœur ! le travail est utile à notre âge.
Puissé-je ne pas voir bientôt, chère volage,
Ce que je tremble de prévoir. »

Elle retourne aux fleurs avec inquiétude.
Ce beau jour lui paraît plus lent qu'un autre jour ;
Tout suc lui semble amer, et sa sollicitude
Implore et croit du soir avancer le retour.
Enfin à l'horizon le soleil va s'éteindre ;
Elle vole à sa sœur, et, tout près de l'atteindre,
L'appelle en la grondant d'un ton craintif et doux :
« Allons, il se fait tard ; me voici, venez-vous ? »
— « Il n'est plus temps, ma sœur, je suis trop accablée ;
Je ne puis plus me sauver de ce lieu.
Je vous regarde encor, mais ma vue est troublée ;
Mon corps brûle et languit ; venez me dire adieu,
Je ne puis me mouvoir, un grand feu me dévore :
Mes ailes, je le sens, ne peuvent m'emporter ;
Voyez comme je suis ! mais soyez bonne encore ;
Si mon crime (il est grand !) ne peut se racheter,
Ne me laissez pas, je n'étais pas méchante :
La volupté trompeuse égarait ma raison ;
Ce breuvage mortel dont l'ardeur nous enchante,
Que je l'aimais, ma sœur ! et c'était un poison !
Je me repens, et je succombe.
Sous une fleur creusez ma tombe.
Adieu ! Pourquoi le ciel créa-t-il le désir,
S'il a caché la mort dans le plaisir ? »

Elle ne parla plus. Ses ailes s'étendirent,
Ses petits pieds doucement se raidirent ;
Et sa sœur gémissante eut peine à s'envoler.
Ce tableau d'un long deuil accabla sa mémoire ;
Elle fut toujours triste, et jamais, dit l'histoire,
Même au sein du travail ne put se consoler.



L'IDIOT

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE

AVEC l'aube toujours ta plainte me réveille,
André! toujours ton nom tourmente mon oreille;
Car toujours sans pitié, persécuteurs enfants,
Vous brisez son sommeil par vos cris triomphants.

Il dormait. De la nuit la fraîcheur salubre
Peut-être dans son sein versait un songe heureux.
Quel autre bien attend l'orphelin solitaire?
Son réveil est si douloureux!

Dans le sommeil du moins, l'oubli vient, le sort change ;
Et, couché sur la terre où le soleil a lui,
 Qui sait s'il ne voit pas un ange
 Sourire ou pleurer avec lui ?

Pourquoi faire envoler son erreur décevante ?
Regardez, inhumains, cet être languissant,
Comme un chevreuil blessé que la meute épouvante,
Essayer pour vous fuir un effort impuissant.

Eh ! que vous a-t-il fait ? Laissez passer sa vie
Sous le nuage triste où Dieu l'enveloppa :
Il n'a plus sa raison que le malheur frappa ;
Mais votre voix est dure et tout ce qu'il envie,
C'est l'indulgent silence : il parle au malheureux,
Il assoupit l'éclat de vos rires affreux.
Quand vous l'avez blessé de vos cruelles armes,
André frappe son cœur où s'amassent ses larmes.
L'homme, pour tous ses jours, en apporte en naissant ;
C'est le calice amer où son orgueil s'abreuve.
Bientôt, jeunes railleurs, vous en ferez l'épreuve,
Et le plus gai de vous s'en ira gémissant.
Vos teints de fleur, vos jeux, votre éclatante joie,
Votre âge audacieux qui croit régner toujours,
Du temps qui raille aussi seront bientôt la proie :
 Vous serez vieux dans quelques jours.
 Des vieillards assis sur les places,
 A l'ombre des ormeaux vivaces
 Qu'ils y plantèrent autrefois,
Vous aurez la langueur et les débiles voix ;

La vie à vos regards retirera ses flammes ;
Vous croirez que l'oiseau vous refuse son chant ;
Quelque chose d'amer coulera dans vos âmes,
Car vous direz : « Je fus méchant ! »

Dieu plaindra du roseau le naufrage rapide,
Bien qu'il fasse en tournant rire les matelots !
« Qu'eût-il vu, disent-ils, dans son destin timide ? »
Il eût bordé la rive et caressé les flots !
Triste un jour comme André, je suivis sa détresse :
Loin de la ville heureuse elle nous égara.
L'église du coteau fit rêver sa tristesse ;
Il salua l'église, et puis il soupira.
Chancelant et courbé sur son appui de frêne,
Il s'arrêtait pensif, il cueillait une fleur ;
Et du jeune idiot la mousse et le troène
Couronnaient la pâleur.

Le vent qui passe et courbe la verdure
Étonnait son oreille ; il cherchait ce murmure,
Et comptait sur ses doigts le brisement égal
De l'eau dans les cailloux épurant son cristal.
Le jeu d'un papillon, qui planait sur sa tête,
Le fit rire et tourner longtemps ;
Il agitait ses mains avec un air de fête ;
Et puis il oublia l'envoyé du printemps.
Il dansa. Pauvre André ! La lointaine musette
Lui disait que la danse avait frappé ses yeux :
La mémoire entendait, mais l'âme était muette ;
Le danseur n'était point joyeux.

Sa faiblesse inclinée au bord de la fontaine
Y suspendit mes pas ;
Seul, à quelque ombre amie il racontait sa peine,
Car il parlait tout bas.
« Peut-être, me disais-je, heureux sous sa couronne,
Plus légère à son front que le bandeau d'un roi,
Il rend grâce à l'air libre et pur qui l'environne ;
A l'image d'un homme il sourit sans effroi. »
Tout à coup, de ses fleurs la parure éphémère
D'un souvenir aigu sembla le déchirer ;
Il étendit les bras en s'écriant : « Ma mère ! »
Et plus faible et plus pâle il s'assit pour pleurer.
Dans le ruisseau longtemps je vis tomber ses larmes ;
A leur chute rapide André trouvait des charmes,
Et curieusement les regardait couler.
La pitié m'oppressait ; je ne pouvais parler.

« André ! lui dis-je enfin, retourne vers la ville.
Ne crains-tu pas la nuit passée hors des remparts ?
Vois-tu les habitants rentrer de toutes parts ?
Va ! pauvre agneau perdu, cherche au moins un asile. »
Alors, sans me répondre, il reprit son chemin.
Il était sous ma porte assis le lendemain.

D'un air doux et stupide il m'offrit une feuille
De la guirlande encor pendante sur son front.
Ah ! le présent du pauvre est digne qu'on l'accueille ;
Dieu veut qu'il soit sauvé d'un douloureux affront.
Et j'offris à mon tour l'espoir de l'infortune,
Ce métal où le riche attache le bonheur.

L'enfant mit la main sur son cœur,
En détournant les yeux de l'offrande importune.

« André! pardonne-moi, » lui dis-je : il me sourit.
Que ce touchant effort renfermait d'amertume!
Quand de pleurer toujours nos yeux ont la coutume,
Dans leur sourire encor le malheur est écrit.
Et moi : « Veux-tu venir? veux-tu changer ta vie,
Enfant? veux-tu voyager avec nous?
Tu verras d'autres cieux. Va! tous les cieux sont doux;
Ils cachent tant d'espoir! Les fleurs te font envie?
Viens; partout la rosée y répand sa fraîcheur.
Tu ne dormiras plus sur une pierre humide;
Et comme à des ramiers le passereau timide
Se donne, tu suivras notre essaim voyageur;
Veux-tu?... » Ses yeux erraient; j'y vis paraître une âme;
Son teint morne et mourant soudain se ranima.

Vous allez juger quelle flamme
Dans ce cœur éteint s'alluma.

Un signe prompt m'attire sur sa trace;
Il monte vers l'église, il a franchi l'enclos
Où d'humbles croix, d'humbles fleurs, tout retrace
D'objets aimés l'invisible repos.
Sur une tombe, à genoux, sans haleine,
André s'étend, l'enferme dans ses bras;
Puis, avec un accent que l'on devine à peine,
Il se lève en criant : « Ma mère! tu viendras! »
Mais épuisé par cet élan pénible,
Cachant ses yeux dans l'herbe du tombeau,

André s'endort comme un enfant paisible
Qu'a réveillé quelque importun flambeau.

Vous que je ne hais plus, car vos yeux sont humides
Des pleurs d'un insensé vous voilà moins avides !
Oui, croyez-moi, le cœur survit à la raison :
C'est là que se retire un reste de lumière
 Qui doit échapper à la terre :
Toujours d'un dard moqueur on y sent le poison.

O mes jeunes amis, prenez bien sa défense !
Nés sur le même sol, charmez sa longue enfance ;
Sous vos toits généreux qu'il entre quelquefois !
Enfants, ne raillez plus ses naïves chimères ;
Éveillez sur son sort la pitié de vos mères,
Et, quand je serai loin, rappelez-lui ma voix :
Cette voix triste est douce à l'indigent timide ;
Le pauvre aime l'accent ému de sa douleur.
Vous-mêmes, croyez-moi, souvent un humble guide
Peut en vous éclairant vous conduire au bonheur.

Qui ne veut le bonheur ? L'homme, dès qu'il respire,
Le demande au breuvage à ses lèvres promis ;
Plus tard il le demande à des songes amis ;
Hélas ! il le demande encor quand il expire.

André l'attend aussi ; comme un frêle arbrisseau
 Jeté sur un terrain aride,
 Sous l'ardent soleil qui le ride,
 Attend la fraîcheur du ruisseau ;

Sa jeunesse se fane et tombe
Sans éclat, sans sève, sans fruit ;
Et, loin du monde et loin du bruit,
André l'attend sur une tombe !



UN JOUR DE DEUIL*

LA MÈRE.

RENTRONS, mes chers enfants ; de la foule éplorée
Laissons les flots émus s'écouler loin de nous.
D'une grande douleur je me sens déchirée :
Notre France est en deuil, mettez-vous à genoux.

L'ENFANT.

Que d'hommes, ô ma mère, ont passé tout à l'heure !
De la même tristesse ils paraissaient souffrir.
D'où vient que tout le monde pleure ?
Est-ce un roi qui vient de mourir ?

* La mort du Général Foy.

LA MÈRE.

C'est un homme, ô mon fils ! un génie adorable,
L'amour d'un peuple immense et son plus ferme appui ;
C'est de tout notre espoir la perte irréparable ;
C'est notre gloire éteinte, elle était toute en lui.

L'ENFANT.

O ma mère !

LA MÈRE.

O douleur ! ô lugubre journée !
Voyez-vous, mes enfants, la cité consternée,
Tout un peuple en cortège, et tous nos toits en deuil,
Et tous ces bras unis pour porter un cercueil ?

L'ENFANT.

Nous ne les voyons plus !

LA MÈRE.

Non ; sous de sombres voiles
La nuit comme la mort les dérobe à nos yeux ;
Non, le ciel attristé ne montre point d'étoiles,
Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux.
Ainsi des rois de l'air les cohortes hardies
Ont suivi dans l'orage un aigle insurmonté :
Impatient des cieus et de la liberté,
Si la foudre a brûlé ses ailes agrandies,
Il tombe ; et, d'un long cri proclamant leur douleur,
Les bataillons troublés s'abattent, se confondent ;
Des échos orageux les soupirs leur répondent,
Et le deuil de la terre encense leur malheur.

Comme elle a retenti cette mort éloquente !
Quel cœur n'a tressailli de son dernier soupir ?
 Quelle calamité frappante !
Quel courage assez dur pour ne la point sentir ?
Inclinez-vous, priez devant cette ombre auguste !
Tous ses jours sont écrits dans ce funeste jour.
Ah ! jugez si sa voix était la voix du juste,
Puisqu'elle a pénétré dans notre humble séjour !

L'ENFANT.

Vous l'avez donc connu ?

LA MÈRE.

Jamais de sa présence
Mes regards attendris n'ont goûté la douceur.
Il attirait, absent, notre reconnaissance,
Et de son nom lui seul ignorait la splendeur.
 Au sein de sa gloire éclatante
 Son âme n'était pas contente ;
Il n'obtenait jamais ce qu'implorait ses vœux.
Ses vœux étaient si purs ! son âme était si belle !
L'esprit qu'il combattait lui restait si rebelle !
Esprit d'un meilleur monde, il va nous plaindre aux cieux.

L'ENFANT.

Mère, étiez-vous moins pauvre ?

LA MÈRE.

 Oui ! j'avais l'espérance ;
J'en palpiais pour vous, pour notre belle France ;
Enfants ! je vous voyais libres dans l'avenir.
Il n'est plus, rien n'est plus : qu'allez-vous devenir ?

L'ENFANT.

Pour qui faut-il prier ?

LA MÈRE.

Pour ceux qui lui survivent,
Ceux qu'à la terre encor de chers liens captivent ;
Pour ses jeunes rameaux qui croissaient près de lui ;
Pour sa moitié mourante et qui n'a plus d'appui !

Vous l'avez vu passer sur un plus beau rivage * :
De ses jours courageux prolongeant les hasards,
Il allait d'un ciel pur essayer les regards.
Oh ! rappelez-vous bien les traits de son visage :
La pâleur de son front faisait déjà frémir
Tous les cœurs qu'à présent vous entendez gémir.
Sur ses pas chancelants quelle foule empressée !
Que d'amour ! sa grande âme en était oppressée.
N'oubliez pas ce jour, le plus beau de vos jours ;
Nourrissez-en mes pleurs, et parlez-m'en toujours !

L'ENFANT.

Toujours je m'en souviens, ma mère : sur la rive,
Mon père qui courait m'élevait dans ses bras ;
L'homme qu'on adorait n'avait point de soldats,
Il avait ses enfants, et l'on criait : « Qu'il vive !
Qu'il vive ! il est l'ami du pauvre vertueux ! »
Moi, je criais aussi, car je voyais ses yeux
Répondre avec douceur à ces âmes contentes,
Qui jetaient devant lui leurs clameurs éclatantes.

* Le passage du général Foy à Bordeaux.

On suivit son navire, on le couvrit de fleurs ;
Il détourna ses yeux comme en cachant des pleurs.
Partout des chants français appelaient son sourire :
Son sourire était triste ; il paraissait nous dire :
« Adieu ! vos vœux bientôt me seront superflus. »
Ma mère ! et c'est donc lui que je ne verrai plus ?

LA MÈRE.

Pour la dernière fois la France l'environne.
Riche, pauvre, tout pleure à ce noble convoi ;
Le méchant devant lui recule avec effroi,
Devant lui le bonheur effeuille sa couronne.
Du haut d'un char léger tristement descendus,
Pâlissants sous les fleurs qui brillaient sur leur tête,
De jeunes fiancés ont oublié leur fête,
Et dans le deuil public ils marchent confondus.

Que sur tous, à cette heure, une femme est à plaindre !
Quel lien glorieux se brise dans son cœur !
Que de femmes naguère enviaient son bonheur,
Et que le bonheur est à craindre !
Dans sa gloire funèbre, oh ! qu'elle doit souffrir !
Au pied d'un lit désert sa douleur s'est cachée :
C'est là que, gémissants, ses enfants l'ont cherchée ;
C'est là que leurs sanglots l'empêchent de mourir.

L'ENFANT.

Ils sont donc orphelins ?

LA MÈRE.

On le voit à nos larmes.
Sur son corps immobile on a posé ses armes,
Ses armes que pour nous Dieu guida tant de fois,
Avant qu'en ses discours Dieu répandit sa voix.

L'ENFANT.

Ses enfants! ses enfants!

LA MÈRE.

La France est leur égide:
Elle couve en son sein ces fruits faibles encor;
Ils n'ont que des lauriers, leur patrie et point d'or.
L'ami du peuple est pauvre, et sa gloire est rigide.
Nos maux étaient les siens, nos biens seront les leurs;
L'offrande jaillira d'une source innocente;
Et la France reconnaissante
N'a point de stériles douleurs.



LE PETIT OISELEUR

LA MÈRE.

Vous voilà bien riant, mon amour ! quelle joie !
Comme un petit chasseur, traînez-vous quelque proie ?
Sous ce fragile osier cachez-vous un trésor ?

L'ENFANT.

C'est un oiseau du ciel ; il a des plumes d'or.
Il reposait son vol au bord de la fontaine ;
J'ai retenu longtemps mes pas et mon haleine ;
Quand il a secoué son plumage plein d'eau,
 J'ai saisi ses ailes mouillées,
Et le voilà blotti dans les fleurs effeuillées.
Regardez qu'il est bien, ma mère, et qu'il est beau !

LA MÈRE.

Oui, je l'entends gémir.

L'ENFANT.

Non, mère ! c'est qu'il chante.

LA MÈRE.

Vous croyez, mon amour ? Sa chanson est touchante .

L'ENFANT.

Je crois qu'il est content, puisqu'il est dans les fleurs ;
Il les aime. Son nid est sous l'amandier rose,
Cet arbre au fruit de lait que la fontaine arrose ;
C'est là qu'il dérobaient ses brillantes couleurs.

LA MÈRE.

Y demeurerait-il seul ?

L'ENFANT.

Ses enfants sont au gîte :
C'était pour les revoir qu'il se baignait si vite.
Mais je n'ai point de peur, ils ne sauraient bouger :
Ils n'ont pas une plume et n'ont rien à manger.

LA MÈRE.

Que vont-ils devenir ?

L'ENFANT.

J'agrandirai la cage ;
J'en ferai dans l'hiver un semblant de bocage ;
Et j'aurai mille oiseaux qui chanteront toujours.

Que de musiciens pour amuser mes jours !
Quel bonheur de nourrir tant de joyeux esclaves !
A peine ils sentiront leurs légères entraves.
O ma mère ! j'y cours.

LA MÈRE.

Arrêtez... Il fait nuit ;
Quelque chose de triste entoure ce réduit ;
Restez ! de noirs soldats les farouches cohortes
Au coucher du soleil ont assailli nos portes.
Ne vous éloignez pas, ne quittez plus mon sein ;
De vous saisir peut-être ils avaient le dessein.

L'ENFANT.

Des soldats ? et beaucoup, ma mère ? et pour me prendre ?

LA MÈRE.

Vous, charme de ma vie, et pour ne plus vous rendre.

L'ENFANT.

Que feront-ils de moi ?

LA MÈRE.

Qui le sait ? Un captif,
Un orphelin, peut-être ; un prisonnier plaintif.

L'ENFANT.

Sauvez-moi !

LA MÈRE.

Priez Dieu, c'est en lui que j'espère,
Loin de nous les cruels emmènent votre père,

Ce père si content quand il vous embrassait !
Ce gardien de vos jours et qui les nourrissait !

L'ENFANT.

Mon père prisonnier ?

LA MÈRE.

C'est le roi qui l'ordonne.

L'ENFANT.

Qu'est-ce qu'un roi ?

LA MÈRE.

Puissant par l'amour ou l'effroi,
Un maître s'il punit, presque un dieu s'il pardonne.

L'ENFANT.

Ah ! laissez-moi sortir : je veux parler au roi ;
Mon père va mourir ! *

LA MÈRE.

Eh quoi ! si jeune encore,
Savez-vous que l'on meurt loin de ceux qu'on adore ?
Qu'arraché de son toit votre appui va souffrir ?
Que sans la liberté l'on n'a plus qu'à mourir ?
Savez-vous qu'en prison la vie est bien amère ?

L'ENFANT.

Oui, nous mourrons sans vous, et vous mourrez, ma mère.
Mais ce roi si méchant, qui l'a mis en courroux ?

LA MÈRE.

Le roi n'est ni méchant ni cruel plus que vous,
Mon fils. Las de ses jeux, il vient troubler les nôtres ;
Libre, il a des captifs : n'avez-vous pas les vôtres ?
Dans une chambre étroite il vous renfermera,
Mais vous serez content, car il vous nourrira.
Pourquoi de vos sanglots déchirez-vous mon âme ?
Est-ce à vous, cher coupable, à murmurer le blâme ?
Nous sommes des oiseaux dans ses cages plongés.
Pourquoi de son plaisir serions-nous affligés,
Si, dans ses jeux de roi qu'on a fait légitimes,
De lumière et d'air pur il prive ses victimes ?
Où courez-vous ?

L'ENFANT.

De l'air ! De l'air au prisonnier !
Qu'il respire, ma mère, et qu'il vole, et qu'il vive !
Oiseau, des malheureux que n'es-tu le dernier !
Je ne veux point d'esclave !

LA MÈRE.

O clémence naïve !
Embrassez-moi, mon fils, vous m'arrachez des pleurs :
Soyez libre vous-même, et calmez vos douleurs.
Quoi ! jusque dans mes bras votre frayeur palpite !...
Ah ! le cœur de l'oiseau palpitait-il moins vite
Quand votre instinct cruel empêcha son essor ?
Enfant, sans vos chagrins quel eût été son sort ?
Vous ravissiez l'époux à l'épouse éperdue ;
Elle eût traîné sa plainte, et Dieu l'eût entendue ;

Et les petits tout nus, glacés dans votre main,
Aurient péri de froid, de langueur et de faim.

L'ENFANT.

Ah ! je n'y songeais pas !

LA MÈRE.

Maintenant tout respire,
Tout se calme et s'endort.

L'ENFANT.

Et mon père ?

LA MÈRE.

Il soupire,
Comme l'oiseau du ciel un moment arrêté ;
Mais Dieu, qui voit partout, veille à sa liberté.

L'ENFANT.

Le roi le voudra-t-il ? nous rendra-t-il mon père ?

LA MÈRE.

Oui, mon fils ! oui, mon bien ! maintenant je l'espère ;
Oui, s'il a des enfants comme les miens chéris,
Des jeunes suppliants il accueille les cris.
Un père a dans le cœur je ne sais quoi de tendre ;
Toutes les voix d'enfant savent s'y faire entendre.

L'ENFANT.

Je veux le voir. Venez ! conduisez-moi vers lui.

LA MÈRE.

Oui, mon amour, demain.

L'ENFANT.

Pas demain, aujourd'hui.

LA MÈRE.

Quoi ! votre chère enfance à cette heure exposée ?...

L'ENFANT.

Je veux montrer au roi cette cage brisée ;
Je lui dirai : « Voyez ! je fus méchant aussi ;
 Je ne le suis plus, Dieu merci !
Au captif innocent j'ai rendu la volée,
 Et sa famille consolée
A cette heure est au nid plus heureuse que nous !
Le même arbre en ses fleurs les couvre et les rassemble :
Chaque famille ainsi doit s'endormir ensemble,
Et nous venons chercher mon père à vos genoux. »

LA MÈRE.

Écoutez !... par l'appui de quelque voix divine,
On dirait que le roi vous plaint et vous devine ;
Car voici votre père, il a tout entendu :
Enfant ! Dieu vous absout, puisqu'il nous est rendu !



LE DERVICHE ET LE RUISSEAU

UN ruisseau, frais enfant d'une source cachée,
Promenait sur les fleurs son humide cristal ;
L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée :
Il y versait la vie à flot toujours égal.
Harmonieux passant, son mobile murmure
 Enchantait la Nature :
Un doux frémissement, quand de ses molles eaux
 Il mouillait les roseaux,
Avertissait au loin quelque nymphe altérée
Qu'un filet d'eau roulait sous les saules tremblants ;
Et la bergère, au soir, dans la glace épurée
 Venait baigner ses pieds brûlants.

Un derviche dormeur, au fond de sa cellule,
Oubliant que sa soif y puise du secours,
Las d'entendre le bruit de l'onde qui circule,
Pour prier ou dormir, veut en briser le cours.
Mais du ruisseau la pente est à jamais tracée ;
De la rive, où sa voix s'élève cadencée,
Rien ne peut détourner son tendre attachement.
Le dévot s'en irrite, il gronde, et lourdement
Au milieu du cristal jette une pierre énorme,
Criant : « Silence enfin ! Il est temps que je dorme ! »

Innocemment rebelle, arrêtée en courant,
L'onde à son tour s'offense, et vive, peu dormeuse,
Elle se change en cascade écumeuse,
Qui semble menacer de devenir torrent.

Le derviche effrayé se recule, s'agite,
Étourdi du fracas que lui-même a causé ;
Pour ses rêves pieux il cherche un autre gîte,
Regrettant son jardin sans fatigue arrosé.

Accablé de chaleur il s'assied sur la route ;
De son front irrité l'eau tombe goutte à goutte :
« Maudit ruisseau ! dit-il, me résister ! frémir !
Murmurer quand je parle ! ah ! je sais des entraves
Qui rendront avant peu tes libertés esclaves ! »
Et, rafraîchi d'espoir, il se mit à dormir.

Mais, tandis qu'à plein cœur le derviche sommeille,

L'oiseau dans le buisson, la vigilante abeille,
Le vent qui fait tourner la feuille du bouleau,
Tout imite une voix soufflant à son oreille :
« Dormez en paix, mon père, et laissez couler l'eau. »



LE VER LUISANT

JUIN parfumait la nuit, et la nuit transparente
N'était qu'un voile frais étendu sur les fleurs :
L'insecte lumineux, comme une flamme errante,
Jetait avec orgueil ses mobiles lueurs.

« J'éclaire tout, dit-il, et jamais la Nature
N'a versé tant d'éclat sur une créature !
Tous ces vers roturiers qui rampent au grand jour,
Celui qui dans la soie enveloppe sa vie,
Cette plèbe des champs, dont j'excite l'envie,
Me fait pitié, me nuit dans mon vaste séjour.
Nés pour un sort vulgaire et des soins insipides,
Immobiles et froids comme en leurs chrysalides,

La nuit, sur les gazons, je les vois sommeiller.
Moi, lampe aventureuse, au loin on me devine ;
Étincelle échappée à la source divine,
Je n'apparais que pour briller.

Sans me brûler, j'allume un phare à l'espérance ;
De mes jeunes époux il éveille l'amour ;
Sur un trône de fleurs, belles de ma présence,
J'attire mes sujets, j'illumine ma cour.

Et ces feux répandus dans de plus hautes sphères,
Ces diamants rangés en phares gracieux,
Ce sont assurément mes frères
Qui se promènent dans les cieux.

Les rois qui dorment mal charment leur insomnie
A regarder courir ces légers rayons d'or ;
Au sein de l'éclatante et nocturne harmonie,
C'est moi qu'ils admirent encor :
Leur grandeur en soupire, et rien dans leur couronne
N'offre l'éclat vivant dont seul je m'environne ! »
Ainsi le petit ver se délectait d'orgueil ;
Il brillait. Philomèle, à sa flamme attentive,
Interrompt son hymne de deuil
Que le soir rendait plus plaintive.

Jalouse, ou rappelant quelque exilé chéri,
Mélodieuse encor dans son inquiétude,
Amante de ses pleurs et de la solitude,
Elle épuisait son cœur d'un lamentable cri.
N'ayant de tout le jour cherché la moindre proie,
Par instinct, sans projet, sans joie,

Elle descend à la lueur
Qui sert de fanal pour l'atteindre ;
Et, sans même goûter de plaisir à l'éteindre,
S'en nourrit, pour chanter plus longtemps sa douleur.



LE SAGE ET LES DORMEURS

LÈVEZ-VOUS de bonne heure, enfants ! disait un sage.
N'éteignez pas le jour, la vie est un flambeau ;
Tenez les yeux ouverts durant ce court passage :
Nous dormons si longtemps couchés dans le tombeau ! »

Alors qu'un père parle il faut bien se résoudre.
On se lève, étouffant de timides rumeurs ;
Et la fraîcheur de l'aube achève de dissoudre
Quelques pavots épars sur le front des dormeurs.
Les voilà dans les bois, où tout s'éveille et chante,
Où la feuille frémit sur l'arbuste embaumé,
Où l'oiseau dit aux fleurs, aux cieux, qu'il est aimé,
Où tout brille et s'empreint d'une grâce touchante.

Ils vont. L'heureux vieillard de loin poursuit leurs pas.
Dans le parfum des fleurs s'exhale sa prière !
« Dieu ! protégez mes fils ! mes fils !... Ils seront las :
Jamais leur pied sitôt n'a foulé la bruyère. »
A sa voix ses enfants se jettent dans son sein,
Demi-nus, palpitants de peur et de colère.
Loin des frelons ainsi l'on voit fuir un essaim
D'abeilles regagnant la ruche tutélaire.
« Voyez, voyez, mon père ! ils nous ont tout ravi,
Des brigands qui chantaient, qui raillaient sur nos traces ;
De nous lever pour eux ils nous ont rendu grâces.
Quel conseil, ô mon père ! et nous l'avons suivi ! »
— « N'en dites point de mal, mes fils, suivez-le encore.
Demandez aux voleurs riant de leur délit ;
S'ils n'avaient avant vous sollicité l'aurore,
Ils n'auraient pas trouvé votre argent dans leur lit. »



LE PETIT AMBITIEUX

UN enfant avait mis les bottes de son père.
Il se croyait plus grand ; mais il fallait marcher :
Dans sa jeune espérance, il arpentait la terre ;
Ses bottes ne pouvaient pourtant l'en détacher.
Il traîne avec ardeur l'entrave qu'il adore ;
Il veut courir.... il rampe ; il rit, il rampe encore :
Au collège, avant l'heure, il arrive enchanté,
Et parmi les plus grands se range avec fierté.

Son père l'a suivi.... Dieu ! faites-le sourire !
Il cherche, il voit l'enfant ; il a dit : « Levez-vous ! »
L'ambitieux chancelle et fléchit les genoux.
Mais son père commande : un père ! il faut souscrire ;

Il se lève. « Courez, dit son juge, courez !
D'un pas ferme et hardi devancez votre père,
Que votre course soit prospère :
Si vous tombez, malheur !... vous vous débotterez. »

Se débotter !... jamais ! plutôt périr en route.
L'enfant frissonne, il pleure à la voix qu'il redoute ;
Mais il pleure immobile, et sur son front charmant
Se peignent la douleur et le ressentiment.

L'école curieuse avait fermé son livre,
Le maître préparait son sermon détesté ;
Et l'enfant !... Il songeait à la mort qui délivre,
Car du crime, à ses pieds, tout le poids est resté.
« Pour la dernière fois, courez ! je vous l'ordonne ;
Si vous me devancez, mon fils, je vous pardonne. »
Et l'enfant éperdu, plein d'âme et plein d'effroi,
S'élance sur son père, et dit : « Emportez-moi ! »
Et ce père accueillit sa rougeur et ses larmes ;
Sur son cœur qui battait de colère,... ou d'amour,
Il emporta son fils, tout botté, sous les armes :
« Conserve-les, dit-il ; tu marcheras un jour ! »



LE PETIT PEUREUX

QUOI, Daniel ! à six ans, vous faites le faux brave ;
Vous insultez un chien qui dort ;
Vous lui tirez l'oreille ! et, raillant votre esclave,
Sous ses pas endormis vous dressez une entrave !
L'esclave qui sommeille, ô Daniel, n'est pas mort ;
Son réveil s'armera d'une dent meurtrière :
La preuve en a rougi votre linge en lambeaux.
Oui, vous voilà blessé, mais blessé par derrière !
Malgré la nuit j'y vois. Sauvons-nous des flambeaux,
Sauvons-nous des témoins !... Moi, je suis votre mère...
Je cacherais ta honte, enfant, dans mon amour !
Viens ! j'ai pitié de toi, car la honte est amère.
Bénis Dieu : sa bonté vient d'éteindre le jour.

Personne ne t'a vu lâche et méchant... Écoute :
Pour t'appeler méchant, sais-tu ce qu'il m'en coûte ?
C'est ton nom pour ce soir ; subis-le devant moi :
Va ! personne jamais ne l'entendra que toi.
Personne ne t'a vu d'une bête innocente
 Tourmenter l'indolent sommeil,
 Et, pour irriter son réveil,
 Lui simuler sa chaîne absente.
Cher petit fanfaron, c'est lui qui t'a fait peur.
Sa gueule était immense, ouverte à la vengeance.
Il te mangeait, Daniel, sans ma tendre indulgence,
Et tu fuyais en vain, lié par la stupeur.
Il m'a cédé sa proie, il a compris mes larmes ;
Et peut-être un gâteau, que préparait ma main
 Pour charmer ton loisir demain,
L'a rendu tout-à-fait clément à mes alarmes.
Je l'avais fait si beau, si grand ! Ne pleure plus.
De tes habits l'eau pure effacera la tache ;
Ton âge n'en a pas où le remords s'attache !
Tout ce qui doit survivre à tes cris superflus,
Ce qu'il faut regretter par-delà ton enfance,
C'est mon sang, ... oui, le mien ! lâchement répandu :
Quoi ! sous la dent d'un chien tu l'as déjà perdu,
Daniel, et ton pays l'attend pour sa défense !



LE PETIT RIEUR

L A I S S E Z entrer ce chien qui soupire à la porte ;
Je souffre quand j'entends souffrir autour de moi :
Fût-il aveugle et vieux, il pleure, qu'on l'apporte !
Mon feu lui sera doux... Quoi ! petit Paul, c'est toi ! »

C'était le petit Paul. Sous un brouillard d'automne,
Pensif et tout mouillé depuis un long moment,
Sans l'ouvrir, à la porte, il grattait doucement.
Pourquoi n'entrait-il pas ! On l'entoure, on s'étonne,
Il entre. Il reste là sans avoir dit : « Bonsoir,
Bonsoir, petite mère ! » et sans oser s'asseoir.

Mais Paul tenait en vain sa paupière baissée ;
Les mères ont des yeux qui percent la pensée.

« De l'école avant l'heure on vous a fait sortir
Pourquoi ? Ne mentez pas.

— Je ne sais plus mentir,
Mère ! pour presque rien.

— Presque dit quelque chose :
Votre maître est si bon qu'il ne fait rien sans cause.

— On ne peut jamais rire, et c'est bien malheureux !
Moi, quand je ne ris pas, je suis tout las de vivre.

— Vous avez donc ri, Paul ?

— Oui, mère, sous mon livre.

— Qui vous rendait si gai ?

— Christophe. Il est affreux,
Christophe ! Il a l'œil trouble et la tête enfoncée.
Ses bras vont jusqu'à terre, et sa jambe est torsée,
Comme cela !

— C'est triste.

— Oui, si je l'avais su,
Mais je n'avais jamais vu d'écolier bossu :
J'ai cru que les bossus venaient tout vieux au monde,

Comme Ésope à mon livre.

— Ésope fut enfant,
Et sa mère pleura. Pitié douce et profonde,
La laideur s'embellit quand ta voix la défend.
L'homme apporte des maux dont rien ne le console !

— Mais Christophe, ma mère, est un rude garçon ;
Ce n'est qu'un paysan, le dernier dans l'école.
Et comme on riait trop pour suivre la leçon,
J'ai dit : « Ésope ! Ésope ! » en regardant Christophe,
Et j'ai fait le portrait du crochu philosophe :
« Voyez ! messieurs, voyez le divin animal ! »

— Et que disait Christophe ?

— Il détournait la vue,
Il cachait dans ses mains sa rougeur imprévue,
Et je crois qu'il pleurait.

— Tais-toi ! tu me fais mal.
Il pleurait !... O railleurs, que vous êtes à craindre !
Un être a donc souffert, et souffert sans se plaindre.
Tout ce qui pleure est beau. Je l'aime en ce moment,
Oui, j'aime mieux Christophe et sa jambe tournée
Que ta langue épineuse à blesser destinée ;
Je l'embrasse de l'âme et je le vois charmant.
Viens, que je te corrige ! Écoute-moi : tu m'aimes ?

— Oh oui !

— Souvent nos dards retombent sur nous-mêmes.
Regarde-moi longtemps : et que ton avenir

S'épure d'un amer et tendre souvenir :
Comment me trouves-tu ?

— Belle comme une mère !

O ma mère ! vos traits ont la douceur du ciel.
La Vierge des enfants, que l'on prie à Noël,
Est comme vous tendre et sévère :
Oui, vous lui ressemblez. J'y pense en vous voyant,
Et c'est vous que je vois, ma mère, en la priant !
A l'église une fois vous êtes apparue,
Et la foule indigente en joie est accourue ;
Vos habits étaient gais ; vous étiez blanche ; et moi
Je disais : « C'est ma mère ! » et l'on disait : « Hé ! quoi !
C'est sa mère ! » Ah ! maman ! quel bonheur !

— Je t'écoute,

Et je plains ton doux rêve ; il me touche. Il m'en coûte
D'attrister le miroir attaché sur ton cœur,
Où tu me trouves belle, où je me vois aimée...
.
Mais, regarde, et gémis d'être un enfant moqueur :
Je suis laide.

— Ma mère !...

— Enfant ! je vous afflige,
Je vous ôte un bandeau. Je suis laide, vous dis-je ;
Un jour, un petit Paul aussi rira de moi.

— Je le tuerai, ma mère ! oh ! quand il serait roi.
Dieu ! rire de ma mère !

— Et l'enfant qu'elle adore,

L'enfant que son malheur lui rend plus sien encore,
Penses-tu qu'une mère, au fond de ses douleurs,
Ne se lèvera pas pour revenger ses pleurs ?
Et toi, mon fol enfant, fier de tes belles armes,
Lançant ton rire ingrat sur l'objet de ses larmes,
Prends garde si ta langue allait faire mourir !
Dieu dit : « Tu souffriras ce que tu fais souffrir. »



LE PREMIER CHAGRIN D'UN ENFANT

LE chagrin t'a touché, mon beau garçon. Tu pleures,
Ta lèvre tremble; allons! te voilà dans nos rangs;
Tu viens de l'apprendre : oui, nous naissons expirants;
Oui, la vie est malade avant que tu l'effleures.
Que veux-tu? tes épis, pleins de lait, verts encor,
Pour tes jeunes larcins plus attrayants que l'or,
N'iront pas égayer sous ce treillage vide
Le ramier de tes dons si tendrement avide.
Tu courais dans ta joie; et puis, un dard moqueur
T'a frappé sous le sein. Pauvre enfant! c'est le cœur;

On ne peut te l'ôter ; la vie est là. Des larmes
Baignent à ton insu ta pâleur et tes charmes ;
Tu ne te sauves point dans ton premier effroi ;
Un instinct te l'a dit : la mort est devant toi.
Oui, le Pylade ailé de ta coureuse enfance,
Doux et muet témoin de tes ébats naïfs,
Qui se laissait aimer ou gronder sans défense,
Qui savait te répondre en murmures plaintifs,
Ton camarade est mort. Cette idole livide
Grave le premier deuil sur la page encor vide
De ta mémoire vierge. Oh ! que tu souffriras !
Ce que tu dois aimer, oh ! que tu l'aimeras !
Car nul cri ne t'échappe, et, d'un muet courage,
Sous ta petite main tu contiens tout l'orage ;
Mais je te sens souffrir de ce qui souffre en moi ;
Ce qu'on aime est si triste ainsi gisant et froid !
Nul chagrin n'entrera plus au fond de ton être,
Nul amour ne sera plus vrai pour toi, peut-être.
Là-bas, dans l'avenir où couvent tes beaux jours,
A ton beau ramier bleu tu penseras toujours.
Et plus tard, abattu sous les vents du voyage,
Seul, au bord d'un sentier dépeuplé, sans fraîcheur,
Sans soleil, et navré de quelque adieu railleur,
Tes yeux retourneront tristes vers l'humble cage
Où t'attendait l'ami par ton souffle éveillé,
Qui, vivant sur ton cœur, ne l'a jamais raillé !
Oui, tu regretteras cet amour sans mélange
Et tes pleurs innocents où se mire un jeune ange !
Tu diras, dans ton sort, plein d'échos du passé,
Par des amis ingrats amèrement blessé :

« Oh ! je voudrais, mon Dieu, pleurer de douces larmes,
Comme l'enfant candide et sans haine, l'enfant
Qui pleurerait son ramier mort dans ses jeunes charmes ;
Oh ! pleurer comme alors !... Qui donc me le défend ? » *

* Oh ! would I could weep as I wept when a child !



LE COUCHER D'UN PETIT GARÇON

COUCHÉZ-VOUS, petit Paul ! il pleut, c'est nuit, c'est l'heure.
Les loups sont au rempart. Le chien vient d'aboyer.
La cloche a dit : « Dormez ! » et l'ange gardien pleure
Quand les enfants si tard font du bruit au foyer. »

— « Je ne veux pas toujours aller dormir ; et j'aime
A faire étinceler mon sabre au feu du soir ;
Et je tuerai les loups ! je les tuerai moi-même ! »
Et le petit méchant, tout nu ! vint se rasseoir.

« Où sommes-nous ? mon Dieu ! donnez-nous patience ;
Et surtout soyez Dieu ! soyez lent à punir :
L'âme qui vient d'éclorre a si peu de science !
Attendez sa raison, mon Dieu ! dans l'avenir.

« L'oiseau qui brise l'œuf est moins près de la terre,
 Il vous obéit mieux ; au coucher du soleil,
 Un par un descendus dans l'arbre solitaire,
 Sous le rideau qui tremble ils plongent leur sommeil.

« Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule,
 Sous le cygne endormi l'eau du lac bleu s'écoule,
 Paul ! trois fois la couveuse a compté ses enfants,
 Son aile les enferme ; et moi, je vous défends !

« La lune qui s'enfuit, toute pâle et fâchée,
 Dit : « Quel est cet enfant qui ne dort pas encor ? »
 Sous son lit de nuage elle est déjà couchée ;
 Au fond d'un cercle noir la voilà qui s'endort.

« Le petit mendiant, perdu seul à cette heure,
 Rôdant avec ses pieds las et froids, doux martyr !
 Dans la rue isolée où sa misère pleure,
 Mon Dieu ! qu'il aimerait un lit pour s'y blottir ! »

Et Paul, qui regardait encor sa belle épée,
 Se coucha doucement en pliant ses habits ;
 Et sa mère bientôt ne fut plus occupée
 Qu'à baiser ses yeux clos par un ange assoupis.



L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE

C HER petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil. O destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont point d'oreiller, moi j'embrasse le mien.
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube; au rideau bleu c'est si gai de la voir!
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière :
Donne encore un baiser, douce maman ! Bonsoir !

PRIÈRE

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille,
Plein de prière (écoute !) est ici sous mes mains ;
On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets sous l'enfant perdu que la mère abandonne
Un petit oreiller qui le fera dormir !



DORMEUSE

Si l'enfant sommeille,
Il verra l'abeille,
Quand elle aura fait son miel,
Danser entre terre et ciel.

Si l'enfant repose,
Un ange tout rose,
Que la nuit seule on peut voir,
Viendra lui dire : « Bonsoir ! »

Si l'enfant est sage,
Sur son doux visage
La Vierge se penchera,
Et longtemps lui parlera.

Si mon enfant m'aime,
Dieu dira lui-même :
« J'aime cet enfant qui dort ;
Qu'on lui porte un rêve d'or !

« Fermez ses paupières,
Et sur ses prières,
De mes jardins pleins de fleurs,
Faites glisser les couleurs.

« Ourlez-lui des langes
Avec vos doigts d'anges,
Et laissez sur son chevet
Pleuvoir votre blanc duvet.

« Mettez-lui des ailes
Comme aux tourterelles,
Pour venir dans mon soleil
Danser jusqu'à son réveil !

« Qu'il fasse un voyage
Aux bras d'un nuage,
Et laissez-le, s'il lui plaît,
Boire à mes ruisseaux de lait !

« Donnez-lui la chambre
De perles et d'ambre,
Et qu'il partage en dormant,
Nos gâteaux de diamant !

« Brodez-lui des voiles
Avec mes étoiles,

Pour qu'il navigue en bateau
Sur mon lac d'azur et d'eau !

« Que la lune éclaire
L'eau pour lui plus claire,
Et qu'il prenne au lac changeant
Mes plus fins poissons d'argent !

« Mais je veux qu'il dorme
Et qu'il se conforme
Au silence des oiseaux
Dans leurs maisons de roseaux !

« Car si l'enfant pleure,
On entendra l'heure
Tinter partout qu'un enfant
A fait ce que Dieu défend !

« L'écho de la rue
Au bruit accourue,
Quand l'heure aura soupiré,
Dira : « L'enfant a pleuré ! »

« Et sa tendre mère,
Dans sa nuit amère,
Pour son ingrat nourrisson
Ne saura plus de chanson !

« S'il brame, s'il crie,
Par l'aube en furie
Ce cher agneau révolté
Sera peut-être emporté !

« Un si petit être
Par le toit, peut-être,
Tout en criant, s'en ira,
Et jamais ne reviendra !

« Qu'il rôde en ce monde,
Sans qu'on lui réponde !
Jamais l'enfant que je dis,
Ne verra mon paradis !

« Oui ! mais s'il est sage,
Sur son doux visage
La Vierge se penchera,
Et longtemps lui parlera. »



MA FILLE

C'EST beau la vie
Belle par toi,
De toi suivie
Toi devant moi !
C'est beau, ma fille,
Ce coin d'azur
Qui rit et brille
Sous ton front pur !

C'est beau ton âge
D'ange et d'enfant,
Voile, ou nuage,
Qui te défend

Des folles âmes
Qui font souffrir,
Des tristes flammes
Qui font mourir.

Dieu fit tes charmes,
Dieu veut ton cœur,
Tes jours sans larmes,
Tes nuits sans peur.
Mon jeune lierre,
Monte après moi !
Dans ta prière
Enferme-toi.

C'est beau, petite,
L'humble chemin
Où je ne quitte
Jamais ta main ;
Car dans l'espace,
Aux prosternés
Une voix passe
Qui dit : « Venez ! »

Tout mal sommeille
Pour ta candeur ;
Tu n'as d'oreille
Que dans ton cœur.
Quel temps ? quelle heure
Tu n'en sais rien :
Mais que je pleure,
Tu l'entends bien !

UN ENFANT A SON FRERE

Qui m'a couvé neuf mois dans son sein gros d'alarmes ?
Qui salua ma vie avec des pleurs joyeux ?
Qui sous ses longs baisers éparpillait mes larmes ?
C'est ma mère. Une mère en ses bras pleins de charmes
Nous reçoit tout tremblants quand nous tombons des cieux.

Qui relevait mes pas quand je rampais à terre,
Forte de son sourire où s'arrêtaient mes pleurs ?
Sa bouche sur ma bouche, oh ! qui me faisait taire ?
C'est ma mère. Une mère avec un saint mystère
Enveloppe nos cris dans ses chants ou ses fleurs !

Qui soutenait ma tête et retenait ma vie,
Quand mon berceau brûlait de mes fièvres d'enfant ?
Qui promettait le monde à ma rêveuse envie ?
C'est ma mère. Une mère à toute heure est suivie
D'un ange à la main pleine, au rire triomphant.

Qui, lorsque l'insomnie ouvrait mes yeux dans l'ombre,
Me faisait des tableaux plus doux que le sommeil ?
Qui m'apprenait que Dieu veille dans la nuit sombre ?
C'est ma mère. Une mère a des secrets sans nombre
Pour délecter notre âme à l'heure du réveil.

Quand elle eut délié ma langue à la prière,
Qui battait la mesure à mes douces chansons ?
Sur mon livre muet qui versa la lumière ?
C'est ma mère. Une mère ouvre notre paupière.
Au feu de ses regards, moi, j'ai lu mes leçons.

Quand elle vieillira... Dieu ! n'est-ce pas un rêve ?
Elle a dit qu'elle aura bientôt des cheveux blancs,
Qu'elle s'inclinera comme un jour qui s'achève,
Cette mère. A son cœur nous prenons tant de sève !
Dis ! que ce sera triste à voir ses pas tremblants !

Si tu veux, nous irons où l'on trouve des roses,
Pour lier une fleur à chacun de ses jours ;
Nous irons dans un bois sombre et loin si tu l'oses,
Et nous la retiendrons par tant de belles choses
Qu'à force d'être heureuse elle vivra toujours !



L'ENFANT ET LE PAUVRE

MÈRE! faut-il donner quand le pauvre est bien laid,
Qu'il ne fait pas sa barbe et qu'elle est toute noire,
Et qu'il ne dit pas: S'il vous plaît?
Faut-il donner?

— Enfant, tu n'as pas de mémoire:
Le pauvre qui demande est l'envoyé de Dieu;
Qu'importe s'il a fait sa barbe et sa parure?
Il est beau du malheur écrit sur sa figure;
C'est là son passeport, trop lisible en tout lieu!

— Mais, s'il est malhonnête?

— Il ne l'est pas, s'il pleure,
Si son regard te dit: J'ai faim!
Veux-tu qu'il se prosterne en te tendant la main?

C'est l'envoyé de Dieu qui nous guette à toute heure.
Que ses lambeaux sacrés ne te fassent pas peur !
Il vient sonder ton âme avec son infortune.

Le mépris pour le pauvre est la seule laideur

Qui m'épouvante ou m'importune.

Dieu sur toi lui donne un pouvoir

Bien au-dessus de la parole.

Le jour où l'enfant le console,

Par une colombe qui vole

Dieu le sait bien avant le soir,

Lui qui dit aux heureux du monde :

« Donnez pour qu'il vous soit remis ;

Et plus votre voie est profonde,

Pour que partout on vous réponde,

Prenez les pauvres pour amis ! »

Juge quand un enfant verse sa fraîche aumône,
A ce chercheur d'eau vive, et qu'il lui dit : Bonjour !
Comme au Christ altéré sous son âpre couronne,
Du ciel, dont il a soif, tu lui rends le séjour.

— Le Christ est beau ! je l'aime et je joue au Calvaire,
Où j'ai fait un jardin tout bleu de primevère.

Mais les pauvres font peur. Mère ! si j'étais roi,

Mes pauvres aux enfants ne feraient point d'effroi ;

Ils n'auraient jamais faim de cette faim qui pleure,

Et ma colombe à Dieu l'irait dire à toute heure ;

L'hiver, ils n'auraient point un âtre sans charbon,

De longs jours sans manteaux, de longs soirs sans lumières ;

Je leur ferais des lits dans de tièdes chaumières,

Et des habits qui sentent bon !

— Cher petit perroquet ! comme tu parles vide !
Leur roi, c'est Dieu ; la terre est leur froide maison.
Dieu regarde d'en haut si le plus fort, avide,
Ne prend pas au plus faible un grain de sa moisson ;
Un jour il pèse, il juge ! autour de sa balance
Les semeurs dépouillés se rangent en silence ;
Le pauvre a recouvré le pain qu'il a perdu,
Et le plus fort est confondu.
N'ai-je pas lu cela dans tes leçons apprises ?
— Oui. Mais ne gronde pas ; j'ai donné tout mon pain
Et la moitié de mes cerises !
— Viens donc que je te baise. Alors, sur le chemin,
N'as-tu pas vu passer des ailes de colombe ?
Toi, si peu ! tu soutiens un homme qui succombe !
— J'ai dit bonjour !
— Tu fais ce que nous avons lu :
Dieu dit : « Puisez l'aumône à votre superflu. »
— Du superflu, ma mère, en ai-je ?
— C'est possible :
Au bord de l'indigence on se sent riche, hélas !
Le superflu, tu vois, c'est, pour l'être sensible,
Tout ce que les pauvres n'ont pas ! »



LE LIVRE DE MA FILLE INÈS

DIEU bénit les enfants qui vont vite à l'école.
Peut-on sans les aimer les regarder courir ?
On les croirait poussés par quelque ange qui vole,
Qui de leurs blonds cheveux leur souffle une auréole,
Frappe à la lourde porte et les aide à l'ouvrir.

J'en sais un dont la mère, humble femme, est heureuse,
Et sereine toujours avec ses cheveux blancs ;
La reine dans ses fils est moins ambitieuse
Que cette pauvre femme, agitée et joyeuse,
Qui regarde voler deux petits pieds brûlants.

« La réputation commence avec la vie,
A-t-elle dit un jour à son précoce enfant ;
Cette échelle mouvante où monte aussi l'envie,
L'école, grandira de mémoire suivie
Et sera d'aujourd'hui le registre vivant.

« Marche donc ! marche droit sans retourner la tête.
Qui s'amuse au présent retarde l'avenir :
Tends les mains jour par jour aux leçons qu'il t'apprête ;
Jeune, saute à pieds joints l'obstacle qui t'arrête ;
Vieux, va t'asseoir paisible au banc du souvenir.

« Moi, j'y suis. Moi pourtant, j'apprends encor ; je t'aime !
Je cherche, dans un coin de mon passé perdu,
Quelque fruit mis à part, stérile pour moi-même,
Car il fut, mon passé, d'une avarice extrême ;
Mais s'il te fait moins pauvre, il m'aura tout rendu ! »

Et l'on parla bientôt jusqu'au bout de la rue
De l'enfant régulier qui savait l'heure : « Allons !
Voilà René qui passe et la nuit disparue ;
Voilà son cri de coq et l'aurore accourue ;
En route ! » et vers la ruche on poussait les frélons.

René, c'était l'abeille et jamais buissonnière.
Un jour, un seul, son banc le réclama longtemps.
C'est la première fois !... « Sera-ce la dernière ? »
Cria le maître aigri dans l'heure prisonnière.
Et les plus paresseux riaient, fiers et contents.

Ce jour même, aux rayons d'un soleil couleur d'ambre,
On trouva deux enfants que l'on croyait perdus.

Un saule aux bras ouverts leur a servi de chambre,
Et sur le blanc tapis que leur a fait décembre,
On dirait de leur toit deux ramiers descendus.

Le plus grand, c'est René. Le plus beau, c'est ma fille,
Ange rôdeur qui boude à s'instruire avec nous,
Qui va cacher son livre au fond de la charmille,
Qui ne veut point d'école au sein de la famille,
Qui se choisit un maître et l'écoute à genoux.

Cendrillon les absorbe ! Ils ont contre la bise,
D'une haleine d'enfant l'innocente chaleur.
L'un par l'autre emportés de surprise en surprise,
René veut qu'on épèle, et ma fille qu'on lise
Tout !... comme on veut d'un champ voir la dernière fleur.

Liberté ! tu fais peur aux rois ; sois douce aux mères !
Donne un jour ta main droite à nos jeunes garçons ;
Tiens ces hommes enfants loin des molles chimères ;
Nous, pour qui la nature a des lois plus amères,
Laisse-nous de leurs sœurs enfermer les leçons !



UN PAUVRE

A MON FILS

ENFANT ! sois doux au pauvre, il en est d'adorables,
Il en est de puissants sous leurs traits misérables :
Tel est celui qui monte attiré par ta voix,
Qui descend toujours humble et content quelquefois,
Selon nos jours à nous, vides, nourris d'attente,
Ou comblés de travail et de joie haletante.
Dieu lui fait, m'a-t-il dit, de longues nuits sans peur,
Et sous un peu de paille il a chaud dans son cœur !
Le sommeil a pour lui des ailes toutes prêtes ;
C'est là qu'il illumine et qu'il donne ses fêtes,
Là qu'un ange vient dire à ce pauvre à genoux :
« Debout ! debout, mon frère ! et montez avec nous !

Laissez-moi relever votre âme voyageuse,
Laver vos pieds durcis par l'argile fangeuse,
Rendre vos pas légers puisqu'ils sont sans remord,
Et délier vos bras pour les tendre à la mort !
Ayez foi dans la mort : cette cueilleuse d'âmes
Ne les moissonne pas pour en tuer les flammes,
Mais pour les délivrer de leur lourd vêtement,
Comme on ôte le sable où dort le diamant.

« Dans votre épreuve solitaire,
Ne demandez pas le bonheur :
Sa semence est dans votre cœur ;
Il n'éclora pas sur la terre.

« Si la terre en poussait les fleurs,
Voyez qu'elles n'ont qu'une aurore
Et qu'elles laisseraient encore
Leurs épines dans vos douleurs...

« Bénissez donc vos pleurs dont l'intérêt s'amasse,
Dieu compte avec la terre ; où l'ombre règne, il passe !
Et l'éternité s'ouvre aux mots : Pardon ! Amour !
Montez ! » — Et l'indigent monte à Dieu jusqu'au jour !

Quand ce beau rêve a fui, quand la faim le réveille,
S'il tombe en soupirant du ciel où l'on sommeille,
Il reprend son fardeau plus léger, lui plus fort,
Et gravit, patient, les affronts de son sort.

Ce pauvre est plus qu'un pauvre ! une telle indigence,
Puisque Dieu la permet, ouvre l'intelligence :

Dieu voilé parle en lui. Souvent ses vieux lambeaux,
M'ont paru lumineux, comme si de flambeaux,
Comme si des rayons d'une auréole sainte,
Sa tête blanchissante et paisible était ceinte.
Ce pauvre est plus qu'un pauvre ! Enfant, sois doux pour lui,
Comme tu fus hier, s'il revient aujourd'hui.



L'ENFANT AMATEUR D'OISEAU

L'ENFANT.

ÉCOUTE, oiseau ! je t'aime et je voudrais te prendre,
Pour ton bien ! Seul au toit, comment peux-tu chanter ?
Moi, quand je suis tout seul, je m'en vais. S'arrêter,
C'est attendre ou dormir ; et courir, c'est apprendre.
Viens courir ! Je t'invite à mon jardin très grand,
Plus grand que cette plaine et qui sent bon les roses :
Mon père y va chanter ses rimes et ses proses ;
Ma mère y tend son linge et le lave au courant ;
Moi j'y vis en tous sens, comme l'oiseau qui vole :
Je monte aux murs en fleurs, aux fruits plantés pour moi.
Viens ! je partagerai les plus beaux avec toi ;
Viens ! nous partagerons tout, excepté l'école.

Depuis que je t'ai vu pour la première fois,
Je ne fais que chanter pour imiter ta voix.
Oh! les hommes devraient chanter au lieu d'écrire!
L'encre et les lourds papiers les empêchent de rire.
Oiseau! tu chanterais pour moi si tu m'aimais;
Mais, tu t'en vas toujours, et tu ne viens jamais!

Viens! sois reconnaissant. Je tiendrai ta fontaine
De verre toujours fraîche et, sois sûr, toujours pleine.
L'école, c'est ma mort; jamais tu n'y viendras.
Je serais bien fâché d'y faire aller personne!
Je n'ai jamais sommeil que quand l'école sonne.
Toi, sans penser à rien, libre, tu m'attendras
Dans ta cage; elle est neuve et solide et cachée
Sous la vigne flottante autour de ma maison;
Tu verras le soleil descendre à l'horizon
Et tu diras le jour à ma mère couchée.
Tu n'as vu nulle part de nid mieux fait, plus vert,
Plus frais quand on a chaud, plus chaud quand c'est l'hiver.
Tout s'y trouve: on y peut loger un grand ménage
D'oiseau. C'est un palais!

L'OISEAU.

Oui, mais c'est une cage;
Et pour mes goûts d'oiseau, mon garçon, j'aime mieux
Les cieux!



LE MOINEAU FRANC

IMITÉ DE HEBEL

SACREBLEU ! voilà le soleil,
Dit l'oiseau dont la plume pousse,
Il va sécher l'herbe et la mousse,
Et nous faire un monde vermeil.
Il fait tout, ce roi sans pareil.
Sacrebleu, voilà le soleil !

« Je voudrais vivre cent mille ans,
S'il avait cent mille ans à vivre.
Pour le regarder et le suivre
Suspendu sur les blés brûlants,
Quand même il pleuvrait des milans,
Je voudrais vivre cent mille ans !

« Les milans ! qu'ils viennent un peu :
J'en ai peur comme d'une paille ;
Je m'en amuse et je m'en raille,
Les pieds croisés devant mon feu.
Voici le soleil, sacrebleu !
Les milans, qu'ils viennent un peu !

« Bonnes gens, que cet astre est beau !
C'est l'écusson du divin Maître,
L'œuf ardent des âmes, peut-être,
Allumant tout comme un flambeau,
Ressuscitant larve et tombeau.
Bonnes gens ! que cet astre est beau !

« Hardi, les fleurs et les chansons !
Le printemps me monte à la tête ;
C'est Dieu qui va payer la fête.
A vos rangs, messieurs les pinsons !
La table est dressée aux buissons,
Hardi, les fleurs et les chansons !

« Mon habit vient d'un bon tailleur :
Il est léger pour les montagnes ;
Il plaît aux cités, aux campagnes
Où le peuple n'est point railleur.
L'homme n'en fait pas de meilleur :
Mon habit vient d'un bon tailleur !

« Le monde est assez grand pour moi :
Tout m'appelle au loin, tout m'avive,
Et je vais de mon aile vive
Égayer la vitre du roi.

Je vole plus haut que la loi :
Le monde est assez grand pour moi !

« Je suis rempli d'aise et d'amour,
J'ai cinq aurores et demie.
Il me faut au moins une amie
Pour peupler un si grand séjour :
Je veux faire un nid à mon tour ;
Je suis rempli d'aise et d'amour ! »

Petit paysan des oiseaux !
Tu dis cela quand on t'écoute
Aux sillons de la grande route,
Ou sur la tête des roseaux
Dont les femmes font leurs fuseaux,
Petit paysan des oiseaux !

Le cœur le plus triste est charmé,
De ta joie alerte et volante.
La mémoire y coule moins lente ;
Et s'il a jamais rien aimé,
Tout rêveur et tout désarmé,
Le cœur le plus triste est charmé !



L'ENFANT BÉNI

A MARIE BERTHOUD

P UISQUE la Vierge vous défend,
Je vais là-bas, mon doux enfant,
Vous chercher des choses jolies,
Des fuseaux, des perles polies,
Qu'on donne aux anges d'ici-bas :
Vous en aurez; ne criez pas!

Laissez couvrir le feu qui dort;
Jouez loin de ses rayons d'or :
Il consumerait vos dentelles
Et vous, nos espérances belles!
Le feu ne doit pas se toucher :
Il ne vient que trop nous chercher.

En prière il faut vous tenir,
Pour m'entendre au loin revenir.
Gardez-vous d'ouvrir à personne,
Aussi fort que la cloche sonne ;
Quand même ce serait le roi,
N'ouvrez qu'à Dieu, n'ouvrez qu'à moi !

Enfant, puisque Dieu vous bénit
Et verse du blé sur le nid,
A présent tout rit sur la terre ;
Car, dans un doux coin solitaire,
Un fruit mûr, un peu de froment,
Font tourner la terre gaiment.

La Vierge aime à suivre des yeux
L'âme qu'elle a nourrie aux cieus ;
Et quand votre mère est sortie,
Près de l'Enfant-Jésus blottie,
Vous n'avez qu'à bien écouter :
Votre âme l'entendra chanter !



L'ENFANT ABANDONNÉ

AH! mon père! mon père! où retrouver mon père
Cette chambre, où j'ai peur, serait pleine avec lui;
Son enfant, qu'on effraie, aurait un doux appui;
Il dirait: « Taisez-vous! » à qui me désespère.
Ah! mon père! mon père! où retrouver mon père?
Dieu dit toujours, un jour! et jamais aujourd'hui!

Un enfant ne sait pas comme la vie est grande,
Et longue! et froide! et sourde à ses cris superflus!
Quelle terreur attend ses pas irrésolus;
Ce qu'il donne d'amour avant qu'on le lui rende!
Un enfant ne sait pas comme la vie est grande:
Si mon père vivait, je ne le saurais plus!

Vous ne laisseriez pas votre enfant dans la foule,
Vos bras m'enfermeraient : vos bras étaient si doux !
Et le sommeil aussi, car on dort avec vous,
Mon père ! et sans sommeil toute ma nuit s'écoule.
Vous ne laisseriez pas votre enfant dans la foule,
Ni longtemps, ni tout seul, votre enfant à genoux !

Sous mon pauvre oreiller j'ai caché vos prières ;
Ce livre vous parlait : je l'ouvre quand j'ai peur ;
Vos mains l'ont tant tenu qu'il est chaud sur mon cœur,
C'est comme une aile d'ange entre eux et mes paupières.
Sous mon pauvre oreiller j'ai caché vos prières,
Et je les apprendrai pour plaire au Créateur !



POUR ENDORMIR L'ENFANT

AH! si j'étais le cher petit enfant
Qu'on aime bien, mais qui pleure souvent,
Gai comme un charme,
Sans une larme,
J'écouterais chanter l'heure et le vent...
(Je dis cela pour le petit enfant).

« Si je logeais dans ce mouvant berceau,
Pour mériter qu'on m'apporte un cerceau
Je serais sage
Comme une image,
Et je ferais moins de bruit qu'un oiseau...
(Je dis cela pour l'enfant du berceau).

« Ah ! si j'étais notre blanc nourrisson,
Pour qui je fais cette belle chanson,
Tranquille à l'ombre
Comme au bois sombre,
Je rêverais que j'entends le pinson...
(Je dis cela pour le blanc nourrisson).

« Ah ! si j'étais l'ami des blancs poussins
Dormant entre eux, doux et vivants coussins,
Sans que je pleure,
J'irais sur l'heure
Faire chorus avec ces petits saints...
(Je dis cela pour l'ami des poussins).

« Si le cheval demandait à nous voir,
Riant d'aller nager à l'abreuvoir,
Fermant le gîte,
Je crierais vite :
« Demain l'enfant pourra vous recevoir... »
(Je dis cela pour l'enfant qu'il vient voir).

« Si j'entendais les loups hurler dehors,
Bien défendu par les grands et les forts,
Fier comme un homme
Qui fait un somme,
Je répondrais : « Passez, Messieurs, je dors !... »
(Je dis cela pour les loups du dehors). »

On n'entendit plus rien dans la maison,
Ni le rouet, ni l'égale chanson ;

La mère ardente,
Fine et prudente,
Fit l'endormie auprès de la cloison,
Et suspendit tout bruit dans la maison.



SELON DIEU

MÈRE, un cheval est à la porte,
Il demande la charité.
— Vite, du foin, qu'on le lui porte !
Il en sera réconforté.
Cheval, dis à Dieu, notre maître,
Qu'avec joie et sans te connaître,
Et nourris de sa charité,
Nous t'avons bien réconforté.

Mère, un ramier est à la porte,
Il demande la charité.
— J'ai là du bled, qu'on le lui porte !
Il en sera réconforté.

Ramier, dis à Dieu, notre maître,
Qu'avec joie et sans te connaître,
Et nourris de sa charité,
Nous t'avons bien réconforté.

Mère, un enfant est à la porte,
Il demande la charité.
— Tout notre lait, qu'on le lui porte !
Il en sera réconforté.
Enfant, dis à Dieu, notre maître,
Qu'avec joie et sans te connaître,
Et nourris de sa charité,
Nous t'avons bien réconforté.

Mère, un vieillard est à la porte,
Il demande la charité.
— Du vin, du vin, qu'on le lui porte !
Il en sera réconforté.
Vieillard, dis à Dieu, notre maître,
Qu'avec joie et sans te connaître,
Et nourris de sa charité,
Nous t'avons bien réconforté.

Mère, un coupable est à la porte,
Il demande la charité.
— Ce manteau blanc, qu'on le lui porte !
Nous l'aurons réhabilité.
Ami, dis à Dieu, notre maître,
Qu'avec joie et sans te connaître,
Et brûlants de sa charité,
Nous t'avons réhabilité.

LE PETIT MECONTENT

MÈRE, je veux crier et faire un grand tapage.
Comment ! je ne peux pas tous les jours être sage.
Non, mère ! c'est trop long tous les jours, tous les jours !
Le monsieur l'a bien dit : « Rien ne dure toujours. »
Tant mieux ! je vais m'enfuir et crier comme George.
Qui m'en empêchera ?

— Personne. A pleine gorge
Vous pouvez, cher ami, vous donner ce régal.
Mais vous serez malade...

— Oh ! cela m'est égal :

George ne meurt jamais.

— George afflige sa mère.

Un enfant mal appris est une joie amère.

— Je reviendrai t'aimer.

— M'aimer sans m'obéir ?

Désertier ton devoir, enfant, c'est me trahir.

Je crains, moi, qu'avant peu personne ne vous aime.

Et vous vous ferez peur tout seul avec vous-même.

— Non ! George n'a pas peur dans le cabinet noir.

Il dit que c'est tout brun comme quand c'est le soir,

Pas plus. Et puis il chante à travers la serrure ;

Il se moque des grands, il fait le coq, il jure.

C'est brave de chanter sans jour et sans flambeau !

Je veux être méchant pour voir.

— Ce sera beau !

— Je veux être grondé : gronde donc !

— Pourquoi faire ?

Vous me faites pitié.

— Je suis las de me taire !

J'ai cassé mon cheval, j'ai mis de l'encre à tout :

Regarde ma figure !

— Oui, c'est laid jusqu'au bout.

Mais qui vous a donné ce faux air de courage ?

Hier encor, priant Dieu qu'il vous rendit bien sage,

Vous vouliez ressembler à notre vieux cousin.

— Je n'avais pas été chez le petit voisin.

Il bat des pieds très bien quand on le contrarie ;

Il ne dit pas bonjour, même quand on l'en prie !...

Ah ! ah ! c'est qu'on est fier d'être mis en prison !

— Beaucoup de grands enfants y perdent la raison.

Pour leurs mères surtout c'est une triste gloire !
Restez libre et soumis, si vous voulez m'en croire.
Moi, je n'ai point de cage où mettre mon enfant,
Pas même les oiseaux, mon cœur me le défend.
Vous n'obtiendrez de moi ni prison, ni colère,
Et j'attendrai, de loin, que le temps vous éclaire.
— De loin ?

— Battez des pieds, poussez des cris affreux,
Devenez comme George un petit malheureux,
Vous en aurez la honte au grand jour.

— Quelle honte ?

George rit ; je rirai...

— Nous voici loin de compte.

Si vous ne craignez pas de rougir devant Dieu,
Il faudra, mon enfant, bientôt nous dire adieu.
A vivre sans honneur, moi, je ne puis prétendre,
Et si vous n'étiez pas ma gloire la plus tendre,
A la mère de George il faudrait ressembler.
— Oh ! non, ressemble-toi !

— Son sort me fait trembler.

Loin de la saluer, quand cette femme passe,
On se détourne d'elle, on lui fait de l'espace,
On va de porte en porte en chuchotant tout bas :
« Elle a gâté son fruit, ne la saluons pas ! »
Le fruit accuse l'arbre, et l'on juge, et le blâme
Tombera sur la mère et non sur la jeune âme
Qu'elle a laissé corrompre. On est plein de rigueur.
— Que dit-on de la dame ?

— On dit qu'elle est sans cœur.

Voyez comme elle est triste au fond de sa faiblesse !

Le monde la méprise, et son enfant la blesse.
O mère humiliée en votre unique amour,
Je vous plaignis souvent : me plaindrez-vous un jour ?
— Pardon !... je ne veux pas te voir humiliée...
Pardon ! pardon ! Je veux que tu sois saluée !
Mère, je serai bon comme le vieux cousin ! »

La mère tressaillit dans une vive étreinte !
L'enfant ne cria plus ; il fut bon sans contrainte.
Et quand on saluait cette mère en chemin,
Il rougissait de joie et lui serrait la main.



LE PETIT BRUTAL

J'AI vu bien des enfants mal éclos dans ma vie ;
J'en ai tant vu, tant vu, que les yeux m'en font mal !
Mais ils valaient de l'or près du petit brutal
Qui de ne pas l'aimer me donnerait l'envie.

Il faut aimer pourtant : que faire de son cœur ?
Quand il serait encor plus hardi, plus moqueur,
Il faut en le grondant lui faire une caresse
Et le changer peut-être à force de tendresse.
Gronder n'est pas si beau.

— Viens donc, mon pauvre enfant,
Ma raison te pardonne et mon cœur te défend.

La malice est un dard que l'indulgence émousse.
 Bonjour ! Prends cette orange... Elle est mûre, elle est douce ;
 Fais-en ce que tu veux ; je la gardais pour toi :
 Un jour pour quelque enfant tu feras comme moi.
 Tu ne dis pas merci ?

— Non

— Pourquoi donc ?

— Je mange.

— Et tu ne m'aimes pas un peu ?

— J'aime l'orange.

— Tu n'es pas dans ton tort. Mais poursuis ton chemin,
 Sois libre comme l'air.

— Je t'aimerai demain.

— Je le sais mieux que toi, ton regard me l'assure :
 Comme un petit serpent tu guéris ta morsure.

— Je n'aime pas le grand qui me fait de grands yeux

.

Et qui lève toujours sa canne sur ma tête.

C'est un laid, c'est un noir, c'est une grosse bête !

Quand il sera petit et que je serai grand,

Nous verrons !

— Ne peux-tu l'éviter en courant,

Et le laisser partir sans que tu te déranges ?

On se distrait d'ailleurs en mangeant des oranges.

C'est si bon d'être bon, d'être gai, franc, loyal,

Et d'être pardonné quand on a fait le mal !

Dieu m'a traitée ainsi lorsque j'étais méchante :

Cette bonté toujours me rend bonne et m'enchante.

— Vous avez donc crié ?

— Tais-toi, c'était affreux !

Et les petits enfants se regardaient entre eux.
J'arrachais les fruits verts, je marchais sur les roses ;
Je faisais, comme toi, de très vilaines choses.
Et l'on me détestait.

— C'est drôle !

— C'est bien plus,

C'est bête, et l'on s'en moque aux livres que j'ai lus.
Lis-tu beaucoup ?

— Jamais ! Je déchire la page.

Quand vous étiez méchante, aimiez-vous le tapage ?

— A t'en donner l'horreur ; tu verras !

— Je verrai.

— Viens, nous en causerons comme amis.

— Je viendrai.

Mais quand ?

— A la belle heure avec toi reparue.

— Ah ! c'est que j'ai beaucoup d'affaires dans la rue !

— Ne te gêne donc pas et viens quand tu voudras.

Je me confesserai : toi, tu me jugeras. »

Il vint, et de lui-même ouvrant d'un coup la porte
Il y passait sa tête aimable ou non, n'importe,
Et tenté par un charme, une histoire, un doux fruit,
Il oubliait de battre et de faire du bruit.



LE NUAGE ET L'ENFANT

L'ENFANT disait au nuage :
« Attends-moi jusqu'à demain,
Et par le même chemin
Nous nous mettrons en voyage.

« Toi, sous tes belles lueurs ;
Moi, dans les champs pleins de fleurs,
Sur le cheval de mon père :
Nous irons vite, j'espère !

« Je m'y tiens bien, tu verras !
J'y monte seul à la porte ;
Et quand mon père m'emporte,
Je n'ai pas peur dans ses bras.

« Quand il fait beau, comme un guide
En tête il me fait asseoir ;
Toi, d'en haut tu pourrais voir
Comme je tiens bien la bride !

« Ah ! je voudrais d'ici là
Ne faire qu'une enjambée
Sur la nuit toute tombée,
Pour te dire : « Me voilà ! »

« Mais je vais faire un beau rêve
Où je rêverai de toi ;
Jusqu'à ce que Dieu l'achève,
Ami nuage, attends-moi ! »

* * *

Comme il jetait les paroles
De ses espérances folles,
Le nuage décevant
Glissait, poussé par le vent.

Pourtant le bambin sautille,
L'oiseau chante, l'eau scintille,

Et l'écho lui sonne au cœur :
« Demain ! demain ! quel bonheur ! »

Enfin le soleil se couche,
Et son baiser qui le touche
D'un voile ardent clôt ses yeux
Qu'il tenait ouverts aux cieux.

Près de rentrer chez sa mère,
Au voyageur éphémère
L'enfant veut parler encor,
Mais le beau fantôme d'or

N'est plus qu'une vapeur grise,
Qu'avec un cri de surprise
L'enfant qu'il vient d'éblouir
Voit fondre et s'évanouir.

Au cri de la petite âme,
S'est élancée une femme
Qui, le voyant sauf et sain,
Boudeur l'emporte à son sein.

Plaintif, le mignon s'y cache,
Déclarant ce qui le fâche,
Que, sans son bel étranger,
Il ne veut plus voyager !

« Si tu chéris les nuages,
Mon amour, pour tes voyages
Le temps en aura toujours :
Il en passe tous les jours. »

— « Ce ne sera plus le même,
Celui-là, mère, je l'aime ! »
Dit l'enfant, puis il pleura...
Et la femme soupira.



LA GRANDE PETITE FILLE

MAMAN ! comme on grandit vite !
Je suis grande, j'ai cinq ans.
Eh bien, quand j'étais petite,
J'enviais toujours les grands.

Toujours, toujours à mon frère,
S'il venait me secourir,
Même, quand j'étais par terre,
Je disais : « Je veux courir ! »

Ah ! c'était si souhaitable
De gravir les escaliers !
A présent, je dine à table ;
Je danse avec mes souliers.

Et ma cousine Mignonne,
A qui j'apprends à parler,
Du haut des bras de sa bonne
Boude, en me voyant aller.

Pauvre enfant ! Qu'elle est gentille
Quand elle pleure après moi !
J'en fais ma petite fille ;
Je la baise comme toi

Lorsque, me voyant méchante,
Tu chantais pour me calmer.
Je la calme aussi ; je chante
Pour la forcer de m'aimer.

Et puis, maman, je suis forte ;
Bon papa te le dira.
Son grand fauteuil, à la porte,
Sais-tu qui le roulera ?

Moi ! c'est sur moi qu'il s'appuie
Quand son pied le fait souffrir ;
C'est moi qui le désennuie
Quand il dit : « Viens me guérir ! »

O maman, je te regarde
Pour apprendre mon devoir,

Et c'est doux d'y prendre garde
Puisque je n'ai qu'à te voir.

Quand j'aurai de la mémoire,
C'est moi qui tiendrai la clé,
Veux-tu ? de la grande armoire
Où le linge est empilé.

Nous la polirons nous-mêmes
De cire à la bonne odeur.
O maman ! puisque tu m'aimes,
Je suis sage avec ardeur.

Nous ferons l'aumône ensemble
Quand tes chers pauvres viendront.
Un jour, si je te ressemble,
Maman ! comme ils m'aimeront !

Je sais ce que tu vas dire :
Tous tes mots, je m'en souviens.
Là, j'entends que ton sourire
Dit : « Viens m'embrasser ! » Je viens !



L'ENFANT AU MIROIR

A MADEMOISELLE ÉMILIE BASCANS

Si j'étais assez grande,
Je voudrais voir
L'effet de ma guirlande
Dans le miroir.
En montant sur la chaise,
Je l'atteindrais
Mais sans aide et sans aise,
Je tomberais.

La dame plus heureuse,
Sans faire un pas,
Sans quitter sa causeuse,
De haut en bas

Dans une glace claire,
Comme au hasard,
Pour apprendre à se plaire
Jette un regard.

Ah ! c'est bien incommode
D'avoir huit ans !
Il faut suivre la mode
Et perdre un temps !...
Peut-on aimer la ville
Et les salons ?
On s'en va si tranquille
Dans les vallons !

Quand ma mère qui m'aime
Et me défend,
Et qui veille elle-même
Sur son enfant,
M'emporte où l'on respire
Les fleurs et l'air,
Si son enfant soupire,
C'est un éclair !

Les ruisseaux des prairies
Font des psychés
Où, libres et fleuries,
Les fronts penchés,
Dans l'eau qui se balance,
Sans nous hausser,
Nous allons en silence
Nous voir passer.

C'est frais dans le bois sombre,
Et puis c'est beau
De danser comme une ombre
Au bord de l'eau !
Les enfants de mon âge,
Courant toujours,
Devraient tous au village
Passer leurs jours !



LA FRIVOLE

AH ! je suis inconsolable
D'avoir perdu mon ruban !
Ma chère, il était semblable
Aux rouleaux de mon volant.
Celui-ci, bien qu'adorable,
Regarde ! est d'un autre blanc.

On a bien raison de dire :
« Les chagrins sont près de nous. »
Pas un cœur qui ne soupire
Du sort méchant ou jaloux.
Tu ris... Ne me fais pas rire !
Pourtant, ce serait bien doux !

Mais je suis inconsolable
D'avoir perdu mon ruban !
Ma chère, il était semblable
Aux rouleaux de mon volant.
Celui-ci, bien qu'adorable,
Regarde ! est d'un autre blanc.

Mise hier comme une fée,
Au bras de mon frère Henri,
D'un coup de vent décoiffée,
J'entre, et chacun pousse un cri.
J'étais tout ébouriffée :
Juge si nous avons ri !

Mais je suis inconsolable
D'avoir perdu mon ruban !
Ma chère, il était semblable
Aux rouleaux de mon volant.
Celui-ci, bien qu'adorable,
Regarde ! est d'un autre blanc.

La joie est dans notre école,
Mais toujours le bonheur ment.
Tiens, c'est un oiseau qui vole !
Moi, j'irai Dieu sait comment...
Que ne suis-je un peu frivole
Au moins pour danser gaîment.

Mais je suis inconsolable
D'avoir perdu mon ruban ;

Ma chère, il était semblable
Aux rouleaux de mon volant.
Celui-ci, bien qu'adorable,
Regarde ! est d'un autre blanc.

Si j'étais moins désolée
Nous redirions notre pas...
Pourtant, avant l'assemblée,
Chantons et valsons tout bas.
Suis-moi ! je suis envolée !
C'est enchanteur, n'est-ce pas ?...

Mais je suis inconsolable
D'avoir perdu mon ruban ;
Ma chère, il était semblable
Aux rouleaux de mon volant.
Celui-ci, bien qu'adorable,
Regarde ! est d'un autre blanc.



LA PETITE PLEUREUSE

A SA MÈRE

ON gronde l'enfant
A qui l'on défend
De pleurer quand bon lui semble ;
On dit que les fleurs
Sèchent bien des pleurs...
Tu mêles donc tout ensemble ?

Oui, maman, je t'ai vue avec ton air joyeux,
Le rire sur la bouche et les larmes aux yeux.

Au bal, sous ses bouquets, j'ai vu pleurer ma mère.
J'ai baisé cette larme, elle était bien amère.

Viens, que je te console. Avais-tu trop dansé ?
Moi, je ne gronde pas ! Moi, quand mon pied lassé
Me défend d'être bien aise,
L'ennui qui me prend
M'arrête en courant,
Et je m'endors sur ma chaise.

Oh ! si je viens encor pleurer sur tes genoux,
Maman, ne me dis plus : « Vous n'êtes pas gentille ! »
Dansons, quand nous pouvons, ou pleurons entre nous,
Mais ne nous grondons pas : vois-tu ! je suis ta fille,
Et je t'aime, et je vais prier Dieu tous les jours
De m'égayer beaucoup pour t'égayer toujours !
Embrasse donc bien fort ta petite chérie,
Et jamais, plus jamais, ne dis : « vous »..., je t'en prie !
Ainsi consolons-nous et donnons-nous la main :
Si nous pleurons ce soir, va ! nous rirons demain !



L'OISEAU

L'OISEAU.

BONJOUR la jeune fille !
Que fais-tu dans mon bois ?
Es-tu de ma famille ?
On dirait qu'autrefois
J'ai chanté dans ta voix.

Moi, je nais. Vite, vite,
De la mousse, un berceau !
Il faut que je m'acquitte
Par ce temps clair et beau
De mes devoirs d'oiseau.

LA JEUNE FILLE.

Bonjour, oiseau ! Je pense
Me reconnaître ici ;
Mais les fleurs, mais la danse
Me tiennent en souci.
J'ai mes devoirs aussi !

Danser, chanter et vivre,
On n'en vient pas à bout.
Croit-on que sans un livre
On n'apprend rien du tout ?
Pour moi, j'apprends partout !

L'OISEAU.

Bravo, la jeune fille !
Viens souvent dans mon bois ;
Nous vivrons en famille,
Chantant tous à la fois
Avec la même voix.

Voler de fête en fête
Sous les cieus éclatants,
C'est à fendre la tête ;
Et l'on n'a pas le temps
De jouir du printemps !



LE FANEUR ET L'ENFANT

LE FANEUR.

EH! pourquoi pleures-tu? Ta colombe était vieille...

L'ENFANT.

Vieille!

LE FANEUR.

Elle allait perdant les ailes et les yeux;
Elle ne trouvait plus son chemin vers les cieux,
Ni le froment de sa corbeille.
Il fallait la porter dans l'arbre au grand soleil,
Lui puiser l'eau du jour, la nourrir graine à graine;
Elle avait toujours froid et se trainait à peine
De l'hiver à l'été vermeil.

L'ENFANT.

Ma colombe!

LE FANEUR.

Ah! ma foi, ta colombe est guérie.
Elle nous rendait sourds à force de gémir.
Elle avait fait son temps. Toi, tu pourras dormir,
Ou gambader par la prairie.
Va courir, va! Sèche tes pleurs!

L'ENFANT.

Hier elle essayait de me tendre les ailes.

LE FANEUR.

Hier n'est plus. L'air bleu fourmille d'étincelles,
Et les buissons sentent les fleurs.

L'ENFANT.

Le monde est tout changé!

LE FANEUR.

Le monde va de même.
Pourquoi ne prends-tu pas ce qu'il met devant toi?
Pourquoi lui demander ce qu'il n'a plus? Pourquoi
Pleurer un vieil oiseau!

L'ENFANT.

Je l'aime.

LE FANEUR.

Viens en chercher un autre; il en pleut dans les blés:
On marche sur des nids, puis on en trouve encore.

Dieu le veut : des oiseaux sont toujours près d'éclore
Quand les oiseaux sont envolés.
Viens voir dans les sillons!...

L'ENFANT.

Non ! j'attends ma colombe.
Ma colombe viendra tous les soirs, tous les jours.
Elle était ma colombe, et je la veux toujours !
Vois-tu ce tas de fleurs ? c'est sa petite tombe.
J'y reste.

LE FANEUR.

Pourquoi faire ?

L'ENFANT.

Oh ! pour la voir venir !
Faneur, ne sais-tu pas que rien ne doit mourir ?

LE FANEUR.

Ce serait beau ! mais quoi ?...

L'ENFANT.

Sois en sûr ! c'est mon père
Qui me dit de le croire et qui veut que j'espère.

LE FANEUR.

J'en vois voler vers nous...

L'ENFANT.

Adieu, faneur, adieu !

LE FANEUR.

Tu ne veux pas les prendre ?

L'ENFANT, *qui s'en va.*

O ma colombe ! ô Dieu !



LA VIERGE ET LE SERPENT

LÉGENDE

Doux favori de la nature,
Laisse seul au fond d'un berceau,
Abrité sous le frêle arceau,
Dort une jeune créature.

L'enfant n'avait auprès de lui
Qu'un chien pour garde et pour appui.

Sa pauvre mère est en allée
Lui chercher du pain et des fleurs;
Mais sous la Vierge aux sept douleurs
Elle passe prompte et troublée,

Car son enfant n'a près de lui
Qu'un chien pour garde et pour appui.

Le serpent qui veille à toute heure
S'avance vers l'ange endormi ;
Au souffle de son ennemi
L'innocent se réveille et pleure,

Car il ne voit plus près de lui
Qu'un chien pour garde et pour appui.

Mais la Vierge, à tous invisible,
Le prenant pour son jeune ami,
Et, le rendormant à demi,
L'isole en un rêve paisible,

Comme ayant assez près de lui
D'un chien pour garde et pour appui.

Quand l'autre mère épouvantée
Releva son jeune trésor,
L'enfant sauvé dormait encor
Sur une crèche ensanglantée.

Dieu ! s'il n'avait eu près de lui
Qu'un chien pour garde et pour appui !



LE CHIEN ET L'ENFANT

ENFANT, d'une pierre lancée
Ne blesse pas le chien courant !
Que savons-nous si la pensée
N'anime pas ce corps errant ?
Peut-être un grand instinct le presse
Vers la prison qu'il sent là-bas...
Enfant, n'ayons qu'une caresse
Pour le chien qui ne nous mord pas.

Gardien de nos maisons ouvertes,
Sentinelle de vos berceaux,
C'est l'ami qui des tombes vertes
Visite les froids arbrisseaux.

Là, de son passé qui l'opresse
A qui donc se plaint-il tout bas ?
Enfant, n'ayons qu'une caresse
Pour le chien qui ne nous mord pas.

Hôte de la pauvre chaumière
Où s'éteignent d'humbles vieillards,
De l'aveugle il est la lumière,
Éclairant ses mornes hasards.
Par sa vigilante tendresse,
Vois comme il avertit ses pas !
Enfant, n'ayons qu'une caresse
Pour le chien qui ne nous mord pas.

Si le glaive ardent de la guerre
Frappe son maître tout armé,
Si la sentence militaire
Brise un front qu'il a tant aimé,
Perçant la foule qui s'empresse,
Il fait pleurer les vieux soldats...
Enfant, n'ayons qu'une caresse
Pour le chien qui ne nous mord pas.



LES PROMENEURS

POURQUOI vous a-t-on mis ce casque sur la tête ?
Allez-vous à la guerre ou bien dans les tournois ?
Cet appareil grillé vous donne un air sournois.
Je vous ai vu moins laid dans nos jours de conquête. »

— « Mon Dieu ! dit l'autre chien (c'était deux chiens errants,
Cherchant aux carrefours à distraire leur vie),
Peut-on, quand on est chien, se mettre à son envie !
Tout maître a son caprice, et nous sommes aux grands.

« Nous leur appartenons de la queue aux oreilles ;
Ce qu'ils en font, c'est triste, et vous n'avez qu'à voir.

Ils ont raison pourtant puisqu'ils ont le pouvoir.
N'avez-vous pas subi des justices pareilles ?

« On est gai de naissance ; eh bien ! on ne rit plus.
Les sens ainsi gênés ne trouvent plus leurs voies.
Étouffer notre souffle est une de leurs joies ;
Ces faits contre nature, où les avions-nous lus ?

« Venez causer plus loin... je crois qu'on nous regarde.
Nos maîtres si hautains sont lâches par moment.
On pourrait nous traiter comme un rassemblement,
Et pour nous disperser faire venir la garde.

« Contre ce lourd bonnet qui n'est pas de mon goût
J'ai beaucoup aboyé, mais c'est comme qui chante.
Tout cadenas tient bon sous une main méchante !
Je ne peux plus toucher, mon frère, à rien du tout ! »

Durant cet entretien le plus libre s'arrête :
Un régal imprévu l'a séduit en marchant.
« Voyez ! l'homme envers nous n'est pas toujours méchant ;
Il jette sur nos pas des vestiges de fête !

« Celui-ci, partagé, vous remettrait le cœur ;
Mais pour thésauriser nous n'avons point d'armoire.
Il faut vider les plats sans payer le mémoire ;
Nous sommes à la chasse, et je me fais piqueur ! »

Il mourut, car la fête était empoisonnée.
O mémoire flottante ! O candeur des petits !
O perfides éveils d'incessants appétits !
O vie à tout propos dans ta fleur moissonnée !

L'empoisonneur sifflait, écorchant sans remords
Le chien bon pour des gants. Sous son casque, et plus sombre,
L'autre disait tout bas, trottant seul et dans l'ombre :
« Heureux les muselés !... Mais plus heureux les morts ! »



LES OISEAUX

CARAVANE aux voix enflammées,
Légers navigateurs du vent,
Petites âmes emplumées
Qu'une fleur héberge souvent,
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Sous l'arceau de la vieille église
Ou dans l'arbre en fleur du chemin,
Le cœur au nid, l'aile à la brise,
Harmonistes du genre humain,

Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Quand vos délirantes roulades
Font sourire un morne empereur,
Vous versez les mêmes aubades
Dans l'oreille du laboureur.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Exempts de nos durs anathèmes,
Vous vous épousez dans les airs,
Et multipliant vos baptêmes
Vous peuplez gaîment l'univers.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Sans clefs, sans portes, sans ferrailles,
Sans rideau, pour y voir clair,
Vos loyers pendant aux murailles
Que l'homme fait payer si cher.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Jamais un triste plan de guerre
N'a rassemblé votre conseil,
Et vous ne vous attroupez guère
Que pour saluer le soleil.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Levés avec l'aube levée,
Montant vers Dieu dans sa lueur,
Au voisin de votre couvée
Vous n'allez pas chanter malheur.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre.
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Dans vos luttes d'amour sans larmes,
Musiciens toujours d'accord,
Vous rendez seulement les armes
A qui chantera le plus fort.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Si vos nids dans nos paysages
Sont menacés par les chasseurs,
Vous allez loger aux nuages,
Plus libres que vos oppresseurs!

Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

D'une divine sépulture
Honorant vos frères débris,
Orchestre ailé de la nature,
Les cieux vous servent-ils d'abris?
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Car jamais on n'a vu la trace
De vos corps tombés dans les bois,
Où vous ne laissez que la grâce
D'un écho rempli de vos voix.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre.
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

Ah! je sens que je fus colombe,
En voyant vos ailes s'ouvrir;
Et pour vous suivre par la tombe,
J'ai déjà moins peur de mourir.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi!
Vous qui chantez le même roi!

A M. DUBOIS

Directeur de l'hôpital de Douai,

SA PETITE FILLE

LÈVE sur tes genoux ta plus petite fille,
Père! j'ai quelque chose à cacher dans ton cœur :
J'ai prié ce matin pour toute la famille,
En priant Dieu pour ton bonheur.

Regarde ce bouquet: c'est là qu'est le mystère.
Pour le rendre plus cher à ton cœur généreux,
On l'a noué des noms de tous les malheureux
Que tu consoles sur la terre.



ADIEU D'UNE PETITE FILLE
A L'ÉCOLE

MON cœur battait à peine, et vous l'avez formé,
Vos mains ont dénoué le fil de ma pensée,
Madame! et votre image est à jamais tracée
Sur les jours de l'enfant que vous avez aimé!

Si le bonheur m'attend, ce sera votre ouvrage;
Vos soins l'auront semé sur mon doux avenir:
Et si, pour m'éprouver, mon sort couve un orage,
Votre jeune roseau cherchera du courage,
Madame! en s'appuyant sur votre souvenir!





LE LIVRE DES MÈRES

Je mourus sans rendre une offense ;
Mon sort fut une longue enfance
Et ma pensée un long amour.

M. D. V.



A MES ENFANTS

*QUAND le soleil y passe, ouvrez votre fenêtre ;
Lui seul sait essuyer l'humide et sombre hiver.
Si le bonheur absent vient pour vous reconnaître,
Que votre cœur charmé, tout grand, lui soit ouvert !*

*Gardez-vous de bouder, enfants, contre vous-même.
Sachez : l'or est moins pur qu'un tendre et doux conseil.
Enfants ! ne pas sourire à l'ami qui vous aime,
C'est tourner le dos au soleil.*





LA VISITE AU HAMEAU

EH quoi ! c'est donc ainsi que tu devais m'attendre ?
Dors-tu ? Fais-tu semblant de ne pas nous entendre ?
J'accours ! Mais au signal déjà trop attendu
Ta vigilante mère a seule répondu.
Au songe qui te flatte avec peine arrachée,
De ses vagues erreurs lentement détachée,
Ta paupière savoure un reste de pavots,
Croit prolonger la nuit et s'obstine au repos.
J'attends. Le poids léger de ta seizième année
Peut-il, quand l'aube arrive, appesantir tes sens ?
Tiens ! viens voir avec moi s'éveiller la journée.
Hélas ! qu'on dort bien à seize ans !

Mais ton œil qui s'entr'ouvre a saisi la lumière ;
Tes pas qui languissaient se mesurent aux miens ;
De la cité qui fuit nous passons la barrière,
Et le songe a brisé ses fragiles liens.

Vois-tu sur la montagne étinceler l'aurore ?
Vois-tu tous ces hameaux dans les plaines épars ?
Le Rhône est à leurs pieds ; ses liquides remparts
Dans leurs flots ralentis nous les offrent encore.
Ainsi l'un d'eux, la nuit, se peint dans mon sommeil ;
Comme un jardin en fleur tu vas le voir paraître.
C'est lui ! mon cœur ému vient de le reconnaître ;
Tiens ! le voilà brillant des rayons du soleil.
L'orme et le vieux tilleul versent leur ombre unie
Sur l'enceinte où, le soir, autour d'un frais ruisseau,
Des anges dans leur vol balancent le berceau
D'une enfant, dont le ciel dans mes pleurs m'a bénié ;
C'est mon dernier amour. Viens ! car elle rira
Lorsque sous mes baisers elle s'éveillera.
Du fond de sa chaumière un vieillard me salue :
C'est l'augure des champs ; il protège ces lieux,
Il m'annonce ma joie, et de loin je l'ai lue
Sur son front satisfait qu'interrogeaient mes yeux.
Les mères en passant rassurent mon voyage ;
Tout relève mon cœur de crainte combattu,
La beauté de ma fille est l'orgueil du village,
On me nomme comme elle, on en parle ! entends-tu ?

Prenons ce vert sentier, car la route est brûlante.
Laisse ces fleurs : là-bas, nous allons en cueillir.

A me suivre jamais je ne te vis si lente ;
Avance, avance!... Attends... Je me sens défaillir,
Et je tombe, et tu ris! La chaleur me colore,
Et dans l'eau transparente, où je viens de me voir,
Tes regards éblouis cherchent un frais miroir.
Le soleil te fait peur, tu n'es pas mère encore :
Jeune épouse, à ton tour tu presseras mes pas.
Quand, pour revoir un fils, oubliant ta parure,
Tu seras nonchalante à nouer ta ceinture,
Je dirai : « Prends donc garde, et songe à tes appas ! »
Je le jure, avant peu tu seras moins dormeuse.
Toi qui cherches déjà ton image en tous lieux,
Tu la verras alors mouvante sous tes yeux,
Dans tes bras, sur ton sein : que tu seras heureuse !
Que ce miroir vivant, doux prix de tes douleurs,
Te rendra, sans atours, simple et belle, humble et fière !
Comme la vigne enlace et pare un jeune lierre,
Ton appui, tes baisers, ton sourire, tes fleurs,
Tu lui donneras tout. A la tienne mêlée,
Une autre image encore y confondra tes vœux :
C'est ressaisir deux fois son enfance écoulée,
C'est d'une double flamme éterniser les feux !

Ne dis pas non, tais-toi ! Levons-nous ! le temps vole ;
Tu penses l'amuser par ta grâce frivole,
Mais écoute des bois les nouveaux habitants,
Et demande à ton cœur ce qu'ils font du printemps !
Toi, déjà fiancée, écoute leurs cadences ;
Elles font aux passants de douces confidences.
Quelle immuable joie et quel ordre enchanteur !

Quel est donc leur monarque, ou leur législateur ?
Ils proclament l'amour jusqu'au ciel qui le donne,
Mais ce n'est qu'au printemps que sa bonté l'ordonne.
Crois-moi, l'amour tardif est un soleil d'hiver,
 Jour incomplet, levé tard, couché vite :
Dans la saison dorée imprudent qui l'évite :
Le plus doux fruit s'attache au buisson le plus vert...

Mois d'amour ! en passant j'adore tes merveilles !
Quand l'humide flambeau se promène et nous luit,
Quelle main diligente ouvre les fleurs vermeilles
 Et prépare, au sein de la nuit,
Des parfums à nos sens et du miel aux abeilles ?
Tout veut naître, tout naît ; l'été brûle en courant,
La glace qu'il atteint se fond en murmurant.
Pour aimer, pour braver la saison des orages,
Le papillon, l'oiseau, les roses, les ombrages,
Tout rit, tout vient d'éclorre, et... Vois sur le chemin
Un enfant accourir en me tendant la main ;
Moins jeune que ma fille, il me cherche, il m'appelle.

Toi que le même lait a rendu beau comme elle,
Enfant, cours à ta mère : heureuse mère, hélas !
Qui, fière, sous mes yeux tient ma fille en ses bras,
Qui la berce, l'endort, et depuis sa naissance
Me condamne, jalouse, à la reconnaissance !

Laisse-moi dire ! Un soir... oh ! que n'y suis-je encor !
Quand mon sein palpita sous mon nouveau trésor,
Quand j'entendis souffler sa faible et douce haleine,
Pour veiller son sommeil je respirais à peine ;

Mes forces suffisaient à ce facile emploi ;
J'étais assez pour elle, elle était tout à moi !
Pour moi, de mon bonheur affaiblie, étonnée,
Le passé du présent n'osait plus me punir ;
Du moins sa sombre image, un moment détournée,
Me laissait regarder ma fille et l'avenir.
Mais quand ses premiers cris demandèrent la vie,
Moi... Ce ne fut plus moi qui la tins sur mon cœur !
Et peut-être qu'au ciel reprochant ma langueur,
Pour la première fois je devinai l'envie.

 Sans la repousser un moment,
 Comme un bien préparé pour elle,
Mon enfant épuisa cette coupe nouvelle,
Et changea ma frayeur en doux étonnement.

Ne l'éprouve jamais cette douleur amère,
Toi que vient d'attrister ma subite pâleur ;
Puisses-tu tressaillir au nom sacré de mère,
D'un bonheur aussi grand que le fut ma douleur !...

Viens voir ma fille, viens ! la moitié d'une année
Enchaîne les beaux jours dont elle est couronnée ;
Age muet encor, mais si pur, si joyeux !
Idole d'une mère, amour de tous les yeux !

C'est ici. Quel silence et quel calme autour d'elle !
On entendrait la mouche et le bruit de son aile.
Entrons, viens nous offrir à son naïf transport...
Qui va-t-elle embrasser ?... Ah ! prends garde, elle dort !

LE SOIR D'ÉTÉ

VENEZ, mes chers petits; venez, mes jeunes âmes;
Sur mes genoux venez tous les deux vous asseoir.
Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir.
Voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes!
Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or;
Demain, plus radieux vous le verrez encor,
Car on ne l'a pas vu s'enfuir sous un nuage.
La cigale a chanté: nous n'aurons point d'orage.
Ce soleil mûrira les fruits que vous aimez;
Il vous rendra vos jeux, vos bouquets parfumés.
Dès qu'il s'éveillera, je vous dirai moi-même:
« Allons voir le soleil. » Jugez si je vous aime!

Les charmantes heures viendront
Danser autour de la journée,
Et riantes s'envoleront,
Formant avec des fleurs la trame de l'année.
Et vous appellerez le faible agneau qui dort ;
Pour le baigner ce soir il n'est pas assez fort ;
Huit jours font tout son âge ; il se soutient à peine,
Et vous le fatiguez à courir dans la plaine.

Venez, il en est temps, vous baigner au ruisseau.
Tout semble se pencher vers son cristal humide :
Le moucheron brûlant y pose un pied timide ;
Et, fatigué du jour, le flexible arbrisseau
Y trace de son front la fugitive empreinte.
A ses flots attiédís confiez-vous sans crainte :
Je suis là. Voyez-vous ces poissons innocents ?
Ne les effrayez pas, ils s'enfuiront d'eux-mêmes.
De vos jeunes désirs on dirait les emblèmes ;
Sans les troubler encore ils glissent sur vos sens.
Saluez, mes amours, cette vieille bergère :
Son sourire aux enfants donne une nuit légère.
Quoi ! vous voulez courir, pauvres petits mouillés ?
Ce papillon tardif, que la fraîcheur attire,
Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés,
Et, tout en vous bravant, je crois l'entendre rire.
C'est assez le poursuivre et lui jeter des fleurs,
Enfants ! Vos cris de joie éveillent la colombe.
Un roseau qui s'incline, une feuille qui tombe,
Rompt le charme léger qui suspend les douleurs.
Écoutez dans son nid s'agiter l'hirondelle :

Tout lui semble un danger, car elle a des petits.
Peut-être elle a rêvé qu'ils étaient tous partis ;
La voilà qui se calme ; elle les sent près d'elle !

Mais la lune se lève, et pâlit mes crayons.
Ne bravez pas dans l'eau ses humides rayons ;
Les pavots vont pleuvoir sur sa lente carrière.
Au ciel, qui donne tout, offrez votre prière ;
Elle est pure et charmante, et vous la dites bien.
La voix est faible encor ; mais c'est Dieu qui l'écoute !
Un faible accent vers lui sait trouver une route ;
Il entend un soupir ; il ne dédaigne rien.
Et maintenant dormez ! Leurs mains entrelacées
Semblent lier encor leurs timides pensées.
Hélas ! ces cœurs aimants qu'elles viennent d'unir,
Ne les séparez pas, mon Dieu, dans l'avenir !
Ils dorment. Qu'ils sont beaux ! que leur mère est heureuse !
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse ;
Sa pitié m'écoula... Tout ce que j'ai perdu,
Sa pitié, je le sens, me l'a presque rendu !

Sommeil ! ange invisible, aux ailes caressantes,
Verse sur mes enfants tes fleurs assoupissantes ;
Que ton baiser de miel enveloppe leurs yeux,
Que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux ;
Au pied de ce berceau que mon amour balance,
Fais asseoir avec toi l'immobile silence.
Ma prière est sans voix ; mais elle brûle encor.
Dieu ! bénissez ma nuit ! Dieu ! gardez mon trésor !

LES DEUX MÈRES

N'APPROCHEZ pas d'une mère affligée,
Enfant, je ne sourirai plus.
Vos jeux naïfs, vos soins sont superflus,
Et ma douleur n'en sera pas changée.
Laissez-moi seule à l'ennui de mon sort.
Quand la vie à vos yeux s'ouvre avec tous ses charmes,
Enfant, plaindriez-vous mes larmes ?
Vous ne comprenez pas la mort.
La mort ! ce mot, qui glace l'espérance,
Ne touche pas votre heureuse ignorance.
Ici le malheureux cherche un autre avenir :
Hélas ! ne chantez pas lorsque j'y viens mourir.

De ces noirs arbrisseaux l'immobile feuillage,
Des pieuses douleurs les simples monuments,
D'un champ vaste, morne et sauvage,
Sont les seuls ornements.

L'écho de cette enceinte est une plainte amère.
Qu'y venez-vous chercher ? Courez vers votre mère,
Portez-lui votre amour, vos baisers et vos fleurs ;
Ces trésors sont pour elle, et pour moi sont les pleurs.
Allez ! sur l'autre rive elle s'est arrêtée ;
Abandonnez vos fleurs au courant du ruisseau ;
Doucement entraîné par l'eau,
Qu'un bouquet vous annonce à son âme enchantée !
Vous la verrez sourire, en attirant des yeux
Ce don simple apporté par le flot du rivage,
Et, cherchant à fixer votre mobile image,
Tressaillir à vos cris joyeux.

Je l'aurais vue, au temps où j'excitais l'envie,
Même en vous caressant, rêver à mon bonheur.
Cette suave joie, où se baignait mon cœur,
N'est plus qu'un poison lent distillé sur ma vie.
Mon triomphe est passé, le sien croît avec vous :
C'est à moi de rêver à son bonheur suprême ;
Elle est mère, et je pleure. O sentiment jaloux !
On peut donc vous connaître au sein de la mort même ?
Mais pour un cœur flétri les pleurs sont un bienfait :
Le mien a respiré du poids qui l'étouffait ;
Celui de votre mère en tremblant vous appelle,
Courez vous jeter dans son sein.
Ce jour est sans nuage, oh ! passez-le près d'elle !
Un beau jour a souvent un affreux lendemain.

Ne foulez plus cette herbe où se cache une tombe ;
D'un ange vous troublez le tranquille sommeil.

Dieu ne m'a promis son réveil

Qu'en arrachant mon âme à mon corps qui succombe.
Dans cet enclos désert, dans ce triste jardin,
Tout semble m'annoncer ce repos que j'implore ;
Et, sous un froid cyprès, mon sang, qui brûle encore,
Sera calme demain.

O douce plante ensevelie !

Sur un sol immortel tes rameaux gracieux
Couvriront ma mélancolie
D'un ombrage délicieux.
Ta tige élevée et superbe
Ne craindra plus le ver rongeur
Qui veut la dévorer sous l'herbe,
Comme il a dévoré ta fleur.
Cette fleur, au temps échappée,
D'un rayon pur enveloppée,
Reprendra toute sa beauté ;
Son doux éclat fera ma gloire,
Et le tourment de ma mémoire
En sera la félicité.

Mais l'autre jeune voix trouble encor ma prière
Et m'arrache au bonheur que je viens d'entrevoir :
Tout à coup ramenée aux choses de la terre,

J'ai tressailli, j'ai cru le voir !

Oui ! j'ai cru te revoir, idole de mon âme,
Lorsqu'avec tant d'amour tu t'élançais vers moi.

D'un flambeau consumé rallume-t-on la flamme ?
Non ! sa clarté trop vive est éteinte avec toi.

Et vous qui m'attristez, vous n'avez en partage
Sa beauté, ni la grâce où brillait sa candeur,
 Enfant ! mais vous avez son âge :
 C'en est assez pour déchirer mon cœur !



SOUVENIR

TOUJOURS je pleure au nom de mon enfant :
Sans sa beauté rien n'est beau dans ma vie.
Du monde et de ses biens, c'est le seul que j'envie,
Mais je ne l'attends plus, la mort me le défend.

Je le revois dans la fleur éphémère :
Elle apparaît pour sourire et périr ;
Comme elle, mon enfant sur le sein de sa mère,
Après avoir souri, se pencha pour mourir.

Je le revois partout où de mon âme
S'attache encor la mourante langueur :
Quand le jour sur mes yeux ne répand plus sa flamme,
Je le revois toujours : n'est-il pas dans mon cœur ?

Mon doux enfant! ma plus vive tendresse!
Quel autre amour me tiendrait lieu de toi?
De te garder, mon fils, je ne fus pas maîtresse;
Mais ta fidèle image, oh! comme elle est à moi!



LE RÊVE DE MON ENFANT

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE

MÈRE! petite mère! » Il m'appelait ainsi;
Et moi, je tressaillais à cet accent si tendre,
Tout mon être agité s'éveillait pour l'entendre.
Je ne l'entendrai plus : il ne dort plus ici.
Où retentit sa voix, qui calmait ma souffrance
 Comme la voix de l'espérance,
Formée (on l'aurait dit) de rosée et de miel?
Le ciel en fut jaloux, elle doit être au ciel.
Non! elle est dans mon cœur : je l'y tiens enfermée;
Elle soupire encore, elle parle avec moi.
Durant mes longues nuits, cette voix tant aimée
Me dit : « Ne pleure plus! je ne dors pas pour toi. »

Oh ! moitié de ma vie, à ma vie arrachée,
Viens ! redis-moi ton rêve : il m'a prédit ton sort.
Que ta plainte, une fois de mon cœur épanchée,
Rappelle un jeune cygne et son doux chant de mort !
« Écoute, m'as-tu dit, écoute mon beau songe ! »
(Le premier... le dernier qui berça ton sommeil !
De ce récit confus, prophétique mensonge,
Cher innocent, tu vins saluer mon réveil.)
« Écoute ! je dormais ; j'avais dit ma prière.
J'ai vu venir vers moi deux anges : qu'ils sont beaux !
Je voudrais être un ange. Ils portent des flambeaux
Que le vent n'éteint pas. L'un d'eux m'a dit : « Mon frère,
Nous venons te chercher ; veux-tu nous suivre ? — Oh ! oui,
Je veux vous suivre... On chante ; est-ce fête aujourd'hui ?
— C'est fête. Viens chercher des parures nouvelles. »
Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes ;
Je m'envolais comme eux, je riaais... j'avais peur !
Dieu parlait ! Dieu pour moi montrait une couronne :
C'est aux enfants chéris que sa bonté la donne,
Et Dieu me l'a promise, et Dieu n'est pas trompeur.
J'irai bientôt le voir ; j'irai bientôt... « Ma vie !
Où donc étais-je alors ?... — Attends... je ne sais pas...
Tu pleurais sur la terre, où je t'avais suivie.
— Tu me laissais pleurer ? — Je t'appelais tout bas.
— Tu voulais me revoir ? — Je ne pouvais, ma mère.
Dieu ne t'appelait pas . » Un froid saisissement
Passa jusqu'à mon cœur, et cet être charmant,
Calme, rêvait encor sa céleste chimère.
Dès lors un mal secret répandit sa pâleur
Sur ce front incliné, qui brûlait sous mes larmes.

Je voyais se détruire avant moi tant de charmes,
Comme un frêle bouton s'effeuille avant la fleur.
Je le voyais ! et moi, rebelle... suppliante,
Je disputais un ange à l'immortel séjour.
Après soixante jours de deuil et d'épouvante,
Je criais vers le ciel : « Encore, encore un jour ! »
Vainement. J'épuisai mon âme tout entière ;
A ce berceau plaintif j'enchainai mes douleurs ;
Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs,
Je criais à la mort : « Frappe-moi la première ! »
Vainement. Et la mort, froide dans son courroux,
Irritée à l'espoir qu'elle accourait éteindre
Et moissonnant l'enfant, ne daigna pas atteindre
La mère expirante à genoux.

Et quand je reparus morne et découronnée,
Après avoir longtemps craint jusqu'à l'amitié,
Cette troupe légère, un moment consternée,
Suspendit ses plaisirs, et sentit la pitié.
« D'où viens-tu ? m'a-t-on dit, et quels nuages sombres
Ont environné d'ombres
Tes yeux noyés de pleurs ?
Ton soir est loin encore,
Et ta paisible aurore
T'avait promis des fleurs. »

Oui, la rose a brillé sur mon riant voyage ;
Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage ;
L'étoile du matin l'aidait à s'entr'ouvrir,
Et l'étoile du soir la regardait mourir.

Vers la terre déjà sa tête était penchée ;
L'insecte inaperçu s'y creusait un tombeau ;
Sa feuille murmurait, en tombant desséchée :
« Déjà la nuit ! déjà... Le jour était si beau ! »



LE VIEUX CRIEUR DU RHONE

A M. JARS

ON avait couronné la Vierge moissonneuse,
Le village à la ville était joint par des fleurs,
La jeunesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
Et le vieillard riait d'une vendange heureuse.

 Tout à coup le plaisir cessa,
Comme le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille ;
 Et dans l'ombre un long cri glaça
 Jusqu'au chant de la jeune fille.

« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Elle n'a plus de voix pour sa douleur amère ;
Sa clameur s'est changée en un silence affreux.
L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux ;
Il ne prononce encor que le nom de sa mère.

Quoi ! pas une voix ne répond !
Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage ?

Hélas ! le Rhône est si profond,
Et l'on est si faible à cet âge !

Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée,
Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor ;
Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
Et de bluets tantôt sa robe était parée.

Vous pourrez le rencontrer nu,
Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :

Vous l'aurez bientôt reconnu,
L'ange qui pleure sans défense !

Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

Le vieux crieur se tut : de la morne assemblée
Il attendit longtemps un mot, un seul... En vain.
Les mères enchaînaient leurs enfants sur leur sein,
Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.

On dit qu'un mendiant passa,
Couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive,

Et qu'un jeune cri s'élança
Dans l'air avec la voix plaintive :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »



LA SUITE

DU

VIEUX CRIEUR DU RHONE

A M. JARS

LE vieux crieur allait contant l'histoire
Du faible enfant vers le Rhône égaré ;
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

Ce n'était plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs ;
C'était au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.
Ce n'était plus quand ma voix lamentable
Cria partout l'enfant sans l'obtenir ;
Mais aux mères toujours ce triste souvenir
Apparaissait lugubre et redoutable.

Celle que l'on crut morte en ses cris superflus,
Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée...
Elle vit; mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.
La moisson, le rivage et le Rhône rapide,
Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir.
Ainsi se trouble une eau limpide,
Dont la source va se tarir.

Ses yeux sans s'étonner ont revu sa demeure,
Où la foule a suivi ses pas;
On l'entoure, on frémit, on pleure:
Elle seule ne pleure pas.
Dieu la bénit d'un long délire:
« Mon fils est là, dit-elle... il dort. »
Elle a rapporté son sourire
A son fils... que l'on cherche encor!

Balançant un berceau, dans ces nuits rigoureuses,
Seule elle dit encor: « Les mères sont heureuses! »
Seule elle ne sait plus son malheur si récent;
Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.
A travers le rideau que sa main vient d'étendre
Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil.
Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre?
Elle écoute son souffle, elle attend son réveil.
Ah! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchanté,
Pareil au voile épais tombé sur sa raison.
L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison;
Et près d'un berceau vide elle prie... elle chante.

Dans sa vague tristesse, on la voit tout le jour,
Et, sans nous reconnaître à peine,
Contre son sein bercer une ombre vaine
Et lui parler avec amour.
Durant la nuit, tranquille et demi-nue,
Auprès des feux négligés et mourants,
Elle charme sa veille au berceau retenue,
En regardant courir les nuages errants.

Un soir, la lune absente abandonne la terre
Au sombre autan qui règne avec fureur ;
Des éléments la lutte austère
Glace les sens d'une muette horreur.
On ne voit plus que de faibles lumières ;
Les chiens hurlants menacent les chaumières ;
L'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau :
De cette mère, immobile et charmée,
La faible main s'endort sur le berceau
Que semble suivre encor sa paupière fermée.

Paix ! elle dort pour la première fois
Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
Qui la laissa sur la terre étendue,
Sans souvenir, sans larmes et sans voix.
Mais l'ouragan, dont gémit la nature,
Semble jaloux de cette longue erreur ;
Dans son sommeil il souffle la terreur,
Et, de son sein réveillant la torture,
Y jette un cri dès longtemps expiré :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré ! »

Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison qui renaît répond au cri d'effroi :
« Rendez, rendez l'enfant ! rendez... » Réveil horrible !
Ce berceau découvert, il est vide, il est froid !

Pâle, muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée ;
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
« Je reconnais la terre, et j'ai perdu les cieux !
Dieu des mères ! mon Dieu ! vous savez s'il respire.
Rendez-le ! guidez-moi... je ne sais où... J'expire !
Il n'est plus là..... je n'y peux plus rester.
Eh bien ! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
J'irai, par les chemins, traîner, finir ma vie. »
Et le jour, sur la neige on reconnaît ses pas :
Elle était douce et faible ; on ne l'observait pas,
Et personne ne l'a suivie.
Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir ;
Mais l'aquilon a cessé de frémir.

Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle
Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
Où mon fils... jour trompeur qu'à présent tout rappelle !
Sur ma voix, qui chantait, voulait former sa voix.
J'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage ;
Douloureux pour sa mère, inutile pour lui,
Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
Et dans mon âme en deuil j'offrirai son image.
Des fleurs... je n'en ai plus... Ah ! j'ai trop peu de temps ;
On meurt jeune sans l'espérance ;

Mais tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps,
J'y viendrai cacher ma souffrance ! »

Alors un saint pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

Une autre femme approche en sa misère errante,
Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : « Donnez ! »
Elle indique un enfant aux regards consternés,
Et cet objet voilé la rend plus déchirante.

« Femme, dit l'autre mère, il faut vous secourir :
Vous cachez un enfant ; sa misère est affreuse !
Ne souffrez pas pour lui, femme ! Soyez heureuse !
Moi, je n'ai plus d'enfant.. moi, je n'ai qu'à mourir ! »

Un cri perçant rompt cette plainte amère,
Et le lambeau s'agite, et le cri dit : « Ma mère ! »
Et la mère éperdue a saisi son enfant ;
Et l'affreuse étrangère à peine le défend,
Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
Et, comme un noir corbeau, se perd dans la campagne.
La mère véritable écarte les lambeaux ;
Ses yeux longtemps éteints, pareils à deux flambeaux,
S'allument : « C'est mon fils !.. qu'il est pâle ! » Elle tombe :
Sous l'excès du bonheur la nature succombe ;

Car on dirait que, créés pour souffrir,
Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.
Mais l'enfant la caresse ; il la rappelle, il pleure,
Il arrête son âme aux lèvres qu'il effleure,
Et son corps délicat, par sa mère entouré,
Palpite et tremble encor d'en être séparé.

« Ne tremble plus ; c'est moi. Vois-tu ! je suis ta mère.
Oh ! mon fils ! C'est mon fils ! regardez-le, mon père !
C'est mon fils ! Ce n'est plus son fantôme trompeur ;
C'est mon enfant qui m'aime, et qui vit sur mon cœur. »

Le pasteur pour le voir se courbe devant elle :
Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle.

Elle dit tout en paroles de feu ;
De baisers, de sanglots son récit se compose.
En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu ;
Sortira-t-il du cœur où son fils se repose ?
Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné !
Sans doute... Il vit encor : sa mère a pardonné !



LE PÉLICAN
OU LES DEUX MÈRES

TOUT perdu dans le soin de sa jeune famille,
Sur la vague qui passe, et qui roule, et qui brille,
Un Pélican s'incline, et saisit les poissons
Qu'il offre en espérance à ses chers nourrissons.

Sans affaire, et livrée à l'amour d'elle-même,
L'Autruche, en digérant, vient le long du rocher.
Son repas est fini, qu'aurait-elle à chercher?
Elle porte tout ce qu'elle aime.

« Grand dieu ! d'où venez-vous ? » dit-elle au tendre oiseau
Dont la poitrine est ouverte et sanglante.
« Sortez-vous d'un combat, d'un piège, d'un réseau ?
Le coup est-il mortel ? J'en suis presque tremblante.

Parlez donc! Quelle flèche ou quel ongle assassin

Vous déchira le sein?

Vous faites peur. » — « C'est moi, c'est un peu de ma vie,
Répond le Pélican à sa pêche assidu.

Vous allez me porter envie :

Mes petits avaient faim ; mon sang n'est pas perdu,
Je l'ai versé pour eux. » — « Quoi ! dit l'autre irritée,
Votre sang !... Taisez-vous ! on ne peut sans horreur
Supporter dans l'amour cet excès de fureur ;
Il soulève, il repousse, et j'en suis révoltée.

Vous perdez le bon sens, vos petits vous tueront,
Et les oiseaux riront.

Laissez ces préjugés aux tendres tourterelles.

L'amour est un besoin qu'il est doux d'éprouver,
Mais je n'aurais point d'œufs s'il fallait les couvrir.

Quel emploi, quel ennui d'étendre ainsi les ailes,
De garder la maison, d'y mourir de chaleur !

L'hymen n'est donc pour vous qu'un travail, un malheur ?

Se torturer le flanc, s'appauvrir l'existence,
Mourir, pour satisfaire à l'importune instance

De petits jeunes dévorants,
Dont les cris déchirants

Troublent et le somme et la veille !

D'en parler seulement je me blesse l'oreille.

Ce fanatisme fait pitié ;

Toutefois, s'il est temps, écoutez l'amitié.

Mon exemple peut vous instruire.

Loin de couvrir, de me détruire,

Au hasard je laisse mes œufs :

Le ciel veille sur moi, le ciel veille sur eux.

Je ne me charge pas de ce soin haïssable.
Je suis mère pourtant, je les couvre de sable.
Si la pluie et l'orage et les vents tour à tour,
Ne les écrasent pas avant de naître au jour,
 Si le Milan ne les dévore,
La chaleur du soleil enfin les fait éclore ;
La nature en prend soin, et tous les éléments
Composent mieux que moi leurs premiers aliments.
Ils s'envolent alors et vont chercher fortune.
Je n'ai pas supporté leur enfance importune.
 Ce qu'ils deviennent, je ne sais :
 Je me porte bien, c'est assez. »

— « Méchante ! ah ! méchante endurcie !
De quel aveuglement ton âme est obscurcie !
Tu n'as donc d'une mère obtenu que le nom ?
Va ! tu glaces mon cœur, tu blesses ma raison.
Quoi ! te déshériter des larmes d'une mère,
 De ses tourments délicieux,
 De ses plaisirs silencieux,
Où tout est volupté bien que parfois amère !
Quand je sens mes petits s'agiter sous mon sein,
 Quand leurs cris me disent : « J'ai faim ! »
Oh ! quel bonheur j'éprouve à leur donner ma vie !
Mais ma douce blessure est promptement guérie.
 On dirait que l'extrême amour
 Renaît sans cesse de lui-même :
On le prodigue en vain comme le feu du jour,
Il se ranime encor pour nourrir ce qu'il aime.

Va chercher tes enfants ; tu me remercieras,
Si tu peux les trouver et devenir sensible :
Ton sort, au milieu d'eux, s'écoulera paisible ;
Va ! ne crains plus la mort : sois mère, tu vivras ! »



AUX ENFANTS QUI NE SONT PLUS

Vous! à peine entrevus au terrestre séjour,
Beaux enfants! voyageurs d'un jour, -
Quand les astres sont purs, dans leurs tremblantes flammes
Voit-on flotter vos jeunes âmes?

Vous qui passez comme les fleurs,
Qui ne semblez toucher la terre
Que pour vous envoler tout baignés de nos pleurs,
Enfants, révélez-nous le triste et doux mystère
D'une apparition qui fait rêver le ciel,
Et de votre départ si prompt et si cruel.

Eh! comment voyons-nous nos plus pures délices
 Se changer en amers calices
 Pleins d'inépuisables regrets?
 De ces sources de pleurs contez-nous les secrets.
 Fleurs des tendres amours! ne laissez-vous de traces
 Que vos chastes baisers, que vos tranquilles grâces,
 Vos larmes sans remords, vos voix d'anges mortels,
 Qui font des cœurs aimants vos douloureux autels?
 Sous une forme périssable,
 N'êtes-vous pas des cieux les jeunes messagers?
 Et vos sourires passagers
 Portent-ils de la foi l'empreinte ineffaçable?

Venez-vous en courant dire: « Préparez-vous!
 Bientôt vous quitterez ce que l'on croit la vie.
 Celle qui vous attend seule est digne d'envie:
 Oh! venez dans le ciel la goûter avec nous!
 Ne craignez pas, venez! Dieu règne sans colère;
 De nos destins charmants vous aurez la moitié.
 Celui qui pleure, hélas! ne peut plus lui déplaire;
 Le méchant même a part dans sa pitié.
 Sous sa main qu'il étend toute plaie est fermée;
 Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon;
 Et le sillon cuisant d'une larme enflammée
 S'efface au souffle du pardon.
 Embrassez-nous! Dieu nous rappelle:
 Nous allons devant vous; mères, ne pleurez pas!
 Car vous aurez un jour une joie immortelle,
 Et vos petits enfants souriront dans vos bras. »

Ainsi vous nous quittez, innocentes colombes,
Et sur nos toits d'exil vous planez un moment,
Pour écouter peut-être avec étonnement
Les cris que nous jetons à l'entour de vos tombes.
Ah! du moins emportez au sein de notre Dieu
Les sanglots dont la terre escorte votre adieu.
Allez du moins lui dire: « Il est toujours des mères,
Des femmes pour aimer, pour attendre et souffrir,
Pour acheter longtemps, par des peines amères,
Le bonheur de mourir! »

Ah! dites-lui: « Toujours les hommes sont à plaindre;
En vous nommant, Seigneur, ils ne s'entendent pas:
Plus faibles que l'enfant dont vous guidez les pas,
On ne leur apprend qu'à vous craindre.

Et nous avons tremblé de demeurer longtemps,
De nous perdre sans vous dans leurs sombres vallées.
Et nous avons quitté nos mères désolées:
Dieu! versez quelque espoir dans leurs cœurs palpitants,
Elles pleurent encore! » Il est trop véritable:
De vos berceaux déserts le vide épouvantable
Les fait longtemps mourir et crier à genoux:
« Nous voulons nos enfants! Nos enfants sont à nous! »
Mais Dieu pose sa main sur leurs yeux pleins de larmes;
Il éclaire, il console, il montre l'avenir;
L'avenir dévoilé resplendit de vos charmes,
Et l'espoir, goutte à goutte, endort le souvenir.

La promesse qui les enchante
Les suit jusque dans leur sommeil;
Et cette parole touchante
Les soutient encore au réveil:

« Laissez venir à moi ces jeunes créatures,
Et je vous les rendrai ; mères, ne pleurez pas !
Priez ! Dieu vous rendra vos amours les plus pures,
Et vos petits enfants souriront dans vos bras. »



MA FILLE

ONDINE! enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
Es-tu d'un séraphin le miroir solitaire ?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison ?

Quand je t'y vois glisser dansante et gracieuse,
Je sens flotter mon âme errante autour de toi,
Je me regarde vivre, ombre silencieuse !
Mes jours purs, sous tes traits, repassent devant moi !

Car toujours ramenés vers nos jeunes annales,
Nous retrempons nos yeux dans leurs fraîches couleurs ;
Midi n'a plus le goût des heures matinales
Où l'on a respiré tant de sauvages fleurs !

Le champ, le plus beau champ que renfermât la terre,
Furent les blés bordant la maison de mon père,
Où je dansais, volage, en poursuivant du cœur
Un rêve qui criait : « Bonheur ! bonheur ! bonheur ! »

C'est toi ! Mes yeux blessés par le temps et les larmes,
Redevenus miroirs, se rallument d'amour !
N'es-tu pas tout ce monde infini, plein de charmes,
Que j'encerclais d'espoir, en essayant le jour ?

Viens donc, ma vie enfant ! et si tu la prolonges,
Ondine ! aux mêmes flots ne l'abandonne pas.
Que les ruisseaux, les bois, les fleurs où tu te plonges,
Gardent leur fraîche amorce au penchant de tes pas !
Viens ! mon âme sur toi pleure et se désaltère.
Ma fille, ils m'ont fait mal !... Mets tes mains sur mes yeux,
Montre-moi l'espérance et cache-moi la terre ;
Ange ! retiens mon vol, ou suis-moi dans les cieux...

Garde en ton cœur l'écho de ma voix maternelle :
Dieu qui t'écoute encore ainsi m'écouterà.
O ma blanche colombe ! entr'ouvre-moi ton aile ;
Mon cœur a fait le tien, il s'y renfermera ;
Car ce serait affreux et pitié de t'apprendre,
Quand tu baises mes pleurs, ce qui les fait couler :
Va les porter à Dieu, sans chercher à comprendre
Ce qu'une larme pèse et coûte à révéler !...

Que tes cheveux sont doux ! étends-les sur mes larmes,
Comme un voile doré sur un noir souvenir.
Embrassons-nous !... Sais-tu qu'il reste bien des charmes
A ce monde pour moi plein de ton avenir ?

Et le monde est en nous : demeure avec toi-même !
L'oiseau pour ses concerts goûte un sauvage lieu.
L'innocence a partout un confident qui l'aime ;
Oh ! ne livre ta voix qu'à cet écho : c'est Dieu !



UN NOUVEAU-NÉ

A HIPPOLYTE

BIEN venu, mon enfant, mon jeune, mon doux hôte !
Depuis une heure au monde ! Oh ! que je t'attendais !
Que j'achetais ta vie ! hélas ! Est-ce ta faute ?
Oh ! non, ce n'est pas toi qu'en pleurant je grondais.

Toi, ne souffrais-tu pas même avant que de naître ?
Ne m'as-tu pas aidée enfin à nous connaître ?
Oui, tu souffrais aussi, petite ombre de moi,
Enfant né de ma vie où je reste pour toi !
Du jour, par mes regards, je t'allumai la flamme ;
La nuit, je descendais au fond de ta prison.
Des mauvais souvenirs te sauvant le poison,
J'aurais voulu te faire un ciel de ma pauvre âme ;
J'aurais voulu voir Dieu pour te créer plus beau,
Pour imbiber ton cœur de sa grâce profonde,

Et pour faire couler un peu de son flambeau
Sur ta raison aveugle à ton entrée au monde !

Ne va pas l'oublier : je t'ai parlé de Dieu ;
Je t'ai fait de prière, enfant ! de tendres larmes ;
J'ai formé ton oreille aux échos du saint lieu ;
Je t'ai caché vivant à toutes nos alarmes,
Et j'allais au soleil couchant sécher mes pleurs,
Pour te rendre suave et pur comme les fleurs ;
Ou dans les roseaux verts je t'emportais pensive,
Pour t'abreuver du bruit de quelque source vive,
Qui, m'ouvrant son cristal comme à l'oiseau plongeur,
Sur notre double fièvre épanchait sa fraîcheur.

Souviens-toi que souvent, seuls au fond d'une église,
Nous regardions longtemps les anges aux fronts blancs,
Que je t'y promenais invisible, à pas lents,
Modelant leurs beaux traits sur ta forme indécise.
J'ai bien fait ! nul enfant n'a rapporté des cieux
Tant de ciel inondant sa profonde paupière,
Et l'on n'a vu jamais, d'un front si gracieux
Jaillir tant de rayons de vie et de lumière.
Qu'un si petit visage enferme de portraits !
De tout ce que j'aimai tu m'offres quelques traits :
Que d'anges envolés sans pouvoir les décrire,
Dans ton sourire errant reviennent me sourire ! *

* « T'is very strange, my little dove,
That all I ever loved, or love,
In wondrous visions still I trace
Whyle gazing on thy guiltless face. »

ROBERT BURNS.

Et je l'avais prédit, quand je sentais ton cœur
Éclorre et battre faible à mon flanc créateur,
Quand mes heures veillaient autour de ta défense,
Dans mon humble abandon qui m'eût fait une offense ?
Tout, c'était toi ! Mes yeux enfermés sous ma main
N'ont appelé personne en ce monde inhumain,
Personne ! pour calmer, pour soutenir ma tête
Et dérober mon fruit au vent de la tempête.
Oh ! mais, lorsqu'en ton nom je regardais les cieux,
Ton sourire passait dans les pleurs de mes yeux :
Dieu se montrait au loin sous cette ondée amère,
Dieu dans ma pauvreté me laissait être mère,
Et j'envoyais à Dieu mes baisers ou mes cris,
Les doux cris d'une femme à qui Dieu donne un fils.

Ton berceau, vide encor, peuplait ma solitude ;
Un ange respirait par moi sa nuit, son jour ;
Je couvais son destin, j'en étais le séjour !...
On ne meurt pas d'orgueil et de sollicitude !

Aussi j'ai cru tomber faible sur mes genoux
Quand on me leva seule et comme trop légère,
Cherchant le poids aimé d'une tête si chère ;
Car si près que tu sois l'air circule entre nous.

Des femmes me l'ont dit : oui ! la femme étonnée,
Quitte d'un doux fardeau, vacille consternée.
Nous n'osons pas le dire et nous pleurons tout bas.
Que de larmes l'enfant coûte à la mère, hélas !
D'hier nous sommes deux ! Le souffle de ta bouche
Se mêle à chaque souffle étranger qui te touche,

Et je pleure et... Pardon, mon jeune bien venu,
Au monde pour moi seule et du monde inconnu !

Adieu ! je ne suis plus l'heureuse chrysalide
Où l'âme de mon âme a palpité neuf mois ;
Mais à ta frêle fleur si j'ai servi d'égide,
Homme un jour, reviens-y t'appuyer quelquefois.

Je suis ta mère : un nœud nous a tenus ensemble ;
C'est l'aimant divisé que l'aimant cherchera ;
La terre ne rompt pas ce que le ciel assemble :
Dans la vie, hors la vie, il nous réunira !



HIPPOLYTE

LA MÈRE ET L'ENFANT

QUAND j'ai grondé mon fils je me cache et je pleure.
Qui suis-je, pour punir, moi, roseau devant Dieu,
Pour devancer le temps, qui nous gronde à toute heure
Et crie à tous : « Prends-garde ! il faudra dire adieu ! »

Mourir avec le poids d'une parole amère,
D'une larme d'enfant que l'on a fait couler,
Que l'on sent sur son cœur incessamment rouler,
Est-ce donc pour ce droit que l'on veut être mère ?

Est-ce donc là le prix des immenses douleurs
Dont nous avons payé leur présence adorée ?
De ce pas sur la tombe encor toute navrée,
Dieu ! laissez-nous donc vivre et respirer nos fleurs !

Laissez-nous contempler à deux genoux la tige
Qui veut se lever seule et frémit d'obéir,
Qui veut sa liberté, son plaisir, doux vertige.
Tout ce qui naît, mon Dieu ! tend ses bras au plaisir.

Laissez-nous seulement, ardentes sentinelles,
Écarter les dangers qu'ils aiment, si petits,
Si forts à repousser nos forces maternelles,
De la fierté de l'homme innocents apprentis.

Purifiez un peu ce monde, où chaque haleine
A l'entour de nos fruits souffle un air plein de feu,
Préservez le lait pur dont leur âme était pleine,
Alors nous guiderons l'ange par un cheveu.

Beaux anges mutinés qui bravez nos tendresses,
Dont les jours, dont les nuits tièdes de nos caresses,
Loin de vos nids plumeux brûlent de s'envoler,
Qui les fera plus doux pour vous en consoler ?

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme ?
Un baiser qui jamais ne dit non ni demain ?
Faut-il ses jours ? Seigneur ! les voilà dans sa main :
Prenez-les pour l'enfant de cette heureuse femme.

Enfant ! mot qui peut dire : amour ! ciel ! ou martyr !
Couronne des berceaux ! auréole d'épouse !
Saint orgueil ! nœud du sang, éternité jalouse,
Dieu vous fait trop de pleurs pour vous anéantir.

C'est notre âme en dehors, en robe d'innocence,
Hélas ! comme la vit ma mère à ma naissance ;

Et si je la contemple avec d'humides yeux,
C'est que la terre est triste et que l'âme est des cieux !

O femmes ! aimez-vous par vos secrets de larmes,
Par vos devoirs sans bruit où s'effeuillent vos charmes;
Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur,
Quand vous aurez souffert, appelez-moi : Ma sœur !



LA MADONE DES CHAMPS

A MES FILLES

TOUJOURS notre Madone
Est là, levant sa main
Entre le ciel qui tonne
Et les blés du chemin ;
Dans l'herbe haute assise,
Au salut des passants,
Elle n'a point d'église
De cierges ni d'encens.

Sous le toit d'aubépines
Qui lui sert de palais,
L'oiseau chante matines
Dans l'arbre pur et frais.

Les enfants du village
Sont ses anges élus,
Et les bruits du feuillage
Lui sonnent l'angelus !

Son regard sans colère
Parle au cœur repentant ;
Son doux silence éclaire
L'aveugle qui l'entend ;
Un pauvre l'a trouvée
Au fond du ravin creux,
Et Dieu l'a conservée
Aux autres malheureux !

Prenez pour confidente
Sa charité sans voix :
La voix la plus prudente
Nous trahit quelquefois ;
Dans son chaste mystère,
A l'abri des regrets,
Au-dessus de la terre
Enfermez vos secrets !

Quand sur ses pieds de reine
J'ai mis mon front brûlant,
Je sens veine par veine
Couler un calme lent.
Filles de Notre-Dame,
Dormez sur ses genoux :
Pour élever votre âme
Elle en sait plus que nous !

NOEL

IMITÉ DE GOUDOULI

QUEL chant divin se fait entendre ?
Quel cri d'amour frappe les airs ?
Tout s'émeut... Qu'allons-nous apprendre ?
Quel Dieu s'annonce à l'univers ?
 La lune argentée
 Semble être arrêtée.
Qui trouble l'univers vivant ?
 C'est un enfant !

Tout se tait, le vent souffle à peine,
Le sombre hiver est enchaîné,
L'autan surpris n'a plus d'haleine,
Et l'incrédule est prosterné.

Quelle est la puissance
Qui par sa présence
Ouvre le monde et le défend ?
C'est un enfant !

Les rois, le front dans la poussière,
Humbles pour la première fois,
Suivent l'étoile avant-courrière,
Pour adorer le Roi des rois.
Ce Dieu redoutable
Que craint le coupable,
Que le juste implore en tremblant,
C'est un enfant !

Quelle est cette Vierge céleste
Soumise aux terrestres douleurs ?
Dans son regard pur et modeste
Brillent le sourire et les pleurs.
Oh ! qui la rend telle ?
Qui, d'une mortelle,
Couronne le front triomphant ?
C'est un enfant !

La mort jalouse est asservie,
L'éternité vient de s'ouvrir,
Un Dieu, pour nous donner la vie,
Daigne avec nous naître et mourir.
Amour sans seconde !
Ce martyr du monde
Qui s'abandonne en nous sauvant,
C'est un enfant !

JOURS D'ÉTÉ

MA sœur m'aimait en mère : elle m'apprit à lire ;
Ce qu'elle y mit d'ardeur ne saurait se décrire.
Mais l'enfant ne sait pas qu'apprendre, c'est courir,
Et qu'on lui donne, assis, le monde à parcourir.
Voir ! voir ! l'enfant veut voir. Les doux bruits de la rue,
Albertine charmante à la vitre apparue,
Élevant ses bouquets, ses volants, et là-bas
Les jeux qui m'attendaient et ne commençaient pas.
Oh ! le livre avait tort ! Tous les livres du monde
Ne valaient pas un chant de la lointaine ronde,
Où mon âme sans moi tournait de main en main
Quand ma sœur avait dit : — « Tu danseras demain. »

Demain, c'était jamais ! Ma jeune providence,
Nouant d'un fil prudent les ailes de la danse,
Me répétait en vain, toute grave et tout bas :
« Vois donc ! je suis heureuse et je ne danse pas. »

J'aimais tant les anges
Glissant au soleil,
Ce flot sans mélanges
D'amour sans pareil,
Étude vivante
D'avenirs en fleur,
École savante,
Savante au bonheur !

Pour regarder de près ces aurores nouvelles,
Mes six ans curieux battaient toutes leurs ailes.
Marchant sur l'alphabet rangé sur mes genoux,
La mouche en bourdonnant me disait : « Venez-vous ? »
Et mon nom qui tintait dans l'air ardent de joie !
Les pigeons sans liens sous leur robe de soie,
Mollement envolés de maison en maison,
Dont le fluide essor entraînait ma raison ;
Les arbres, hors des murs poussant leurs têtes vertes ;
Jusqu'au fond des jardins les demeures ouvertes ;
Le rire de l'été sonnait de toutes parts ;
Et le congé sans livre errant aux vieux remparts :
Tout combattait ma sœur à l'aiguille attachée,
Tout passait en chantant sous ma tête penchée,
Tout m'enlevait, boudeuse et riante à la fois,
Et l'alphabet toujours s'endormait dans ma voix.

Oh ! l'enfance est poète. Assise ou turbulente,
Elle reconnaît tout empreint de plus haut lieu ;

L'oiseau qui jette au loin sa musique volante,
Lui chante une lettre de Dieu!
Esprit qui passe, ouvrant son aile souple et forte
Au souffle impérieux qui l'enivre et l'emporte,
D'où vient qu'à ton beau rêve où se miraient les cieux
Je sens fondre une larme en un coin de mes yeux ?
C'est qu'aux flots de lait pur que me versait ma mère
Ne se mêlait alors pas une goutte amère ;
C'est qu'on baisait l'enfant qui criait : « Tout pour moi ! »
C'est qu'on lui répondait encor : « Oui ! tout pour toi ;
« Veux-tu le monde aussi ? tu l'auras, ma jeune âme. »
Hélas ! qu'avons-nous eu ? Belle Espérance, ô femme !
O toi qui m'as trompée avec tes blonds cheveux,
Tes chants de rossignol et tes placides jeux !
Ma sœur ! ces jours d'été nous les courions ensemble ;
Je reprends sous leurs flots ta douce main qui tremble,
Je t'aime du bonheur que tu tenais de moi,
Et mes soleils d'alors se rallument sur toi !

Mais j'épelais enfin : l'esprit et la lumière
Éclairaient par degrés la page, la première
D'un beau livre, terni sous mes doigts, sous mes pleurs,
Où la Bible aux enfants ouvre toutes ses fleurs.
Pourtant c'est par le cœur, cette bible vivante,
Que je compris bientôt qu'on me faisait savante.
Dieu ! le jour n'entre-t-il dans notre entendement
Que trempé pour jamais d'un triste sentiment !

Un frêle enfant manquait aux genoux de ma mère :
Il s'était comme enfui par une bise amère,

Et, disparu du rang de ses petits amis,
Au berceau blanc, le soir, il ne fut pas remis.
Ce vague souvenir sur ma jeune pensée
Avait pesé deux ans, et puis m'avait laissée.
Je ne comprenais plus pourquoi, pâle de pleurs,
Ma mère vers l'église allait avec ses fleurs.
L'église, en ce temps-là, des vertes sépultures
Se composait encor de sévères ceintures,
Et, versant sur les morts ses longs hymnes fervents,
Au rendez-vous de tous appelait les vivants.
C'était beau d'enfermer dans une même enceinte,
La poussière animée et la poussière éteinte ;
C'était doux, dans les fleurs éparses au saint lieu
De respirer son père en visitant son Dieu !

J'y pense ! un jour de tiède et pâle automne,
Après le mois qui consume et qui tonne,
Près de ma sœur et ma main dans sa main,
De Notre-Dame ayant pris le chemin
Tout sinueux, planté de croix fleuries,
Où se mouraient des couronnes flétries,
Je regardais avec saisissement
Ce que ma sœur saluait tristement.
La lune large avant la nuit levée,
Comme une lampe avant l'heure éprouvée,
D'un reflet rouge enlumina les croix,
L'église blanche et tous ces lits étroits ;
Puis, dans les coins le chardon solitaire
Éparpillait ses flocons sur la terre.

Sans deviner ce que c'est que mourir,
Devant la mort je n'osai plus courir.
Un ruban gris qui serpentait dans l'herbe,
De résédas nouant l'humide gerbe,
Tira mon âme au tertre le plus vert,
Sous la madone, au flanc sept fois ouvert.
Là, j'épelai notre nom de famille,
Et je pâlis, faible petite fille;
Puis mot à mot : « Notre dernier venu
Est passé là vers le monde inconnu ! »
Cette leçon, aux pieds de Notre-Dame,
Mouilla mes yeux et dessilla mon âme :
Je savais lire ! et j'appris sous des fleurs
Ce qu'une mère aime avec tant de pleurs.
Je savais lire !... et je pleurai moi-même.
Merci, ma sœur, on pleure dès qu'on aime.
Si jeune donc que soit le souvenir,
C'est par un deuil qu'il faut y revenir !

Mais, que j'aime à t'aimer, sœur charmante et sévère,
Qui reçus pour nous deux l'instinct qui persévère,
Rayon droit du devoir, humble, ardent et caché,
Sur mon aveugle vie à toute heure épanché !
Oh ! si Dieu m'aime encore, oh ! si Dieu me remporte,
Comme un rêve flottant, sur le seuil de ta porte,
Devant mes traits changés si tu fermes tes bras,
Je saisirai ta main... tu me reconnaitras !



LES ENFANTS A LA COMMUNION

UNE VOIX.

LAISSEZ venir à Dieu la grâce et l'innocence,
Laissez remonter l'âme à sa divine essence !

LES ENFANTS.

Nous venons ! nous venons, Maître doux et divin,
Comme l'agneau sans fiel et le pain sans levain,
Nous venons, l'âme en fleur, vous chercher à l'église.
Sous votre long manteau sauvez-nous de la bise.
On nous a dit, Seigneur, que vous étiez ici
Et que vous demandez les enfants : nous voici.

UNE VOIX.

Laissez, laissez passer la grâce et l'innocence,
Laissez remonter l'âme à sa divine essence.

UNE FEMME.

Oh ! que ces voix d'enfant font de mal et de bien !
De leur Dieu sans colère ils ne redoutent rien.
Le chemin est ouvert aux ailes de leurs âmes ;
Rien de ces purs flambeaux ne fait trembler les flammes.
Hélas ! en les voyant rayonner au saint lieu,
Quelle femme oserait se confesser à Dieu ?

UNE VOIX.

Laissez, laissez passer la grâce et l'innocence,
Laissez remonter l'âme à sa divine essence !

LES ENFANTS.

Doux Maître ! nous venons sans passé, sans remords,
Vous prier tendrement pour nos frères, les morts.
Qu'ils sortent du tombeau comme nous de nos langes !
Doux Père ! accordez-leur encor des ailes d'anges.
Si pour les racheter nous n'avons pas de pleurs,
Dieu des petits enfants, prenez toutes nos fleurs !

UNE VOIX.

Laissez venir à Dieu la grâce et l'innocence,
Laissez remonter l'âme à sa divine essence !

UNE FEMME.

Béni soit le coin sombre où s'isole mon cœur !
Je ne rentrerai plus vivante dans le chœur.

Dieu remet les pardons aux enfants qui l'enchantent ;
Mais ce n'est pas pour moi, c'est pour les morts qu'ils chantent.
Quand nous avons choisi notre amer abandon,
Nul ange pour nos pleurs ne demande pardon.

UNE VOIX.

Laissez, laissez passer la grâce et l'innocence,
Laissez remonter l'âme à sa divine essence !

LES ENFANTS.

Nos mères ont appris qu'en ce jour solennel
Tout vœu d'enfant s'élève aux pieds de l'Éternel.
Jésus ! prenez ce vœu sur nos bouches sans feinte,
Du coupable qui pleure encouragez la plainte,
Tendez vos bras ouverts au pécheur prosterné,
Et qu'il soit, comme nous, votre enfant pardonné !

UNE VOIX.

Laissez, laissez passer le vœu de l'innocence,
Laissez remonter l'âme à sa divine essence !

UNE FEMME.

Je me confesse à Dieu qui descend dans mes pleurs,
Dieu, qui peut d'un regard changer la ronce en fleurs !
Voix du monde, cessez : je rapprends qu'on espère !
Voix des anges, chantez : je retourne à mon Père !
Je me relève à Dieu dans l'élan de ma foi.
L'enfance a pardonné : mon Dieu, pardonnez-moi !

UNE VOIX.

Laissez passer la foi, la grâce et l'innocence,
Laissez remonter l'âme à sa divine essence !

AU SOLEIL

ITALIE

AMI de la pâle indigence,
Sourire éternel au malheur ;
D'une intarissable indulgence
Aimante et visible chaleur ;
Ta flamme, d'orage trempée,
Ne s'éteint jamais sans espoir ;
Toi ! tu ne m'as jamais trompée
Lorsque tu m'as dit : « Au revoir ! »

Tu nourris le jeune platane
Sous ma fenêtre sans rideau,
Et de sa tête diaphane
A mes pleurs tu fais un bandeau.

Par toute la grande Italie,
Où je passe le front baissé,
De toi seul, lorsque tout m'oublie,
Notre abandon est embrassé!

Donne-nous le baiser sublime
Dardé du ciel dans tes rayons,
Phare entre l'abîme et l'abîme
Qui fait qu'aveugles nous voyons!
A travers les monts et les nues
Où l'exil se traîne à genoux,
Dans nos épreuves inconnues,
Ame de feu, plane sur nous!

Oh! lève-toi pur sur la France
Où m'attendent de chers absents!
A mon fils, ma jeune espérance,
Rappelle mes yeux caressants!
De son âge éclaire les charmes,
Et s'il me pleure devant toi,
Astre aimé! recueille ses larmes
Pour les faire tomber sur moi!



L'ENFANT ET LA FOI

PROMPT ramier, fleur des toits, d'où viens-tu ce matin ?
Quel espoir t'enlevait par ce temps incertain,

Lourd de pluie,

Chaud d'éclair ?

Le printemps descend-il sur ton aile qui plie ?
Tes amours logent-ils dans un nid haut et clair ?
D'où viens-tu ? de chez toi, car ton sol est dans l'air !

Voyageur des grands cieux ! souffle errant ! esprit pur !
N'as-tu pas rencontré dans tes sillons d'azur,

Albertine,

Ame en fleur ?

Assise au seuil de Dieu, cette pâle églantine

Qui m'attend, inclinée au bruit de nos malheurs,
A-t-elle encor des yeux pour regarder mes pleurs ?

Sur ses chastes genoux tient-elle un jeune enfant
Envolé par la mort vers son Dieu triomphant ?

Ce bel ange

Fut à moi !

En te voyant monter de la terre, où tout change,
Tend-il ses douces mains pour jouer avec toi,
Comme l'enfant Jésus qui relève ma foi ?

Toi qui flottes vivant dans les mondes plus beaux,
Sans passer comme nous par l'effroi des tombeaux,

Prends et donne

Cet écrit

A celle que le pauvre appelait sa Madone ;
Porte mon baiser triste à l'enfant qui sourit
Et qui me laissa seule aux pieds de Jésus-Christ.

Oh ! qui me les rendra, mes divines amours ?
Oh ! que faut-il donner pour les garder toujours ?

Ce que j'aime

Change, ou meurt !

Mais la vie a des flots qui m'enlèvent moi-même,
Et chaque battement de mon sein en rumeur
Est un pas vers ton ciel où frappe ma clameur.

Que tu sois la foi vive, ou sa sœur charité,
Ou l'enfant, dont ta forme enferme la beauté

Reparue

Ici-bas,

Aide une âme à franchir les pavés de la rue,
La fange des ruisseaux qui consterne mes pas,
Et la foule déserte, où tu ne descends pas !



LA PAGE BLANCHE

A MA FILLE

O NDINE! prends cette page
Dans ton livre vierge encor ;
Ta plume éloquente et sage
Peut m'y verser un trésor.
Sur sa blancheur que j'envie
Ton âme se répandra,
Et du trouble de ma vie
Un jour me consolera.

Seule en mon sentier mobile,
Au vaisseau navigateur,
Sous la lumière tranquille
D'un jeune astre protecteur,

J'écrirai de mon voyage
Les écueils et les ennuis,
Et tu sauras, dans l'orage,
Quelle étoile je poursuis!



AUX TROIS AIMÉS

DE vous gronder je n'ai plus le courage,
Enfants! ma voix s'enferme trop souvent.
Vous grandissez, impatients d'orage;
Votre aile s'ouvre, émue au moindre vent.
Affermissez votre raison qui chante,
Veillez sur vous comme a fait mon amour.
On peut gronder sans être bien méchante:
Embrassez-moi, grondez à votre tour.

Vous n'êtes plus la sauvage couvée
Assaillant l'air d'un tumulte innocent,
Tribu sans art, au désert préservée,
Börnant vos vœux à mon zèle incessant.

L'esprit vous gagne, ô ma rêveuse école !
Quand il fermente, il étourdit l'amour.
Vous adorez le droit de la parole :
Anges, parlez, grondez à votre tour.

Je vous fis trois pour former une digue
Contre les flots qui vont vous assaillir :
L'un vigilant, l'un rêveur, l'un prodigue,
Croissez unis pour ne jamais faillir.
Mes trois échos ! l'un à l'autre, à l'oreille,
Redites-vous les cris de mon amour.
Si l'un s'endort, que l'autre le réveille !
Embrassez-le, grondez à votre tour.

Je demandais trop à vos jeunes âmes ;
Tant de soleil éblouit le printemps !
Les fleurs, les fruits, l'ombre mêlée aux flammes,
La raison mûre et les joyeux instants,
Je voulais tout, impatiente mère,
Le ciel en bas, rêve de tout amour ;
Mais tout amour couve une larme amère :
Punissez-moi, grondez à votre tour.

Toi, sur qui Dieu jeta le droit d'aînesse,
Dis aux petits que les étés sont courts ;
Sous le manteau flottant de la jeunesse,
D'une lisière enferme le secours !
Parlez de moi, surtout dans la souffrance ;
Où que je sois, évoquez mon amour :
Je reviendrai vous parler d'espérance,
Mais gronder... non ! grondez à votre tour.

AU REVOIR

A MA FILLE

Sous tes longs cheveux d'or, quand tu cours sur la grève
 Au vent,
Si quelque prompt ramier touche ton front qui rêve
 Souvent,
De cette aile d'oiseau ne prends pas, ô ma fille !
 D'effroi !
Pour baiser son enfant, c'est une âme qui brille,
 C'est moi !
Parmi d'autres enfants qui te font toute heureuse,
 Le soir,
Quand tu vas au jardin, lasse d'être rieuse,
 T'asseoir,

Si tu t'inquiétais comment je passe l'heure
Sans toi,
Penche un peu ton oreille à cet oiseau qui pleure :
C'est moi !



LA PREMIÈRE COMMUNION

D'INÈS

T ES yeux noirs, ma fille,
Sont plus doux ce soir
Que l'encens qui brille
Au saint encensoir !
Tu sembles un ange
Sous son voile encor,
Qui rêve et s'arrange
Pour prendre l'essor.

Jeune âme sauvage,
Tremblante en mes bras,
Confie au plus sage
Tes doux embarras :

Dans cette belle heure
On cause avec Dieu ;
Va pour ce qui pleure
Lui parler un peu !

Si l'enfant lui porte
Trois souhaits en fleurs,
Il ouvre sa porte
A ces vœux sans pleurs.
Pour rêver ces choses
Baisse bien les yeux,
Et laisse tes roses
S'exhaler aux cieux !

Pour l'hymne éphémère
De ta voix d'oiseau,
Demande à sa mère
L'appui d'un roseau,
Pour tes jeunes ailes
Un vol sans effroi,
Son soleil pour elles,
Ton bonheur pour moi !



FILEUSE

C'EST l'oiseau qui passe
Pleurant dans l'espace,
Et ce chant d'oiseau
Suspend mon fuseau :

« Nous ne voyons pas la colombe
Livrer ses petits au vautour ;
Si du nid le plus faible tombe,
Elle se lamente à l'entour.
Jamais vers sa tendre couvée
Elle n'a guidé le chasseur ;
Jamais elle ne s'est privée
De ses tourments pleins de douceur ! »

C'est l'oiseau qui passe
Pleurant dans l'espace,
Et ce chant d'oiseau
Suspend mon fuseau :

« Nous ne voyons pas l'hirondelle
Percer le cœur de son enfant ;
Tant qu'elle le tient sous son aile
Sa mère l'aime et le défend ;
Si quelque beau nuage emporte
L'enfant épris d'un autre amour,
Ce n'est que quand la mère est morte,
Qu'elle n'attend plus son retour ! »

C'est l'oiseau qui passe
Pleurant dans l'espace,
Et ce chant d'oiseau
Suspend mon fuseau !



LE PUIITS DE NOTRE-DAME

A DOUAI

VIEUX puits emmantelé de mousse et de gazons,
Flot caché qui lavais le rang de nos maisons,
Centre d'égalité pour tout le voisinage,
Innocent cabaret du vieux et du jeune âge
Par le riche et le pauvre envahi chaque jour,
Je te salue, ô toi qui te donnes toujours!

Dieu n'aura pas permis que l'on séchât ta source :
Et les enfants nouveaux y dirigent leur course,

Et les femmes encore y vont entretenir
Leurs bonheurs d'autrefois qui font mon souvenir.

Car au soleil couchant, du fond de leurs familles,
Glissaient au rendez-vous les plus petites filles,
Pareilles aux ramiers que l'on se plaît à voir
S'abattre et s'étaler au bord d'un abreuvoir,
Dans le gravier qui brille imbiber leur plumage
Et roucouler entre eux leur bonheur sans nuage.

De même, retenant les cris clairs et charmants,
On se reconnaissait par des chuchotements,
(J'en étais!) soulevant jusqu'au flot sédentaire
Tous nos fronts ravivés de moiteur salulaire;
Et là se ranimaient les agneaux languissants
Trop serrés tout le jour dans nos bras caressants.

Quel calme ! quel espace ! et quel mouvant silence !
Ne songeant plus si l'heure au clocher se balance,
Ni si, dans l'univers, d'autres enfants bénis
Sont rentrés au bercail et les ramiers aux nids.
Un liseur de légende ayant vu parmi l'ombre
Nos blonds essais tourner alentour de l'eau sombre,
En eût fait des ondins à demi-réveillés,
Dansant la bouche close et les cheveux mouillés.

Et quand vient me chercher le rêve aux longues ailes,
Vers ces enfants... depuis changés en demoiselles
Je descends haletante à ses chastes lueurs ;
Mais plusieurs sont absents, et leurs noms sous des fleurs :

Je ne retrouve plus Albertine envolée,
Ni mes sœurs, toutes trois dans une autre vallée.
Je sais qu'elles sont bien, mais le rêve éperdu
Me ramène plus triste. Il ne m'a rien rendu.

Que dis-je? Il m'a donné de replonger mon âme
Dans cette eau jaillissant aux pieds de Notre-Dame,
Et d'aller librement, humblement, me rasseoir
Sur les bancs consacrés aux prières du soir.
Beau rêve! Il m'a permis de reposer ma tête,
Non comme l'hôte heureux et comblé de la fête,
Mais comme le banni fatigué de gémir,
Cherchant de l'ombre à part afin d'oser dormir.

ENVOYÉ A LA BIEN-AIMÉE

QUI AVAIT VOULU VOIR LE PAYS DE SA MÈRE *

Toi, ne passe jamais à l'angle de la rue
Où notre église encor n'est pas toute apparue,
Sans t'arrêter au bruit qui filtre sous tes pas
Pour écouter un peu ce qu'il chante tout bas.
Il chante le passé, car il a vu nos pères;
Il a la même voix que dans les temps prospères.
Livre tes long cheveux au ruisselant miroir,
Et regarde longtemps ce que j'y voudrais voir :
Ton visage étoilé dans les cercles humides
Parsemant leurs clartés de sourires limpides,
Et les multipliant au fond du puits songeur
Pour y porter le jour, comme ils font dans mon cœur!

* Voyage d'Ondine à Douai, en août 1846.

Alors qu'il soit béni le salubre nuage
Ayant de tous les tiens miré l'errante image !
Monte sur la margelle, et bois à ton plein gré
Son haleine qui manque à mon sang altéré.



A MON FILS

AVANT LE COLLÈGE

UN soir, l'âtre éclairait notre maison fermée,
Par le travail et toi doucement animée.
Ton aïeul tout rêveur te prit sur ses genoux,
(Il n'a jamais sommeil pour veiller avec nous,
Il parla le premier de départ, de collège,
De travaux, de la gloire aussi qui les allège,
Content d'avoir été, jeune un jour comme toi,
Emmené par sa mère... Il le disait pour moi...
Puis traçant des tableaux pour étendre ta vue,
De nouveaux horizons découvrant l'étendue,
Il dit que, si petit qu'il fût, par le chemin
Il soutenait sa mère et lui tenait la main.

Il raconta comment cette femme prudente
L'avait porté loin d'elle en sa tendresse ardente.
Ses yeux étaient mouillés me fixant en dessous...
De ce poignant effort je l'aime et je l'absous !
Sur quoi, me voyant coudre un manteau de voyage,
Il m'embrassa deux fois pour louer mon courage,
Et toi, voyant qu'à tout je n'opposais plus rien,
Tu répondis : « Allons, mère, je le veux bien ! »

Oui, l'enfant veut toujours aller, perçant l'espace,
Tourner autour du monde et voir ce qui s'y passe.
Oui, son âme est l'oiseau qui n'a point de séjour
Et qui vole partout où Dieu répand le jour.
Dès ce moment j'appris que j'avais fait un rêve,
Que tout nous dit adieu, que tout bonheur s'achève,
Et je devins confuse en pesant mon devoir.
L'ai-je rempli?... Mon père était là pour le voir.
Le lendemain, déjà dépassant la charmille
Et dérochant une âme au nid de la famille,
Quand nos pigeons rangés nous regardaient partir,
Trois fois prompte à rentrer, trois fois lente à sortir,
Comme celle qui croit oublier quelque chose,
Je ne pouvais sur toi tirer la porte close ;
Et le guide appelait. Ah ! je l'entendais bien,
Mais j'oubliais toujours qu'il ne manquait plus rien.

Et toi, dont toute l'âme éclatait sans culture,
Partout où s'arrêtait notre lourde voiture,
Cher petit protecteur de mon rude chemin,
Tu descendais devant pour me donner la main.

On souriait de voir, empressé comme un page,
Un enfant si soumis, si diligent, si sage ;
Et je disais en moi, triste comme aujourd'hui :
« Jamais je ne pourrai m'en revenir sans lui ! »

Nous qui portons les fruits sur la terre où nous sommes,
Si fortes pour aimer, nous, faibles sœurs des hommes,
O mères, pourquoi donc les mettons-nous au jour,
Ces tendres fruits volés à notre ardent amour ?
A peine ils sont à nous qu'on veut nous les reprendre.
O mères, savez-vous ce qu'on va leur apprendre ?
A trembler sous un maître, à n'oser, par devoir,
Qu'une fois tous les ans demander à nous voir,
A détourner de nous leurs mémoires légères.
Alors que sauront-ils ? Les langues étrangères,
Les vains soulèvements des peuples malheureux,
Et les fléaux humains toujours armés contre eux.
C'est donc beau ? Mais le temps saurait les en instruire.
Candeur de mon enfant, on va bien vous détruire !
Quand je le reverrai, mon fils sera savant :
Il parlera latin ! Hélas, mon pauvre enfant,
Moi, je n'oserai plus peigner ta tête blonde.
Tu parleras latin ! Ta science profonde
Ne pouvant avec moi suivre un long entretien,
Tu diras tout surpris : « Ma mère ne sait rien ! »
Eh ! que veux-tu ! l'amour n'en sait pas davantage ;
Ce maître conduit tout sans faire un grand tapage.
Il va ! Tant que mes pieds pouvaient porter mes jours,
J'allais chercher partout, pour t'en combler toujours,
Les fruits qui font bondir ta jeune fantaisie.

C'est notre étude à nous, c'est notre poésie.
Et je versais aussi quelques graves leçons
A ton doux cœur bercé par mes douces chansons.
N'était-ce pas assez pour nourrir ton jeune âge ?
Car tu n'as pas dix ans, chère âme ! Et c'est dommage,
Oui, je le dis, dommage, et frayeur, et danger,
D'ouvrir tant de secrets à ton âge léger.



A MON FILS

APRÈS L'AVOIR CONDUIT AU COLLÈGE

DIRE qu'il faut ainsi se déchirer soi-même,
Leur porter son enfant, seule vie où l'on s'aime,
Seul miroir de ce temps où les yeux sont pleins d'or,
Où le ciel est en nous sans un nuage encor.
Son enfant ! dont la voix nouvelle et reconnue
Nous dit : « Je suis ta voix fraîchement revenue. »
Son enfant ! Ce portrait, cette âme, cette voix,
Qui passe devant nous comme on fut une fois,
Quand on pense qu'il faut s'en détacher vivante,
Lui choisir une cage inconnue et savante,
Le conduire à la porte et dire : « Le voilà !
Prenez ! moi, je m'en vais... » — C'est Dieu qui veut cela !

Croyez-vous ? Dieu veut donc que noyée en ma peine
Comme cette Madone assise à la fontaine,
Cachée en un vieux saule aux longs cheveux mouillés,
Ne pouvant plus mouvoir mes pieds las et souillés,
Je pleure, et d'un sanglot croyant troubler le monde,
J'appelle mon enfant pour que Dieu me réponde !
Mais la porte est déjà fermée à mon malheur,
Et tout dit à la femme : « Allez à la douleur ! »

J'y vais. Je n'ai rien dit, j'ai salué les maîtres,
De la grande maison j'ai compté les fenêtres,
Parcouru le jardin sans verdure, sans fleurs.
Oui, c'est bien vrai, l'hiver est la saison des pleurs.
Les miens n'ont pas coulé de mon cœur gros d'alarme :
J'ai vu partir mon fils sans verser une larme.
Il pâlisait, le pauvre, en me voyant partir !
Je souriais pourtant, j'essayais de mentir.
Dieu ! folle d'un chagrin que rien ne peut décrire,
Pour endurcir son cœur j'essayais de sourire !

Mais aux frissons épars dans mes membres tremblants
J'ai senti que j'aurai bientôt des cheveux blancs.
Va ! je les aimerai. J'aimais ceux de ma mère.
Jeune encore, ils disaient son lot tendre et sévère,
Ses longs cheveux cendrés que je baisais toujours
Sans savoir que ce fût le livre de ses jours.
Tu baiseras les miens si l'amour me les donne.
Si tu sais où j'ai pris cette grave couronne,
Quand tu vivrais cent ans tu t'en ressouviendras,
Et par delà mes jours, toi, tu les béniras.

L'avait-il pressenti quand furtif, hors d'haleine,
Comme un agneau cherchant sa mère dans la plaine,
Il franchit sans frayeur un vieux mur entr'ouvert
Et bondit, pour m'atteindre, au sentier découvert,
(Tandis que le collègue assoupi dans l'étude
L'avait laissé se battre avec la solitude,)
Quand ses bras étendus revolèrent vers moi,
Et qu'il cria : « Je veux m'en aller avec toi ! »

Mais à peine arrivé jusqu'à l'eau du rivage,
Qu'ils sont vite accourus l'ôter à mon courage !
Car ils m'ont dit : « Courage ! » en m'arrachant sa main...
Et, sans savoir par où, j'ai repris mon chemin.

Quand on dira toujours que je suis trop heureuse,
Qu'il aura de l'esprit, que l'école est nombreuse,
Que les enfants sont fiers d'y grandir loin de nous,
Que je devrais bénir mon sort à deux genoux...
Ah ! j'y suis à genoux, car l'angoisse est divine,
Et femme, je murmure, et mère, je m'incline.
Hélas ! pour être mère on promet d'obéir,
Et mère on n'obéit qu'au risque de mourir !

Vous, du moins, Vierge blanche, immobile et soumise,
Et seule, au bord de l'eau pensivement assise,
Les mains sur votre cœur, et vos yeux sur mes yeux,
Parlez-moi, Vierge mère, oh ! parlez-moi des cieux !
Parlez ! vous qui voyez tout ce que j'ai dans l'âme :
Vous en avez pitié puisque vous êtes femme.
Cet amour des amours qui m'isole en ce lieu,
Ce fut le vôtre ; eh bien ! parlez-en donc à Dieu !

Sans reproche, sans bruit, douce reine des mères,
Cachez dans vos pardons mes révoltes amères,
Couvrez-moi de silence, et relevez mon front
Baissé sous le chagrin comme sous un affront.

Voilà ce qui s'est fait par un jour de décembre,
Mois sans soleil. Voilà ce que, dans cette chambre
Où je n'entends gronder et gémir que mon cœur,
Devant l'heure qui vient et passe avec lenteur,
Je retrace de lui pour m'aider à l'attendre,
Jusqu'au jour, jour de vie! où je pourrai l'entendre.
Devant mon jeune maître alors je me tairai :
Il parlera... mais moi, je le regarderai!



RÊVE INTERMITTENT

D'UNE

NUIT TRISTE *

O champs paternels hérissés de charmilles
Où glissent le soir des flots de jeunes filles!

O frais pâturage où de limpides eaux
Font bondir la chèvre et chanter les roseaux!

* A la fin de novembre 1846, après avoir veillé quatorze nuits sa fille Inès mourante, M^{me} Valmore se jeta sur un canapé dans la chambre triste. Elle était épuisée et fiévreuse. Ces vers furent non pas composés, mais dictés à son cœur comme un soulagement divin. Le lendemain, elle put les fixer sur le papier pendant le sommeil de sa fille.

O terre natale ! à votre nom que j'aime,
Mon âme s'en va toute hors d'elle-même,
Mon âme se prend à chanter sans effort,
A pleurer aussi, tant mon amour est fort !
J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes ;
Et voilà pourquoi mes pleurs eurent leurs charmes ;
Voilà, mon pays, n'en ayant pu mourir,
Pourquoi j'aime encore au risque de souffrir ;
Voilà, mon berceau, ma colline enchantée
Dont j'ai tant foulé la robe veloutée,
Pourquoi je m'envole à vos bleus horizons,
Rasant les flots d'or des pliantes moissons.
La vache mugit sur votre pente douce,
Tant elle a d'herbage et d'odorante mousse,
Et comme au repos appelant le passant,
Le suit d'un regard humide et caressant.
Jamais les bergers pour leurs brebis errantes
N'ont trouvé tant d'eau qu'à vos sources courantes.
J'y rampai débile en mes plus jeunes mois,
Et je devins rose au souffle de vos bois.
Les bruns laboureurs m'asseyaient dans la plaine
Où les bleds nouveaux nourrissaient mon haleine.
Albertine aussi, sœur des blancs papillons,
Poursuivait les fleurs dans les mêmes sillons ;

Car la liberté toute riante et mûre
Est là, comme aux cieux, sans glaive, sans armure,

Sans peur, sans audace et sans austérité,
Disant : « Aimez-moi, je suis la liberté !

« Je suis le pardon qui dissout la colère,
Et je donne à l'homme une voix juste et claire.

« Je suis le grand souffle exhalé sur la croix
Où j'ai dit : Mon père ! on m'immole, et je crois ! »

« Le bourreau m'étreint : je l'aime ! et l'aime encore,
Car il est mon frère, ô père que j'adore !

« Mon frère aveuglé qui s'est jeté sur moi,
Et que mon amour ramènera vers toi ! »

O patrie absente ! ô fécondes campagnes,
Où vinrent s'asseoir les ferventes Espagnes !

Antiques noyers, vrais maîtres de ces lieux,
Qui versez tant d'ombre où dorment nos aïeux !

Échos tout vibrants de la voix de mon père
Qui chantait pour tous : « Espère ! espère ! espère ! »

Ce chant apporté par des soldats pieux
Ardents à planter tant de croix sous nos cieux,

Tant de hauts clochers remplis d'airain sonore
Dont les carillons les rappellent encore :

Je vous enverrai ma vive et blonde enfant
Qui rit quand elle a ses longs cheveux au vent.

Parmi les enfants nés à votre mamelle,
Vous n'en avez pas qui soit si charmant qu'elle !

Un vieillard a dit en regardant ses yeux :
« Il faut que sa mère ait vu ce rêve aux cieux ! »

En la soulevant par ses blanches aisselles
J'ai cru bien souvent que j'y sentais des ailes.

Ce fruit de mon âme, à cultiver si doux,
S'il faut le céder, ce ne sera qu'à vous.

Du lait qui vous vient d'une source divine
Gonflez le cœur pur de cette frêle ondine.

Le lait jaillissant d'un sol vierge et fleuri
Lui paîra le mien qui fut triste et tari.

Pour voiler son front qu'une flamme environne
Ouvrez vos bluets en signe de couronne :

Des pieds si petits n'écrasent pas les fleurs,
Et son innocence a toutes leurs couleurs.

Un soir, près de l'eau, des femmes l'ont béni,
Et mon cœur profond soupira d'harmonie.

Dans ce cœur penché vers son jeune avenir
Votre nom tinta prophète souvenir,

Et j'ai répondu de ma voix toute pleine
Au souffle embaumé de votre errante haleine.

Vers vos nids chanteurs laissez-la donc aller :
L'enfant sait déjà qu'ils naissent pour voler.

Déjà son esprit, prenant goût au silence,
Monte où sans appui l'alouette s'élançe,
Et s'isole et nage au fond du lac d'azur
Et puis redescend le gosier plein d'air pur.
Que de l'oiseau gris l'hymne haute et pieuse
Rende à tout jamais son âme harmonieuse !
Que vos ruisseaux clairs, dont les bruits m'ont parlé,
Humectent sa voix d'un long rythme perlé !
Avant de gagner sa couche de fougère,
Laissez-la courir, curieuse et légère,
Au bois où la lune épanche ses lueurs
Dans l'arbre qui tremble inondé de ses pleurs,
Afin qu'en dormant sous vos images vertes
Ses grâces d'enfant en soient toutes couvertes.
Des rideaux mouvants la chaste profondeur
Maintiendra l'air pur alentour de son cœur,
Et s'il n'est plus là, pour jouer avec elle,
De jeune Albertine à sa trace fidèle,
Vis-à-vis les fleurs qu'un rien fait tressaillir
Elle ira danser, sans jamais les cueillir,
Croyant que les fleurs ont aussi leurs familles
Et savent pleurer comme les jeunes filles.
Sans piquer son front, vos abeilles là-bas
L'instruiront, rêveuse, à mesurer ses pas ;

Car l'insecte armé d'une sourde cymbale
Donne à la pensée une césure égale.

Ainsi s'en ira, calme et libre et content,
Ce filet d'eau vive au bonheur qui l'attend ;

Et d'un chêne creux la Madone oubliée
La regardera dans l'herbe agenouillée.

Quand je la berçais, doux poids de mes genoux,
Mon chant, mes baisers, tout lui parlait de vous ;

O champs paternels, hérissés de charmilles
Où glissent le soir des flots de jeunes filles,

Que ma fille monte à vos flancs ronds et verts,
Et soyez béni, doux point de l'Univers !



ONDINE A L'ÉCOLE

Vous entriez, Ondine, à cette porte étroite*
Quand vous étiez petite, et vous vous teniez droite;
Et quelque long carton sous votre bras passé
Vous donnait on ne sait quel air grave et sensé
Qui vous rendait charmante. Aussi, votre maîtresse
Vous regardait venir et, fière avec tendresse,

* Sa fille Ondine allait alors (1839-1840) apprendre le dessin chez M^{me} Haudebourt Lescot, dont l'atelier, rue de La Bruyère, se trouvait à peu près en face de la maison de M^{me} Valmore : on y entraît par une petite porte.

Opposant votre calme aux rires triomphants,
Vous montrait pour exemple à son peuple d'enfants ;
Et du nid studieux l'harmonie argentine
Poussait à votre vue : « Ondine ! Ondine ! Ondine ! »
Car vous teniez déjà votre palme à la main,
Et l'ange du savoir hantait votre chemin.

Moi, penchée au balcon qui surmontait la rue,
Comme une sentinelle à son heure accourue,
Je poursuivais des yeux mon mobile trésor,
Et disparue enfin je vous voyais encor.
Vous entraîniez mon âme avec vous, fille aimée,
Et je vous embrassais par la porte fermée.

Quel temps ! De tous ces jours d'école et de soleil
Qui hâtaient la pensée à votre front vermeil,
De ces flots de peinture et de grâce inspirée,
L'âme sort-elle heureuse, ô ma douce lettrée ?
Dites si quelque femme avec votre candeur
En passant par la gloire est allée au bonheur !...

Oh ! que vous me manquiez, jeune âme de mon âme !
Quel effroi de sentir s'éloigner une flamme
Que j'avais mise au monde, et qui venait de moi,
Et qui s'en allait seule ! Ondine ! quel effroi !

Oui, proclamé vainqueur parmi les jeunes filles,
Quand votre nom montait dans toutes les familles,
Vos lauriers m'alarmaient à l'ardeur des flambeaux :
Ils cachaient vos cheveux que j'avais faits si beaux !

Non ! voile plus divin, non ! plus riche parure
N'a jamais d'un enfant ombragé la figure.
Sur ce flot ruisselant qui vous gardait du jour
Le poids d'une couronne oppressait mon amour.
Vos maîtres étaient fiers ; et moi j'étais tremblante,
J'avais peur d'attiser l'auréole brûlante,
Et, troublée aux parfums de si précoces fleurs,
Vois-tu ! j'en ai payé l'éclat par bien des pleurs.
Comprends tout... J'avais vu tant de fleurs consumées,
Tant de mères mourir, de leur amour blâmées !
Ne sachant bien qu'aimer je priais Dieu pour vous,
Pour qu'il te gardât simple et tendre comme nous ;
Et toi tu souriais intrépide à m'apprendre
Ce que Dieu t'ordonnait, ce qu'il fallait comprendre.
Muse, aujourd'hui, dis-nous dans ta pure candeur
Si Dieu te l'ordonnait du moins pour ton bonheur !



ELLE ALLAIT S'EMBARQUER ENCORE

Ou vas-tu, fille chérie ?
Quelle nouvelle patrie
Entre la terre et les cieux,
Loin de mon aile qui casse,
Offre à ton vol tant d'espace
Qu'il te dérobe à mes yeux ?

Prends garde, jeune adorée,
Qui de ma vie ulcérée
Otes la plus chère fleur !
Prends garde que ton courage
Ne te soit dans un autre âge
Payé par une douleur !

Car ton courage a des armes
Puissantes contre mes larmes
Qui ne peuvent te parler ;
Mais les larmes d'une mère
Suivent d'une trace amère
L'enfant qui les fait couler.

O jeune âme, ô jeune fille,
Qu'attire une autre famille,
Mon souvenir t'y suivra.
Elle t'offre l'abondance,
L'éclat et l'indépendance,
Mais l'amour y manquera.

L'amour, ce ciment des âmes,
Ce pur anneau de deux flammes
Qui luttent contre le vent,
Loin que l'absence l'altère,
Là-bas où finit la terre
Rejoint la mère à l'enfant !



LA MÈRE QUI PLEURE

J'AI presque perdu la vue
A suivre le jeune oiseau
Qui, du sommet d'un roseau,
S'est élancé vers la nue.

S'il ne doit plus revenir,
Pourquoi m'en ressouvenir ?

Bouquet vivant d'étincelles,
Il descendit du soleil
Éblouissant mon réveil
Au battement de ses ailes.

S'il ne doit plus revenir,
Pourquoi m'en ressouvenir ?

Prompt comme un ramier sauvage,
Après l'hymne du bonheur,
Il s'envola de mon cœur,
Tant il craignait l'esclavage !

S'il ne doit plus revenir,
Pourquoi m'en ressouvenir ?

De tendresse et de mystère
Dès qu'il eut rempli ces lieux,
Il emporta vers les cieux
Tout mon espoir de la terre !

S'il ne doit plus revenir,
Pourquoi m'en ressouvenir ?

Son chant que ma voix prolonge
Plane encor sur ma raison,
Et dans ma triste maison
Je n'entends chanter qu'un songe.

S'il ne doit plus revenir,
Pourquoi m'en ressouvenir ?

Le jour ne peut redescendre
Dans l'ombre où son vol a lui,
Et pour monter jusqu'à lui
Mes ailes ont trop de cendre.

S'il ne doit plus revenir,
Pourquoi m'en ressouvenir ?

Comme l'air qui va si vite,
Sois libre, ô mon jeune oiseau !
Mais que devient le roseau,
Quand son doux chanteur le quitte ?

S'il ne doit plus revenir,
Pourquoi m'en ressouvenir ?



A UNE MÈRE QUI PLEURE AUSSI

Qui sait si votre enfant qui flotte dans vos larmes,
Dont votre cœur profond nourrit les jeunes charmes,
(Seul cœur qui de l'oubli le sauve et le défend,
N'a pas, au seuil de Dieu, rencontré mon enfant ?

Qui sait si leurs mains d'ange, un moment réunies,
N'ont pas pesé là-haut nos peines infinies,
Et, pleurant de l'amour qu'on leur garde en ce lieu,
N'ont pas compté nos pleurs pour les offrir à Dieu ?

Qui sait ? Je sais au moins qu'en vous voyant, Madame,
Une tendre nouvelle a rafraîchi mon âme,
Comme si mon enfant, puissante avec douceur,
A mon deuil éternel amenait une sœur.

Si c'est sa volonté, qu'elle soit accomplie !
Rien ne relèvera notre destin qui plie...
Mais dans le deuil d'amour qui vient de nous lier,
Apprenons qu'il est doux de ne pas oublier !



DEUX MÈRES

A CAROLINE BRANCHU

UNE femme pleurait des pleurs d'une autre femme ;
Elles ont leurs secrets qu'elles plaignent toujours.
Celle qui regardait reconnaissait son âme :
Aux plus tendres, dit-on, les plus tristes amours !

L'enfant s'était enfui du toit de la plus pâle ;
Le père avait crié : « Qu'il ne revienne pas ! »
Et la mère, essayant ce ton sévère et mâle,
S'efforçait de crier : « Qu'il ne revienne... » hélas !

L'autre saisit ses mains, commandant le silence,
Comme on fait au malade aigri qui veut mourir ;
Puis soulageant ce cœur frappé d'un coup de lance,
Lui dit ces mots sans art pour l'aider à guérir :

« Lorsque Dieu descend sur la terre,
Il se cache au cœur d'une mère.

« En regardant rouler nos flots,
Penché sur ce monde qu'il aime,
Jésus, triste au fond du ciel même,
Retrouve ses divins sanglots.

« Alors, s'il revient sur la terre,
Il se cache au cœur d'une mère.

« Lorsque par un volage enfant
Une tendre femme offensée
N'ose dire qui l'a blessée,
C'est que Jésus le lui défend ;

« Car il est toujours sur la terre,
Caché dans le cœur d'une mère.

« L'enfant par le monde égaré
Revient-il, tout las de ses charmes,
Un cœur plein d'amour et de larmes
Se rouvre au transfuge adoré ;

« Car Jésus l'attend sur la terre,
Caché dans le cœur d'une mère. »

Durant ce doux conseil que buvait sa douleur,
L'écouteuse essuyait deux larmes incessantes,
Elle voyait l'espoir passer dans son malheur,
Elle voyait la mer aux vagues blanchissantes.

Elle voyait l'enfant emporté sur les flots,
Et la foi dans son sein refoulait ses sanglots.
Au bord de son oreille elle entendait : « Courage ! »
Alors elle ceignit son manteau de voyage,
Et ses longs yeux de mère interrogeant les cieux
Demandèrent sa route aux vents silencieux.

Il se fit un grand calme au fond de sa blessure ;
On eût dit qu'on l'aidait tant sa marche était sûre ;
Et, se laissant glisser sous la pluie et le vent,
Elle jeta son âme au Dieu de son enfant :

« Quand les autres m'ont accablée,
Seigneur, vous m'avez consolée !
Je marcherai donc devant moi,
Pleine d'amour, pleine de foi ;
L'orage est en vain sur ma tête,
Vous me parlez dans la tempête ;
Elle menace, et Dieu défend :
Dieu ! guidez-moi vers mon enfant.

« Vous êtes le soutien des mères,
Le vengeur des larmes amères ;
On m'a dérobé mon trésor,
Mais vous me le gardez encor.
Dieu ! vous en êtes le seul maître,
Et vous le ferez bien connaître :
Par votre foi qui me défend,
Dieu ! guidez-moi vers mon enfant ! »

Et plus tard l'autre mère à sa fenêtre assise
Tressaillit tout à coup d'une sainte surprise :
Elle voyait venir en lui tendant la main
Une humble voyageuse empressée au chemin,

Sous une tiède lune aux errants favorable,
Lui montrant de ses pleurs le salaire adorable ;
Car un manteau de bure entr'ouvert par le vent
Abrétait embrassés la mère avec l'enfant !



LA VOIX PERDUE *

LA JEUNE FILLE.

MA mère, entendez-vous, quand la lune est levée,
L'oiseau qui la salue en veillant sa couvée ?
Ne fait-il pas rêver les arbres endormis ?
Pourquoi chante-t-il seul ! Il n'a donc pas d'amis ?

* La voix d'Inès étant d'une douceur pénétrante et, comme celle de sa mère, « faisait pleurer. » S'éteignant de plus en plus sous le progrès de la maladie, cette voix déchirait le cœur de la mère lorsque l'enfant faisait de vains efforts pour moduler certains airs flottant dans sa mémoire ; ils ne sortaient plus qu'étouffés de cette gorge brûlante et sèche. Celle qui la veillait, en l'écoutant, pleurait dans la chambre à côté. — « La voix perdue » est un des souvenirs de ces veilles poignantes.

LA MÈRE.

Il en a ! Des bannis il soulage la route ;
Dans tous ces nids couchés on le bénit sans doute.
Il parle à quelque mère humble et pareille à moi,
A quelque enfant sauvage et charmant comme toi.

LA JEUNE FILLE.

Que je l'aime ! Avec nous que je voudrais le prendre !
Tout ce qu'il chante à Dieu que je voudrais l'apprendre !
Lui, s'il voulait venir, heureux dans notre amour,
Nous lui ferions aimer le monde et le grand jour.

LA MÈRE.

Il mourrait. Son destin est d'être solitaire ;
De jeter ses sanglots, libre, entre ciel et terre ;
D'attacher sa compagne, humble et pareille à moi,
A son doux nid sauvage et charmant comme toi !

On a dit qu'autrefois, au sein d'une famille,
Il vécut sous un front brûlant de jeune fille.
Cet être harmonieux aimait l'ombre et les fleurs ;
Nul ne pouvait l'entendre et retenir ses pleurs.
Rossignol, il chantait aux errantes étoiles ;
Jeune fille, il pleurait, dérobé sous ses voiles.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère ?

LA MÈRE.

Était tendre et fière autant que moi
De son enfant sauvage et charmant comme toi !

LA JEUNE FILLE.

Après ?...

LA MÈRE.

De ce front pâle où frissonnaient ses ailes,
L'oiseau voulait sortir et s'envoler par elles.
Un jour, forçant le voile où gémissait sa voix,
Il emporta le timbre et s'enfuit dans les bois.

LA JEUNE FILLE.

Après ?...

LA MÈRE.

L'enfant rêveur n'aima plus qu'en silence,
Cherchant toujours le saule où l'oiseau se balance.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère ?

LA MÈRE.

Suivit, tendre et pareille à moi,
Son doux enfant muet et charmant comme toi !



QUAND JE PENSE A MA MÈRE

MA mère est dans les cieux, les pauvres l'ont bénié ;
Ma mère était partout la grâce et l'harmonie.

Jusque sur ses pieds blancs, sa chevelure d'or
Ruisselait comme l'eau ; Dieu ! j'en tressaille encor !

Et quand on disait d'elle : « Allons voir la Madone, »
Un orgueil m'enlevait ; que le ciel me pardonne !

Ce tendre orgueil d'enfant, ciel ! pardonnez-le-nous :
L'enfant était si bien dans ses chastes genoux !

C'est là que j'ai puisé la foi passionnée
Dont sa famille errante est toute sillonnée.

Mais jamais ma jeune âme en regardant ses yeux,
 Ses doux yeux même en pleurs, n'a pu croire qu'aux cieux.

Et quand je rêve d'elle avec sa voix sonore,
 C'est au-dessus de nous que je l'entends encore.

Oui, vainement ma mère avait peur de l'enfer,
 Ses doux yeux, ses yeux bleus n'étaient qu'un ciel ouvert.

Oui, Rubens eût choisi sa beauté savoureuse
 Pour montrer aux mortels la Vierge bienheureuse.

Sa belle ombre qui passe à travers tous mes jours,
 Lorsque je vais tomber me relève toujours.

Toujours entre le monde et ma tristesse amère,
 Pour m'aider à monter je vois monter ma mère.

Ah ! l'on ne revient pas de quelque horrible lieu,
 Et si tendre, et si mère, et si semblable à Dieu !

On ne vient que d'en haut si prompte et si charmante
 Apaiser son enfant dont l'âme se lamente.

Et je voudrais lui rendre aussi l'enfant vermeil
 La suivant au jardin sous l'ombre et le soleil,

Ou, couchée à ses pieds, sage petite fille,
 La regardant filer pour l'heureuse famille.

Je voudrais, tout un jour oubliant nos malheurs,
 La contempler vivante au milieu de ses fleurs !

Je voudrais, dans sa main qui travaille et qui donne,
Pour ce pauvre qui passe aller puiser l'aumône.

Non, Seigneur ! sa beauté si touchante ici-bas,
De votre paradis vous ne l'exilez pas !

Ce soutien des petits, cette grâce fervente
Pour guider ses enfants si forte, si savante,

Vous l'avez rappelée où vos meilleurs enfants
Respirent à jamais de nos jours étouffants.

Mais moi je la voulais pour une longue vie
Avec nous et par nous honorée et suivie,

Comme un astre éternel qui luit sans s'égarer,
Que des astres naissants suivent pour s'éclairer.

Je voulais jour par jour, adorante et naïve,
Vous contempler, Seigneur ! dans cette clarté vive....

Elle a passé ! Depuis, mon sort tremble toujours,
Et je n'ai plus de mère où s'attachent mes jours.



AUX NOUVEAUX NÉS HEUREUX

PETITS enfants heureux, que vous savez de choses
En naissant !

On dirait qu'on entend s'entrepâler des roses,
Et que vous racontez votre ciel au passant.

Vos rires sont vainqueurs en buvant de vos mères
Le doux lait,

Vous qui ne sentez pas que des larmes amères
Coulent dans ce nectar tiède et blanc qui vous plaît.

Ah ! c'est pourtant ainsi, mes charmants camarades !
Mais buvez !

La source où vous puisez d'abondantes rasades
Ne peut vivre et courir qu'autant que vous vivez.

Buvez! délectez-vous sans labeur et sans honte,
Car un jour
Le sort qui reprend tout vous demandera compte
De ce lait qu'une mère offre avec tant d'amour!

Buvez! en étreignant cette femme penchée
Sur son fruit :
C'est la vigne céleste à la terre attachée
Dont la sève s'épanche éternelle et sans bruit.



AUX NOUVEAUX NÉS PARTIS

Vous qui n'avez jamais parlé
Dans notre monde désolé,
N'apprenez pas la langue austère
Ni les durs sanglots de la terre.

Envolez-vous, mais, par pitié,
De nos pleurs portez la moitié
Dans le manteau bleu de la Vierge ;
Et nous brûlerons un beau cierge
Au pied de votre blanc berceau,
Pour que l'arbre et son arbrisseau
Revivent aux montagnes pures,
Loin des autans, loin des souillures,
Loin de ce monde désolé,
Où vous n'avez jamais parlé.

OUVREZ AUX ENFANTS

LES enfants sont venus vous demander des roses ;
Il faut leur en donner.
— Mais les petits ingrats détruisent toutes choses...
— Il faut leur pardonner.

Tout printemps est leur fête, et tout jardin leur table ;
Qu'ils prennent à loisir !
Ils nous devront du moins, souvenir délectable !
D'avoir eu du plaisir.

Demain nous glanerons les roses répandues,
Trésor du jardin vert ;
Ces haleines d'été ne seront pas perdues
Pour embaumer l'hiver.

Ouvrez-donc aux enfants qui demandent des roses ;
Il faut leur en donner !
Et si l'instinct les pousse à briser toutes choses,
Il faut leur pardonner !



LA PRIÈRE DES ORPHELINS

VOIX d'enfants, ô voix qui chantez,
Dites-nous vers qui vous montez ! »

— « Nous cherchons Dieu qui nous rassemble,
Dieu qui nous donna votre appui ;
Et pour arriver jusqu'à lui
Nous mêlons nos souffles ensemble.
Dieu ! qui soutenez le roseau,
Dieu ! qui donnez l'aile à l'oiseau,
Donnez l'âme à notre prière,
Pour qu'elle monte à vous, mon père ! »

« Voix d'enfants, ô voix qui pleurez,
Dites-nous qui vous implorez ! »

— « Nous pleurons pour l'enfant sans mère
Que nous voyons errer là-bas ;
Nous voulons un guide à ses pas,
Un refuge à sa vie amère.
Dieu ! qui soutenez le roseau,
Dieu ! qui donnez l'aile à l'oiseau,
Donnez l'âme à notre prière,
Pour qu'elle vous plaise, ô mon père ! »

— « Voix sans audace et sans frayeur,
Que demandez-vous au Seigneur ? »

— « Le doux pardon, l'amour immense
Pour le prisonnier palpitant,
Pour le coupable repentant,
Et pour les méchants en démence.
Dieu ! qui soutenez le roseau,
Dieu ! qui donnez l'aile à l'oiseau,
Donnez l'âme à notre prière,
Pour qu'elle monte à vous, mon père ! »

— « Voix d'enfants, dites-nous encor
Où s'en va votre tendre essor ? »

— « Il s'en va plus haut que l'orage
Chercher les saintes charités.
Un oiseau nous a dit : « Chantez ! »
Un roseau nous a dit : « Courage ! »
Dieu ! qui soutenez le roseau,
Dieu ! qui donnez l'aile à l'oiseau,

Donnez l'âme à notre prière,
Pour qu'elle vous plaise, ô mon père! »

— « Voix d'enfants, priez donc pour nous,
Car l'innocence est avec vous! »

— « Dieu juste, écartez les alarmes
Des heureux qui donnent toujours!
Donnez-leur autant de beaux jours
Qu'ils nous ont épargné de larmes!
Dieu! qui soutenez le roseau,
Dieu! qui donnez l'aile à l'oiseau,
Donnez l'âme à notre prière,
Pour qu'elle vous touche, ô mon père! »



A MES ENFANTS

JE ne reproche rien au passé : je l'oublie ;
Je ne demande rien au douteux avenir.
Ma vie est dans vos yeux, et ma mélancolie
S'envole vers le ciel quand vous allez venir !







LISTE DES ÉDITIONS

QUI ONT ÉTÉ FAITES

DES

POÉSIES DE M^{me} DESBORDES-VALMORE

depuis 1819 jusqu'en 1886.

ÉLÉGIES, MARIE ET ROMANCES, de M^{me} Marceline Desbordes. — Paris, Louis, 1819.
1 vol. in-16.

POÉSIES DE M^{me} DESBORDES-VALMORE. —
Paris, Louis, 1820. 1 vol. in-12.

POÉSIES DE M^{me} DESBORDES-VALMORE. —
Paris, Grandin, 1822. 1 vol. in-16.

ÉLÉGIES ET POÉSIES NOUVELLES, par M^{me} Desbordes-Valmore. — Paris, Ladvoat, 1825.
1 vol. in-16.

-
- POÉSIES DE M^{me} DESBORDES-VALMORE. — Paris, Boulland, 1830. 2 vol. in-8° et 3 vol. in-12.
- A MES JEUNES AMIS, par M^{me} Desbordes-Valmore, *Album de la Jeunesse*. — Paris, Boulland, 1830. 1 vol. in-8°.
- LES PLEURS, poésies nouvelles, par M^{me} Desbordes-Valmore. — Paris, Charpentier, 1833. 1 vol. in-8°.
- PAUVRES FLEURS, par M^{me} Desbordes-Valmore. — Paris, Dumont, 1839. 1 vol. in-8°.
- POÉSIES DE M^{me} DESBORDES-VALMORE. — Paris, Charpentier, 1842 et 1872. 1 vol. in-12.
- BOUQUETS ET PRIÈRES, par M^{me} Desbordes-Valmore. — Paris, Dumont, 1843. 1 v. in-8°.
- POÉSIES INÉDITES DE M^{me} DESBORDES-VALMORE. — Genève, Fick, 1860. 1 vol. grand in-8°, et en 1873, 1 vol. in-16.
- LES POÉSIES DE L'ENFANCE, par M^{me} Desbordes-Valmore. — Paris, Garnier frères, 1873 et 1881. 1 vol. in-12.
- ŒUVRES POÉTIQUES DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE. — Paris, Lemerre, 1886. 3 vol. petit in-12.



TABLE



TABLE

LE LIVRE DES ENFANTS

AU LECTEUR.	1
Préface	3
La Mouche bleue	5
L'Écolier.	8
Conte imité de l'arabe	12
Conte d'enfant	14
Le petit menteur	18
Les deux Abeilles	22
L'Idiot	26
Un jour de deuil	33
Le petit Oiseleur	39

Le Derviche et le Ruisseau	46
Le Ver luisant	49
Le Sage et les Dormeurs	52
Le petit Ambitieux.	54
Le petit Peureux	56
Le petit Rieur	58
Le premier chagrin d'un enfant	63
Le coucher d'un petit garçon	66
L'Oreiller d'une petite fille	68
Dormeuse.	70
Ma fille	74
Un enfant à son frère.	76
L'Enfant et le Pauvre.	78
Le Livre de ma fille Inès.	81
Un Pauvre	84
L'Enfant amateur d'oiseau	87
Le Moineau franc	89
L'Enfant béni	92
L'Enfant abandonné	94
Pour endormir l'enfant	96
Selon Dieu	99
Le petit Mécontent	101
Le petit Brutal	105
Le Nuage et l'Enfant.	108
La Grande petite fille.	112
L'Enfant au miroir.	115
La Frivole	118
La petite Pleureuse, à sa Mère.	121
L'Oiseau	123
Le Faneur et l'Enfant.	125
La Vierge et le Serpent	129
Le Chien et l'Enfant	131
Les Promeneurs	133
Les Oiseaux.	136
A M. Dubois	140
Adieu d'une petite fille à l'école.	141

 LE LIVRE DES MÈRES

A mes Enfants	145
La Visite au hameau	147
Le Soir d'été	152
Les deux Mères.	155
Le Souvenir	159
Le Rêve de mon enfant	161
Le vieux Crieur du Rhône	165
La suite du vieux Crieur du Rhône	168
Le Pélican ou les deux Mères	174
Aux enfants qui ne sont plus	178
Ma fille	182
Un Nouveau-né.	185
Hippolyte	189
La Madone des champs	192
Noël	194
Jours d'été	196
Les Enfants à la communion	201
Au Soleil.	204
L'Enfant et la Foi	206
La Page blanche	209
Aux trois aimés.	211
Au revoir	213
La première Communion d'Inès.	215
Frileuse	217
Le Puits de Notre-Dame à Douai	219
A mon fils avant le collège	223
A mon fils après l'avoir conduit au collège	227
Rêve intermittent d'une nuit triste.	231
Ondine à l'école	237
Elle allait s'embarquer encore	240
La Mère qui pleure	242
A une Mère qui pleure aussi	245
Deux Mères	247

La Voix perdue	251
Quand je pense à ma mère	254
Aux nouveaux-nés heureux	257
Aux nouveaux-nés partis	259
Ouvrez aux enfants	260
La Prière des Orphelins	262
A mes Enfants	265



Achevé d'imprimer

Le dix-sept novembre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS

ERRATA

DEUXIÈME VOLUME

Page 32, (note), au lieu de :

Quelle *charmante* germination,

lisez :

Quelle *lente* germination,

Page 272, vers 12, au lieu de :

Ton vol, un *innocent* éclair !

lisez :

Ton vol, un *éloquent* éclair !

Page 375, (citation), vers 2, au lieu de :

Tout ce que les *autres* n'ont pas.

lisez :

Tout ce que les *fauvres* n'ont pas.

TROISIÈME VOLUME

Page 137, vers 22, au lieu de :

Sans rideau, pour y *voir clair*,

lisez :

Sans rideau, pour y *voir plus clair*,



PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier vélin teinté
Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte

HENRI-CHARLES READ. <i>Poésies Posthumes</i> . 1 vol.	5 fr.
SAINTE-BEUVE. <i>Tableau de la poésie française au XVI^e siècle</i> . Édition définitive précédée de la vie de SAINTE-BEUVE par JULES TROUBAT. 2 vol.	12 fr.
— <i>Poésies complètes. Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme. — Les Consolations. — Pensées d'août, notes et sonnets. — Un dernier rêve. — Notice par A. FRANCE</i> . 2 vol.	12 fr.
ARMAND SILVESTRE. <i>Poésies (1866-1872) : Rimes neuves et vieilles. — Les Renaissances. — La Gloire du souvenir</i> . 1 vol.	6 fr.
JOSÉPHIN SOULARY. <i>Œuvres poétiques (1845-1882)</i> . — <i>Sonnets</i> . 1 vol.	6 fr.
— <i>Poèmes et Poésies</i> . 1 vol.	6 fr.
— III ^e partie : <i>Les Jeux divins. — La Chasse aux Mouches d'or. — Les Rimes ironiques. — Un grand Homme qu'on attend</i> . 1 vol.	6 fr.
STENDHAL. <i>Le Rouge et le Noir</i> . 2 vol.	10 fr.
SULLY-PRUDHOMME. <i>Œuvres poétiques (1865-1879)</i> 4 vol. Chaque vol.	6 fr.
ANDRÉ THEURIET. <i>Poésies (1860-1874) : Le Chemin des bois. — Le Bleu et le Noir</i> . 1 vol.	6 fr.
— <i>Nouvelles : Bigarreau. — Souffrances de Claude Blouet. — L'Abbé Daniel. — La Saint-Nicolas</i> . 1 vol.	6 fr.
LÉON VALADE. <i>Poésies. Avril, Mai, Juin. — A mi-côte</i> . 1 vol.	6 fr.
M ^{me} DESBORDES-VALMORE. <i>Œuvres poétiques</i> . 3 vol. Chaque vol.	6 fr.
ALFRED DE VIGNY. <i>Poésies</i> . 1 vol.	5 fr.
— <i>Cinq-Mars</i> . 2 vol.	10 fr.
— <i>Servitude et grandeur militaires</i> . 1 vol.	5 fr.
— <i>Stello</i> . 1 vol.	5 fr.
— <i>Journal d'un Poète</i> 1 vol.	5 fr.
— <i>Théâtre</i> . 2 vol. Chaque vol.	5 fr.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

T 2



